

LE MOIS DU SAINT SACREMENT

Abbé Coulin



Paris - Tournai
H. Casterman Éditeur
1862

LE MOIS DU SAINT SACREMENT

APPROBATIONS

CHARLES-JOSEPH- EUGÈNE de MAZENOD,

Par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique, Evêque de Marseille, commandeur de l'ordre religieux et militaire des saints Maurice et Lazare, etc ;

Vu le rapport qui nous a été adressé par le théologien que nous avons chargé d'examiner le livre intitulé : Mois du Très Saint-Sacrement ;

Vu que, d'après ce rapport, le livre dont il s'agit ne renferme rien de contraire à la doctrine de l'Église et qu'il est très propre à remplir le but que l'auteur s'est proposé ;

Nous approuvons ledit livre et en permettons l'impression dans notre diocèse.

Donné à Marseille , dans notre Palais Episcopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le 4 mai 1851.

+ C.-J.- EUGÈNE, Ev. de Marseille.

Par mandement de Mgr . l'Evêque :
J. CARBONNEL, Chan Secrét., général.

Imprimatur

Tornaci, 2 Aprilis 1862.
A.-P.-V. DESCAMPS, Vic.-Gen.

Avis de l'auteur

Nous avons publié en 1851 un petit volume intitulé *Le Mois Saint Sacrement*. Cinq mille exemplaires ont été tirés, et il n'en reste plus dans le commerce. Nous sommes loin de prétendre que ce soit là un grand succès. Mais on nous demande une seconde édition, et nous devons la donner, puisque cet ouvrage fait partie intégrante de notre *Année du pieux fidèle*. Nous aurons bientôt à publier également la seconde édition de plusieurs autres volumes qui concourent à former cette collection.

Ce nouveau *Mois du Saint Sacrement* ressemble assez peu au premier. Docile aux observations qui nous ont été faites, nous avons dû opérer des changements dans cette seconde édition. Puissent ces changements être une vraie amélioration, et contribuer à nourrir davantage la piété des fidèles ! C'est notre vœu le plus sincère.

Introduction

Le saint Précurseur interrogé par les Juifs sur ce qu'il était, et ce qu'on devait penser de lui-même, avait déjà répondu avec ce sentiment d'humilité qui a fait l'admiration de tous les siècles, lorsque, élevant la voix au milieu de la multitude, il s'écria : « Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. Celui-là est l'Agneau de Dieu, c'est celui qui ôte le péché du monde. Il est plus grand que moi ; je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. Je l'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-là est le Fils de Dieu ».

Quand on considère ce qui se passe au milieu de nos temples, dans les jours où la foule se presse pour quelque grande cérémonie, on voudrait élever la voix et faire entendre à ce peuple nombreux les paroles de Jean -Baptiste : « Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas ! » Oh ! combien de fidèles auraient besoin d'être réveillés de leur froide indifférence par cet avis mille fois répété !

On éprouve un sentiment plus pénible encore, lorsque, en traversant les rues et les places publiques d'une grande ville, on voit cette multitude qui court avec empressement aux plaisirs, aux divertissements, aux affaires, qui s'agite en tout sens, quelquefois à une très petite distance d'une Église, et qui semble avoir perdu le souvenir des grandes vérités de la Religion. C'est alors que plein de commisération et de pitié pour ce nombre presque infini d'aveugles volontaires, on sent au-dedans de soi quelque chose qui remue puissamment le cœur, et l'on répète avec un sentiment d'amertume profonde le cri d'indignation que poussa Jean-Baptiste : « Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas ! »

Disons-le avec toute la simplicité et toute la franchise que donne la Foi, la présence réelle de Jésus-Christ dans nos Saints Tabernacles, ce dogme consolant qui résume tout ce qu'il y a de beau, de touchant, de divin dans le catholicisme, la Sainte Eucharistie ignorée par les uns, oubliée par les autres, négligée par le plus grand nombre, semble devoir être un objet de Dévotion bien moins nécessaire que le culte des hommages rendus aux Saints, à leurs reliques ou à leurs images.

Certes, il faudrait cesser d'être catholique pour oser dire et même penser quelque chose qui fût contraire au culte des Saints, de leurs Reliques, et de leurs Images. L'Église est là avec ses décisions et ses anathèmes. Malheur à celui qui proférerait le blasphème !

Mais ce que l'Église enseigne et ce qui est incontestablement vrai, c'est que toutes les Dévotions autorisées, recommandées par elle, doivent être regardées comme des moyens pour arriver à Jésus-Christ. Ce qui est incontestablement vrai, c'est que la dévotion aux Saints Anges ou aux Bienheureux qui nous ont précédés dans la gloire, deviendrait un piège pour notre piété, et un renversement absolu de tout le dogme chrétien, si elle s'arrêtait aux Anges et aux Saints, si les Anges et les Saints en étaient la fin dernière, en un mot si cette Dévotion ne devait pas nous conduire à Jésus-Christ.

Oui, Jésus-Christ, voilà l'objet principal, voilà la fin de tout le culte. Unis à Jésus, nous rendons à la Divinité tous les devoirs d'adoration et d'amour que le Créateur a le droit d'exiger de sa créature. Il est facile de comprendre que la Dévotion à la Très Sainte Vierge n'a elle-même d'autre fin que Jésus-Christ. Ou Marie doit nous conduire à son Fils, ou les hommages que nous lui rendons ne sont pas légitimes.

Faut-il donc rappeler aux fidèles ces vérités si simples, si évidentes, et qui leur ont été enseignées avec les premiers éléments de la Foi ? Hélas ! oui, il le faut ; l'imagination a une si grande part à certaines dévotions, il y a un si grand nombre d'âmes qui vivent dans un profond oubli des vérités les plus fondamentales du Christianisme, qu'on ne saurait leur dire assez souvent, et avec trop de clarté, ce que l'esprit des ténèbres a tant d'intérêt à leur faire oublier !

Il faut donc que nous disions ici toute notre pensée. La Dévotion envers Jésus-Christ a été trop négligée. Peut-être ne parle-t-on pas assez aux fidèles de sa nécessité. Mais Jésus-Christ étant présent au milieu de nous dans le Saint Sacrement, n'est-ce pas un devoir pour tous les fidèles de regarder le Saint Sacrement comme le premier objet de leur dévotion, comme la fin de tout ce que la piété leur inspire à l'égard de la Très Sainte Vierge et des Saints ? Or, le moment est venu de réveiller la Foi et de rallumer le feu sacré de l'amour envers cet auguste mystère.

Dans le moyen âge, nos pères se sont levés en masse, ils ont formé des armées nombreuses qui, après avoir traversé les mers, sont allées aborder sur des plages lointaines où une mort presque certaine les attendait. Rien de plus glorieux dans l'histoire de nos ancêtres que ces guerres saintes entreprises pour faire la conquête du tombeau de Jésus-Christ. La France, presque toujours à la tête des grandes entreprises, immortalisa son nom sur cette terre arrosée par le sang de l'Homme Dieu. Or, qu'on nous permette de le dire, il y a quelque chose de plus grand que le tombeau de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ Lui-même ; et pour trouver Jésus-Christ, il ne faut pas quitter sa patrie et désertier le foyer domestique ; pour trouver Jésus-Christ, il n'est pas nécessaire de traverser les mers et de s'exposer à mille dangers. Jésus-Christ est dans nos villes, dans nos campagnes ; il est au milieu de nous, et nous ne le connaîtrions pas ! Eh bien ! s'il en est ainsi, et si, pour la perte des âmes, le démon est parvenu à nous faire négliger, peut-être même abandonner la dévotion envers Jésus-Christ demeurant au milieu de nous, prêchons une croisade, levons des armées qui se dévoueront à cette sainte cause ; imitons saint Bernard dont la forte éloquence ébranla des nations entières disons aux riches et aux pauvres, aux savants comme aux ignorants, aux prêtres et aux fidèles : venez à l'Autel Saint, le trésor des divines miséricordes n'attend que vous pour s'ouvrir en faveur des peuples ; frappez à la porte du Tabernacle, veillez à l'entrée du Sanctuaire, faites entendre vos gémissements à celui qui plein de grâce et de vérité, fait ses délices d'être

avec les enfants des hommes ; et la société sera sauvée. Vous anéantirez la puissance de ces barbares qui menacent votre Religion, vos propriétés, votre famille. Jésus-Christ est toujours le Dieu, le Fort, l'Ange du Grand Conseil. Venez, et la sagesse, et la force vous seront données, et bientôt vous direz comme vos pères : le Christ est vainqueur, Il règne, Il commande.

C'était vers le milieu du XIII^e siècle, une armée de Sarrasins ravageait la magnifique vallée de Spolete. Tout à coup ces barbares, ennemis acharnés du nom Chrétien, se présentent devant la ville d'Assise. Là se trouvait un monastère de vierges épouses de Jésus-Christ, qui vivaient sous la conduite de sainte Claire. Ce sanctuaire de l'innocence et de la piété est menacé des plus grands malheurs. Timides colombes, qu'allez-vous devenir exposées à la fureur de pareils ennemis ? Claire ordonne qu'on la conduise à la porte du monastère, précédée du Très Saint Sacrement. Elle prie, et bientôt montant sur les murailles du cloître elle présente aux infidèles la Divine Eucharistie. Une terreur subite s'empare des assiégeants ; ils tombent comme aveuglés par les rayons éblouissants de la lumière céleste ; toute l'armée est mise en fuite ; on n'entend plus dans la ville que le chant des cantiques de joie, semblables à ceux dont retentissait Béthulie après la mort d'Holopherne. Catholiques de tous les pays, des barbares vous menacent encore. Ils se préparent à lever contre vous de nombreuses armées. Ne craignez rien ; si vous opposez à leurs mauvais desseins la Sainte Eucharistie, vous les verrez bientôt réduits à l'impuissance ; leur force sera anéantie, et leur fureur s'évanouira comme une fumée chassée par le vent. Quel motif puissant pour embrasser avec ardeur et avec joie la Dévotion au Très Saint Sacrement ?

Ce besoin d'un renouvellement dans la foi et dans la piété à l'égard de la Divine Eucharistie, semble être généralement senti. Partout où il y a des Saints on tient le même langage ; partout on fait des efforts qui ne seront pas vains et que déjà les bénédictions du Ciel accompagnent. Soldat obscur dans les rangs de la sainte milice, pourquoi n'apporterions-nous pas notre faible concours à tout ce que des hommes puissants en œuvres et en paroles pourront entreprendre pour cette noble cause ! Si le génie du capitaine est le principe de la victoire, la constance et la fermeté du soldat en sont l'instrument nécessaire.

Depuis un quart de siècle, la Dévotion envers l'auguste Mère de Dieu a fait parmi nous de grands progrès. Nous en avons mille fois béni le Ciel, et celui qui écrit ces lignes trouve toujours sa plus délicieuse consolation dans le souvenir d'avoir été choisi par Marie pour établir dans une des premières villes de France, la pratique du Mois de Marie qui attire, deux fois par jour, aux pieds des Saints Autels, les âmes avides des louanges données à la Mère de Dieu, et dévouées au culte qui lui est décerné par l'Église. Eh bien ! la divine sagesse qui atteint toujours ses fins et qui dispose tout avec force et avec douceur, n'a-t-elle pas voulu par Marie préparer les voies à Jésus ? Les âmes ne se trouvent-elles pas aujourd'hui disposées à entrer bien avant dans les secrets les plus intimes de la Dévotion au Saint Sacrement ? Et n'est-ce pas la bienheureuse et immaculée Vierge Marie qui a demandé et obtenu cette grâce pour ses enfants ? Nous pensons qu'il en est ainsi, et le moment est venu de dire bien haut à tous les fidèles : *Per Mariam ad Jesum*. Par Marie on va à Jésus !

Parmi tous les moyens propres à faire naître ou à augmenter la Dévotion envers la Divine Eucharistie, aucun ne nous a paru plus efficace que celui que nous proposons dans ce livre. On consacre une suite de jours à Marie, on l'invoque pendant un mois ; pourquoi la pratique du Mois du Saint Sacrement paraîtrait-elle moins utile et moins nécessaire ? Certes, si pendant plusieurs semaines on médite sur l'amour que Jésus-Christ témoigne aux enfants des hommes en résidant au milieu d'eux dans la Sainte Eucharistie, n'y a-t-il pas lieu d'espérer qu'on deviendra fervent et entièrement dévoué au culte du Très Saint Sacrement ? Et alors que de grâces et de bénédictions ne va-t-on pas attirer sur soi-même et sur toute l'Église ! Non, il est impossible de concevoir le moindre doute sur l'utilité de cette pratique.

Choisir une époque dans l'année pour cette Dévotion, c'était la chose la plus facile. Car, il ne pouvait pas être question d'abandonner la fête et l'octave du Saint Sacrement, la fête et l'octave du Sacré Cœur. D'ailleurs, le Mois du Saint Sacrement qui suivra immédiatement le Mois de Marie, c'est là un à-propos qui ne saurait échapper à un cœur pieux.

Vierge immaculée, auguste Mère de Dieu, c'est à vos pieds que nous déposons ces pages écrites dans la seule vue de faire connaître et aimer votre adorable Fils. Nous reconnaissons avec un vrai sentiment de bonheur, que toutes les grâces nous viennent par vous, et que Dieu le Père ayant donné au monde son Fils Unique par votre divine maternité, les peuples ne parviendront jamais à la connaissance de son Nom, si vous n'employez en leur faveur, le crédit dont vous jouissez dans le Ciel. C'est donc vous, ô ma douce et tendre Mère, qui la première bénirez ce faible travail dont l'imperfection inspirera peut-être à des cœurs plus embrasés d'amour pour Jésus-Christ, le désir de suppléer à notre insuffisance. Heureux, si nous venions un jour à apprendre qu'un travail bien plus digne de la magnificence du sujet a été entrepris et perfectionné par quelqu'un de ces hommes par qui le salut est fait en Israël.

LE MOIS DU SAINT-SACREMENT

EXERCICE PRÉPARATOIRE

Le mercredi dans l'octave de la Pentecôte

Invocation au Saint-Esprit

Venez, Esprit Créateur nous visiter,
Venez éclairer l'âme de vos fils ;
Emplissez nos cœurs de grâce et de lumière
Vous qui créez toute chose avec amour.

Vous le Don, l'Envoyé du Dieu Très Haut,
Vous vous êtes fait pour nous le Défenseur ;
Vous êtes l'Amour, le Feu la Source vive.
Force et douceur de la grâce du Seigneur.

Donnez-nous les sept dons de votre amour,
Vous le doigt qui œuvrez au nom du Père ;
Vous dont Il nous promet le règne et la venue,
Vous qui inspirez nos langues pour chanter.

Mettez en nous votre clarté, embrassez-nous,
En nos cœurs, répandez l'amour du Père ;
Venez fortifier nos corps dans leur faiblesse,
Et donnez-nous votre vigueur éternelle.

Chassez au loin l'ennemi qui nous menace.
Hâtez-vous de nous donner la paix ;
Afin que nous marchions sous votre conduite,
et que nos vies soient lavées de tout péché.

Faites-nous voir le visage du Très-Haut,
Et révélez-nous celui du Fils ;
Et vous l'Esprit commun qui les rassemble,
Venez en nos cœurs, qu'à jamais nous croyions en vous.

Gloire à Dieu notre Père dans les Cieux,
Gloire au Fils qui monte des Enfers ;
Gloire à l'Esprit de Force et de Sagesse,
Dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

Recours à Marie

Salut, étoile de la mer, Mère nourricière de Dieu et toujours Vierge, heureuse porte du ciel. Recevant cet Ave de la bouche de Gabriel, affermissez-nous dans la paix, par ce changement du nom d'Eve. Rompez les liens des pécheurs, rendez la lumière aux aveugles, éloignez de nous les maux, obtenez-nous tous les biens. Montrez-vous notre Mère : qu'il accueille par vous nos prières Celui qui, pour nous voulu être votre fils. Vierge sans égale, douce entre toutes, délivrés de nos fautes, rendez-nous doux et chastes. Accordez-nous une vie innocente, rendez nos voies sûres, afin que voyant Jésus, nous goûtions avec vous les joies éternelles. Louange à Dieu le Père, gloire au Christ Roi, et à l'Esprit-Saint : honneur égal aux Trois. Amen !

Méditation

En quoi consiste la dévotion qui m'est proposée aujourd'hui ? À consacrer un mois, dans l'année ecclésiastique, au culte de la Divine Eucharistie. Si ma foi n'est pas un vain mot, et si ma dévotion est éclairée, il me sera facile de comprendre que le Mois du Saint Sacrement doit être placé dans mon estime au-dessus du mois de Marie destiné à lui servir d'introduction, et, à plus forte raison, bien au-dessus, incomparablement au-dessus des mois consacrés aux Anges et aux Saints, dont les fidèles sont justement jaloux de mériter la protection.

L'excellence de la dévotion que je vais embrasser doit se mesurer sur l'excellence de Celui que cette même dévotion se propose d'honorer et de glorifier. Or, il s'agit de la personne adorable de Jésus-Christ toujours présente au milieu de nous, en état de victime, et devenue, à chaque instant, la nourriture et le pain de ceux que le disciple bien-aimé se plaît à appeler les siens !... (Jn 13).

Le Mois du Saint Sacrement est un mois mystique ; il ne suit pas l'ordre des mois désigné et fixé par le mouvement du soleil. C'est la pensée de Celui qui s'appelle Soleil de justice, c'est cette pensée qui seule devait désigner les jours consacrés à honorer d'un culte particulier le très Saint et sublime Sacrement de l'autel. Or l'Église, interprète fidèle des désirs du Cœur de Jésus, a fixé l'époque où notre dévotion doit éclater en transports d'amour et de reconnaissance. Pourrions-nous faire mieux que l'Église ? et ne serions-nous pas inconséquents, si nous voulions toutes les années, consacrer le mois de juin au culte de la Divine Eucharistie, au risque de laisser en dehors de nos adorations et de nos hommages, la fête et l'octave du très Saint Sacrement ?

Pleins du Saint-Esprit que nous avons reçu il y a quelques jours, éclairés de ses divines lumières, enrichis de ses dons les plus précieux, notre âme est préparée ; elle goûtera, comme le dit saint Paul, le Don céleste (He 6), et notre cœur dira combien est doux ce froment des élus, ce vin qui fait germer les vierges.

Le Mois du Saint Sacrement sera toujours pour l'âme fidèle et pour les cœurs pieux, l'époque de cette floraison mystique qui fait de tous les enfants de Dieu, une terre de bénédiction couverte de tous les fruits de la grâce que Dieu attend de nous, et que nos mains doivent offrir un jour au Père de famille, comme le prix auquel est attachée notre éternelle gloire.

Les quatre semaines que nous allons consacrer à la Divine Eucharistie seront très bien employées, si nous voulons adorer Jésus-Christ, le remercier, lui offrir des réparations ; enfin si nous nous appliquons à le prier comme il désire qu'on le prie dans le mystère de son amour. Le partage de ces quatre semaines est donc clairement indiqué par les quatre fins du mystère de l'Eucharistie. Nous ne saurions mieux faire que de conformer notre dévotion à l'esprit du divin Sacrement qui n'est autre que l'esprit de Jésus-Christ.

Mais aujourd'hui, comme acte préparatoire, il sera bon et très utile pour l'âme fidèle, de pénétrer dans la pensée qui doit dominer la dévotion à laquelle l'Esprit de Dieu l'invite fortement, pour la gloire de Jésus-Christ et pour la sanctification d'un grand nombre, parmi les disciples du divin Maître.

I. Le Mois du Saint Sacrement exige le recueillement de l'esprit et du cœur

S'il est vrai, comme l'a dit le Saint-Esprit, que Dieu n'est pas dans le bruit, dans le mouvement (3 R. 19), parce que l'âme étourdie par les clameurs du monde est nécessairement distraite et tout appliquée aux créatures, que dirons-nous de la divine Eucharistie, et du recueillement qu'elle exige pour être goûtée, appréciée, et surtout dignement honorée ?

Voyez ce Sacrement auguste à son origine. Jésus-Christ s'est retiré seul avec ses douze Apôtres, ceux qui devaient participer au céleste banquet. Quel silence ? Quelle solitude dans le Cénacle, autour de la table mystique ! On n'y entend qu'une voix, c'est celle de Jésus, et tous les disciples demeurent comme suspendus aux lèvres adorables d'où s'échappent les paroles divines qui produisent le miracle des miracles, qui enfantent l'Amour des amours.

Voyez le divin Sacrement dans nos églises ; si les temples sont trop vastes, il faut un lieu à part, un sanctuaire reculé où loin des grandes et pompeuses cérémonies, des chants, de la musique, on conserve la divine Eucharistie qui est toujours adorée par un certain nombre de fidèles, amis du recueillement et de la solitude.

Disons-le ; à part quelques heures destinées, dans certaines fêtes bien rares dans l'année, au triomphe extérieur de la divine Eucharistie, c'est toujours dans le silence, dans la solitude que Jésus-Christ appelle l'âme fidèle, parce que, dans ce silence, cette âme doit entendre le langage du cœur.

Si donc je veux célébrer dignement le Mois du très Saint Sacrement, il faut que j'évite la dissipation et le bruit ; il faut que j'aime à me recueillir fréquemment, soit dans ma propre demeure, soit dans la maison de Dieu ! Oh ! que de choses le Divin Sauveur dit à certaines âmes ! Comme ces âmes savent écouter ! Comme elles entendent bien Jésus ! Je puis les comparer à Marie dont il est dit : Elle conservait toutes les paroles de Jésus dans son cœur, s'en entretenant au dedans d'elle-même. Je puis aussi les comparer à Madeleine assise aux pieds du divin Maître, écoutant ses suaves et célestes discours, et ne les interrompant jamais.

L'âme pieuse qui adoptera la pratique du recueillement et du silence, aura la première disposition qu'exige la dévotion du Mois du Saint Sacrement, elle aura choisi la meilleure part ; personne ne saurait la lui enlever.

II. Le Mois du Saint Sacrement exige une grande pureté de conscience

Jésus-Christ a fait lui-même une admirable promesse à ceux dont le cœur est pur ; ils verront Dieu ! Oh ! combien de pauvres âmes ne voient pas Dieu, caché sous les voiles eucharistiques ! Dira-t-on qu'elles ont perdu la foi ? Non, ce serait exagérer. Mais cette foi n'est plus que dans la spéculation et dans la théorie. Quant à la pratique, c'est bien différent. Ici c'est par le cœur que l'âme fidèle aperçoit et découvre les grandes choses cachées dans nos augustes mystères ; et si le cœur n'est pas pur, la divine Eucharistie laisse une âme dans une sorte d'insensibilité et d'indévotion qu'on ne saurait assez déplorer.

Quel est celui que nous voulons honorer pendant le mois du Saint Sacrement ? C'est le Fils de Dieu lui-même ; or le Fils de Dieu est le Saint de Dieu ; il est le Saint des saints, la sainteté parfaite, infinie. Dès lors vouloir être dévot au Saint Sacrement, et consentir à demeurer dans un état qui n'est pas saint, qu'est-ce autre chose qu'une absurde contradiction ?

Le Mois du Saint Sacrement a pour objet, pour fin particulière, la louange, l'adoration, tous les hommages possibles offerts à la chair adorable du divin Sauveur. Or cette chair sacrée, nous la saluons avec toute l'Église comme née de la Vierge Marie. Mais Marie, avant de concevoir dans son sein immaculé Celui qui descendait du ciel pour devenir notre nourriture, Marie a été préparée par l'esprit de sainteté ; elle a été conçue sans tache ; elle n'a jamais connu le péché. Marie a été saluée pleine de grâce ; un ange lui a dit : « Le Seigneur est avec vous ». Où sera donc le vrai adorateur de ce fruit béni de la Vierge ? Je le trouve dans les rangs de la sainteté, ou bien il n'existe pas.

Quand l'auteur de l'Imitation s'écrie : Alors même que vous auriez une pureté angélique, et que votre âme posséderait la sainteté de Jean-Baptiste, vous ne seriez pas encore digne d'approcher de ce divin mystère, est-il coupable d'exagération ? Mais s'il dit vrai, que dois-je penser de la pureté de conscience que suppose et qu'exige nécessairement ma dévotion envers ce Sacrement auguste ?

Courage, âme pieuse, mets la main à l'œuvre ! Purifie-toi par la douleur de tes infidélités anciennes, et par une sainte horreur pour les moindres fautes.

Souviens-toi de la grande action du Sauveur, avant la consécration du pain et du vin ; il lave les pieds à ses Apôtres, parce que la moindre poussière qui s'attache à l'homme et qui peut le souiller, doit être soigneusement écartée. Et puis, il leur déclare qu'ils sont purs, et ce n'est qu'après cette déclaration authentique, qu'il leur présente le divin Sacrement, en prononçant ces paroles : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang ! »

Il est donc de la dernière évidence que le Mois du Saint Sacrement suppose une âme pure, ennemie du péché, détachée des plaisirs sensibles qui apportent le trouble dans le cœur, parce qu'ils le souillent ; une âme que les vanités du monde révoltent, et qui n'aspire qu'à une seule gloire, celle de mériter cet éloge Vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.

Oh ! quel honneur vont rendre à Jésus-Christ, pendant ce mois de dévotion, les âmes pures qui auront compris cette parole : Les choses saintes sont pour les saints, ou cette recommandation du Saint-Esprit : Sanctifiez-vous soyez saints, vous qui voulez contempler les merveilles de Dieu !

III. Le Mois du Saint Sacrement suppose l'esprit de prière

Une belle promesse a été faite par le Saint-Esprit : En ces jours-là, dit le Seigneur, je répandrai sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de prières, et ils jetteront les yeux sur moi (Za. 12). Comme j'aime cette parole ! l'Esprit de grâce et de prières, deux choses inséparables, deux biens, deux trésors qui se lient ensemble, qui s'unissent, sans néanmoins se confondre.

Mais où trouverai-je ce double esprit de grâce et de prières ? Ne doit-il pas venir à moi, en sortant comme un fleuve d'eau vive du cœur adorable de mon Jésus ?

La prière devant le saint Tabernacle, au pied du saint autel, à la porte du sanctuaire, qui dira son efficacité, sa toute-puissance ! Prière mentale, toute de cœur ; prière vocale, destinée à remuer mon âme, à réveiller ses sentiments : voilà le grand moyen pour attirer l'esprit de grâce qui n'est autre que l'esprit de Jésus-Christ.

Âmes de bonne volonté, qui voulez embrasser la pratique du Mois du Saint Sacrement, si le Divin Sauveur peut vous adresser ce reproche : Jusqu'ici vous n'avez rien demandé (Jn 16), pensez que le moment est venu pour vous, d'adresser à Jésus-Christ de nombreuses et ferventes prières. Que serait donc le Mois du Saint Sacrement, s'il n'était pas un mois de prières ? Pensez-vous que l'esprit de grâce vous serait donné seul, séparé de l'esprit de prière ?

Le pieux fidèle qui va commencer le Mois du Saint Sacrement, forme déjà un plan de conduite pour ces admirables semaines consacrées au recueillement et à la ferveur. Elle s'impose des devoirs particuliers ; elle détermine les exercices de piété, elle fixe les heures de la prière, de la méditation, des visites au Très Saint Sacrement ; la fidélité avec laquelle elle accomplira ces devoirs, changera ces jours en des jours de fêtes, en des jours de grâce. Le Seigneur Jésus sera glorifié par cette fidélité, et une source de grâces sera ouverte en faveur d'un grand nombre de chrétiens, dont le Mois du Saint Sacrement sanctifié obtiendra la conversion et le salut éternel.

Aspiration : « Adorons à jamais le très saint Sacrement !... *Adoremus in æternum, sanctissimum Sacramentum !...* » « Sous ta protection nous nous réfugions, sainte Mère de Dieu !... *Sub tuum præsidium confugimus, Sancta Dei Genitrix !...* »

Hymne de Saint Thomas d'Aquin pour la première semaine du Mois du Saint Sacrement

Prosterné à vos pieds, je vous adore, ô Dieu caché sous les espèces du sacrement ! Je vois un pain qui n'est qu'en apparence, il est la figure sensible du pain vivant descendu du ciel pour me procurer la vie éternelle. Ô Jésus, mon esprit et mon cœur, tout mon être vous est soumis et vous adore, et je sens que la contemplation de cet ineffable mystère me porte à m'anéantir devant vous !

Si je vous regarde, ô Sacrement d'amour, mes yeux comme mon toucher, comme mon goût, tous mes sens sont trompés ; mais ma raison ne l'est pas ; car, éclairée par la foi en votre parole infaillible, elle me porte à croire ce que me dit Celui qui est le fils de Dieu ; elle me dit hautement, avec force, que rien n'est vrai comme la parole de Celui qui lui-même est la vérité éternelle.

Quand vous étiez sur la croix, ô mon Jésus, votre divinité était cachée ; l'humanité la voilait. Ici, dans cet auguste mystère, votre humanité sainte est elle-même cachée. Cependant éclairé par votre divine lumière, je crois en votre adorable présence, et avec le bon larron, je confesse que vous êtes Dieu, je vous demande ce qu'il vous demanda pour lui-même.

Que m'importe, ô Jésus, de voir et de toucher, comme l'Apôtre saint Thomas, vos plaies adorables ? Sans les voir, je confesse que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. Ce que je désire, ce que je vous demande, c'est une foi toujours plus vive à votre divine présence, c'est une ferme espérance en vos mérites qui sont infinis, c'est un amour toujours plus ardent pour vous seul.

Ô sacré monument de la mort de mon Dieu, pain vivant destiné à donner aux hommes la vie de la grâce et la vie de la gloire ; faites que mon âme vive de vous seul ; faites qu'en vous seul elle trouve toujours ses délices.

Ô source inépuisable de pureté ; Jésus, mon divin Maître, lavez mon âme dans votre sang précieux, et rendez-moi pur. Je le sais ; une seule goutte de ce sang adorable suffit pour laver les crimes du monde entier.

Ô Jésus, vous que j'aperçois maintenant sous les voiles Eucharistiques, je vous en conjure, faites ce que je désire avec une ardeur dévorante qu'un jour enfin j'aie le bonheur de vous contempler sans voiles, et que la vue de votre gloire soit mon éternelle félicité ! Ainsi-soit-il.

Prière de Saint Ignace

Les fidèles qui célèbrent le Mois du Saint Sacrement, sont invités à réciter tous les jours la prière suivante qui s'adresse à Notre Seigneur Jésus-Christ résidant parmi nous dans la Divine Eucharistie.

Âme très sainte de Jésus-Christ, sanctifiez-moi ! Corps sacré de Jésus, sauvez-moi ! Sang très précieux de Jésus, enivrez-moi ! Passion et mort de mon Jésus pleine de miséricorde, soyez ma force et mon courage. Ô Jésus infiniment bon, veillez à la garde de mon cœur ! Cachez-moi dans vos plaies sacrées, et ne permettez pas que je me sépare de vous. Soyez ma défense contre le démon qui est mon mortel ennemi ! Appelez-moi à l'heure de ma mort. Ordonnez que je vienne à vous ! Placez-moi à côté de vous, afin que je chante éternellement vos louanges, en union avec vos Anges, vos Archanges et toute la cour céleste ! Très doux et très miséricordieux Jésus, je désire que cette hostie immortelle vous rende grâce pour moi, qu'elle me rende tout entier à vous, qu'elle m'obtienne le pardon de tous mes péchés, qu'elle m'introduise enfin dans la vie éternelle. Qu'il en soit ainsi, ô mon Jésus !

Première semaine

Elle sera consacrée spécialement à l'adoration de la divine Eucharistie

L'Adoration est le premier devoir qui découle de la foi à la présence réelle. Jésus-Christ ne saurait être caché sous les espèces du sacrement, sans que nous fussions obligés de l'adorer. Les Anges remplissent ce devoir, nous le savons. Mais le Divin Sauveur n'est pas sur nos autels ou dans son tabernacle pour les Anges. Il y est pour nous. Soyons jaloux de cette fonction consolante, et de ce titre si honorable d'adorateurs de Jésus. Commençons à faire sur la terre ce que nous serons heureux de faire éternellement dans le ciel.

Pendant cette semaine, nos méditations, nos visites au Saint Sacrement, notre assiduité à la Messe, auront pour fin principale ce grand acte dont Dieu seul peut être l'objet, l'Adoration. Jésus-Christ est le fils de Dieu ; cherchons-le, allons souvent à lui, et adorons-le en lui offrant les plus humbles et les plus sincères hommages. Honorons, louons et bénissons notre Sauveur et notre Dieu qui, par un effet de son généreux amour, réside au milieu de nous, sur le trône de sa grâce ; c'est le moyen de recevoir, comme le dit saint Jean, de la plénitude de grâces qui est en lui.

Tous les fidèles qui embrasseront la pratique du Mois du Saint Sacrement, sont invités à réciter pendant cette première semaine, une fois par jour, et devant la divine hostie, l'hymne de saint Thomas d'Aquin qui se trouve ci-dessus.

Le jeudi dans l'octave de la Pentecôte

Le culte de latrerie, l'adoration proprement dite est due à la chair et au sang de Jésus-Christ, cachés sous les espèces eucharistiques. En prononçant ces paroles : « Ceci est mon corps », « ceci est mon sang », le fils de Dieu parlait de son adorable personne unie à la nature humaine, puisqu'il disait moi, mon corps, mon sang ; il indiquait sa nature humaine, c'est vrai, et même ce qu'il y a de matériel dans cette nature. Mais nous savons que cette nature humaine, ce corps, ce sang dont parle Jésus-Christ ne constitue pas une personne. La personnalité vient à Jésus-Christ de sa nature divine ; le corps et le sang du Sauveur sont par conséquent le corps et le sang d'un Dieu ; ils sont inséparablement unis en une seule personne qui est celle du Verbe divin, du fils de Dieu ; il faut les adorer, à cause de cette union qui constitue le grand mystère de l'Incarnation.

Je le sens au dedans de moi-même, ce besoin d'adorer Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour ; et un sentiment qui n'est pas moins vif dans mon âme, est celui de l'adoration que je veux offrir à la divinité, adoration qui sera vraie, parfaite, en esprit et en vérité, si j'adore avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

Mais le corps et le sang de Jésus-Christ, qui les a adorés avant toute créature, ou plutôt qu'elle est la créature qui a rendu à Jésus-Christ ce culte d'adoration, la première, et avec la plus sublime perfection que je puisse concevoir ? Évidemment c'est la très Sainte Vierge.

Le grand Apôtre ne se contente pas de dire que Jésus-Christ est né de Marie ; il va plus loin, quand il ajoute : Il a été fait d'elle. D'où saint Augustin a pu tirer cette conséquence : *Caro Christi caro Mariæ*, la chair de Jésus-Christ c'est la chair de Marie. Admirable expression qui me montre le sang de Marie fournissant à l'Esprit-Saint la matière qui est devenue, sous le souffle divin, le corps et le sang d'un Dieu.

Ô comme Marie a dû aimer ce corps infiniment saint, cette chair d'une pureté infinie, ce sang dont l'offrande faite à Dieu sur le Calvaire, a suffi pour laver les crimes du monde ! Comme Marie a dû honorer ce prix inestimable de notre salut, la sainte humanité de Jésus-Christ ! Comme elle a adoré avec un respect profond, ce corps et ce sang divins unis hypostatiquement à la personne du Verbe !

Moi qui veux honorer la divine Eucharistie, c'est-à-dire le corps et le sang du Sauveur cachés sous les espèces sacramentelles, pourrais-je faire mieux que de prier Marie, afin d'être introduit par elle dans cette dévotion, puisqu'elle a pour objet son propre fils ; dévotion dont Marie m'a donné l'exemple, et pour laquelle il me serait impossible de rencontrer un modèle plus parfait ?

Oui, Marie, ma bonne et tendre mère, c'est en union avec vous que je veux adorer mon Jésus dans son divin Sacrement ; c'est par vous que je veux lui devenir agréable ; mes adorations seront unies aux vôtres, et vous en serez le modèle. Miroir de justice, je veux voir dans votre conduite à l'égard du corps sacré et du sang précieux de Jésus, le principe et le modèle de ma propre dévotion. Ce mois sera pour mon âme une source de célestes bénédictions, si j'ai le bonheur de bien comprendre les vérités que je me propose de méditer aujourd'hui.

I. L'Adoration devant le saint Tabernacle

On peut dire que trois grands fleuves de grâces coulent sans cesse dans l'Église, sortant de la même source par des canaux différents ; la source c'est la Divine Eucharistie qui répand ses biens sur l'âme des fidèles par la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ, adorés dans le saint Tabernacle ; par l'oblation du très Saint Sacrifice ; et enfin par la manducation du pain céleste, ou la sainte Communion.

Or, l'adoration de la part des fidèles a lieu aussi dans ces trois circonstances. Ils viennent visiter Jésus-Christ résidant sur l'autel, afin de l'adorer ; ils accourent dans une église où l'on célèbre la sainte Messe, pour y adorer la victime du salut ; ils veulent se nourrir de la chair et du sang de Jésus-Christ, afin de l'adorer dans eux-mêmes, en lui offrant leur poitrine pour qu'il en fasse son tabernacle.

Eh bien dans ces trois grands tableaux où l'on voit Jésus-Christ adoré par le peuple fidèle, il est impossible de ne pas rencontrer Marie de laquelle est né Jésus, et de ne pas voir en elle le modèle le plus parfait de l'adoration que méritent le corps et le sang de Jésus.

J'entends avec bonheur ce cri que pousse vers le saint autel l'assemblée des fidèles. *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine !* Voilà bien le dogme catholique ; oui, j'adore ce vrai corps de la Vierge, que l'Église me montre dans le Sacrement de l'autel. Mais qui l'a adoré avant moi, avant les Apôtres, avant les Saints et les Anges, ce corps sacré digne d'une adoration éternelle ? Qui marche à la tête de cette troupe d'adorateurs en esprit et en vérité, qui se sont succédé dans l'Église, depuis bientôt dix-neuf siècles ?

Au moment où s'accomplit cette grande parole : Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, qui adore le Verbe fait chair ? Les Anges sans doute, puisque Dieu le leur commandait. Mais Marie ne fut-elle pas, dès ce premier instant, la reine des adorateurs de Jésus ? Réfléchissez et descendez en esprit dans l'âme, dans le cœur de Marie, et dites si jamais on pourra concevoir un adorateur de Jésus-Christ, du Verbe fait chair, plus empressé que ne le fut Marie.

Mais cet empressement, ce zèle pour l'adoration de la sainte humanité de Jésus, furent accompagnés d'un respect si profond, d'un dévouement si absolu, que jamais aucun adorateur ne pourra atteindre une si sublime perfection.

Ici l'âme pieuse étudie le Cœur de Marie, elle contemple les sentiments de ce cœur si pur et si embrasé d'amour, pendant les neuf mois que Jésus-Christ consacra à cette solitude, à ce silence, à cette immobilité ravissante, dans le tabernacle saint et immaculé qui fut choisi le premier pour renfermer le corps et le sang d'un Dieu. Quelle âme assez intérieure, assez recueillie, pénétrera ce mystère, et deviendra capable de nous raconter les merveilleuses opérations du Cœur de Marie adorant Jésus porté par la céleste Vierge ! Quel recueillement profond ! quels sublimes abaissements ! quelle adoration dont le caractère et la perfection échappent à tout examen !

Si maintenant je considère le corps de Jésus dans la crèche, dans le mystère de la circoncision où son sang adorable commença à couler pour notre salut ; si je le considère porté par Marie, sur son sein, dans ses bras, pendant le voyage en Egypte ; si je le contemple, toujours sur les bras de sa sainte mère, présenté à l'autel pour être offert au Père céleste ; enfin si mes yeux s'arrêtent sur ce même Jésus dont le corps croissait, se développait, à Nazareth, sous les yeux et par les soins délicats de sa mère ; ne serai-je pas obligé de convenir que la première, la plus parfaite adoratrice de ce même Jésus, que je veux honorer dans le saint tabernacle et sur nos autels, a été incontestablement Marie, la Vierge Immaculée, la Mère de Jésus ?

Eh bien ! voilà mon modèle. Quel moyen puissant pour m'exciter à la ferveur, pour soutenir, pour alimenter cette même ferveur ! quel moyen plus puissant, plus efficace que la contemplation de ce modèle parfait d'adoration, modèle que je trouve dans Marie, et que je serai trop heureux de pouvoir copier, pendant ces belles semaines consacrées spécialement au culte de la divine Eucharistie, à l'adoration du corps et du sang de Jésus-Christ !

II. L'Adoration pendant la Sainte Messe

Pour les fidèles qui ont conservé la foi, il est évident que Jésus-Christ est notre prêtre, notre victime à l'autel, et qu'il nous invite à venir entourer ce même autel où il attend nos hommages les plus respectueux, nos adorations les plus profondes.

Or, où trouverons-nous un parfait modèle de ce culte, de ces hommages, de cette adoration qu'exige de chacun de nous l'adorable victime dont la chair et le sang sont offerts à Dieu pour nous, sous nos yeux, et perpétuellement, dans le monde entier ? Pour répondre à cette question il suffit d'ouvrir l'Évangile et d'en lire une seule ligne.

Le calvaire et l'autel, voilà deux grands mots, ou plutôt deux idées inséparables. Sur le Calvaire, Jésus souffrait et il mourait pour moi ; sur l'autel, il continue d'offrir ses douleurs, son sang et sa mort pour me sauver. L'autel continue le calvaire ; je dois par conséquent, à Jésus-Christ s'immolant sur l'autel, le tribut d'honneur et d'adoration que j'aurais dû lui offrir, si j'avais fait partie du cortège pieux qui l'accompagna au calvaire. Voilà un principe que je ne saurais nier, mais que peut-être j'oublie bien souvent. Or, ici encore, je dois aimer à rencontrer un modèle du culte, de l'adoration que Jésus-Christ attend de moi, et que je ne saurais lui refuser que par une indifférence grosse d'ingratitude, et par conséquent de périls.

Or ce modèle, l'Évangile me le désigne, et me le montre dans toute sa perfection. Voyez-vous cette femme collée en quelque sorte à la Croix, *juxta crucem* ? Quelle admirable expression ? Mais quelle attitude ! Debout, contre la croix, tout le corps de cette femme est appuyé sur l'autel du sacrifice, comme son âme est étendue sur l'âme de la victime, comme tout son cœur est dans celui du prêtre éternel qui réconcilie le monde avec Dieu. Cette femme, c'est Marie la mère de Jésus !

Oh ! sans doute, Jean adorait son maître ; Madeleine et les autres femmes pieuses adoraient leur Sauveur mourant ; le bon larron l'adorait aussi ; et, quand j'assiste à la messe, je pourrais bien unir mes adorations et mes hommages à ceux de toutes ces âmes fidèles. Mais j'ai un modèle bien plus parfait devant moi, ce modèle c'est Marie.

Quel sera le docteur, le saint, qui me révélera les secrets de l'âme de Marie assistant au sacrifice du Calvaire ? On n'en rencontrera aucun. La mère de Jésus adorant son fils, quand il est attaché à la croix, quand il expire en laissant couler tout son sang sur la terre, c'est un de ces tableaux que l'on contemple, mais dont personne ne peut rendre la sublime beauté.

Eh bien ! ce modèle ne m'est-il pas offert, au moment où je commence les saints exercices du Mois du Saint Sacrement ? Dans ce mois si cher à mon cœur, la sainte messe devra m'occuper beaucoup. Or, la Messe, c'est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ ; c'est donc à la messe que mes adorations devront être pures, sincères, profondes. Ce sera donc en pensant à Marie, que je devrai sanctifier ce grand acte de l'assistance à la messe, par des adorations vives, ardentes, capables de suppléer à ce qui me manque le plus souvent, lorsque j'ai le bonheur si peu apprécié d'assister au saint et adorable Sacrifice de nos autels !

III. L'Adoration à la Sainte Communion

Marie a communiqué la première, non pas comme nous, en recevant le corps et le sang de Jésus sous les espèces du Sacrement ; mais d'une manière si admirable, si mystérieuse et si parfaite, qu'aucune langue ne pourra jamais le dire. Le grand acte par lequel Marie fut mise en union avec Jésus, ce fut l'Incarnation elle-même, ce fut l'accomplissement de cet auguste mystère. Dès que Marie a dit : « Je veux, *Fiat !* », Jésus habite en elle, et Jésus a un corps, un sang fournis par la plus pure substance du corps et du sang de Marie. Dès lors Marie est en communion avec Jésus d'une manière ineffable, unique, qui ne se renouvellera jamais. Marie porte Jésus, et elle se nourrit de lui, comme Jésus à son tour est nourri, sustenté par Marie. Qui dira la sainteté de cette union ! Marie adore Jésus qui la nourrit de lui, elle adore Jésus qu'elle nourrit d'elle-même. Ô commerce admirable ! s'écrie l'Église, dans un saint ravissement.

Pour que Marie pût adorer dignement Jésus renfermé dans son sein, il a fallu, comme le dit l'Église, que le Saint-Esprit préparât lui-même le corps et l'âme de la Vierge. Cette préparation a été dans la pureté la plus parfaite, dans l'amour le plus ardent comme le plus héroïque. Or, avec un cœur d'une pureté parfaite, avec une âme tout embrasée du divin amour, combien les actes d'adoration de Marie n'ont-ils pas été grands, sublimes, d'une profondeur admirable ! Quel beau sujet à méditer !

Mais j'arrive à moi, et je me demande si le devoir de l'adoration n'est pas le premier de mes devoirs, quand Jésus-Christ vient à moi, quand je reçois dans ma poitrine le corps et le sang de Jésus ? D'un autre côté, je demande si, dans le dessein que j'ai formé d'adorer mieux et plus souvent la divine Eucharistie, pendant ce mois que je lui consacre, je pourrais ne pas mettre en première ligne, parmi les moyens qui me sont offerts, la communion fréquente.

Mais la communion fréquente suppose l'adoration en esprit et en vérité ; elle suppose une âme, un cœur qui savent adorer Jésus-Christ, qui veulent faire monter vers lui des hommages purs et sincères, toutes les louanges de l'adoration la plus parfaite. Or, ces adorations supposent un cœur pur, et puis un cœur qui aime. Le cœur qui n'est pas pur, comment offrirait-il à Jésus des hommages qui pussent lui plaire ? Le cœur froid, sans amour, comment fera-t-il ses délices de l'adoration de Jésus ? Et cependant, sans l'adoration, pourrait-on concevoir la manducation du corps de Jésus ?

Je conclus de tout ce qui précède que le Mois du Saint Sacrement devant être sanctifié par la sainte communion, je ne saurais rien faire de plus utile pour arriver à cette fin, que de m'adresser à la sainte Vierge, et de la prendre pour modèle. Oh ! si je recevais Jésus dans moi, comme elle l'a reçu dans son sein virginal ! Oh ! si je l'adorais comme elle l'a adoré !

Entre dans ces pensées, âme fidèle qui désires embrasser la pratique du Mois du Saint Sacrement ; conduite par Marie, enseignée par elle, tu parcourras avec un étonnant succès la voie dans laquelle tu t'engages, voie douce et pleine de charmes, que Marie a parcourue la première, et qu'elle a inondée de célestes parfums !

Le vendredi dans l'octave de la Pentecôte

La grandeur du mystère de l'Eucharistie montrée en figures dans l'Ancien Testament

L'Église dit à ses enfants, et ceux-ci chantent tous les jours au pied du saint autel, cette parole qui renferme l'idée de la plus haute estime, et, en même temps, une exhortation au respect profond et à l'adoration la plus sincère : *Tantum ergo Sacramentum, veneremur cernui*, prosternés et suppliants, honorons un Sacrement d'une si grande excellence. Or, cette excellence du divin Sacrement, Dieu la montra de loin au prophète qui poussa ce cri d'admiration, en désignant l'Église catholique : Qu'y a-t-il en elle de beau, que possède-t-elle de bon, si ce n'est le froment des élus et le vin qui fait germer les Vierges (Za. 9).

Le livre de la Sagesse nous annonce, de son côté, un pain qui viendra du ciel et qui renfermera tous les genres de suavité (Sg. 16). David parle du même pain que Dieu donnera aux hommes ; il l'appelle le pain du ciel, le pain des Anges.

Mais, sans parler des autres prophéties, je dois m'arrêter particulièrement sur celle dont le même David est l'auteur, et que saint Paul a si bien rehaussée aux yeux des juifs, dans son épître aux Hébreux. Quel est le catholique qui n'a pas chanté mille fois cet

admirable psaume dans lequel il a rencontré la prophétie dont je parle ? *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (Ps 109). Or ce prêtre éternel, le même Apôtre l'appelle saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux. Pouvait-il en donner une idée plus grande, plus capable de nous disposer à l'adoration qu'il mérite et qu'il exige de nous ?

Comme ce nouveau sacerdoce, celui de Jésus-Christ selon l'ordre de Melchisédek, est le principe, la cause, la condition de la Divine Eucharistie, je dois m'appliquer, à le comprendre, je dois l'étudier, si je veux concevoir une grande idée du Sacrement que je dois adorer sur l'autel.

I. Le nom de Melchisédek

Ce nom qui devait désigner Jésus-Christ, signifie Roi de justice. La vraie royauté est dans le sacerdoce. Un roi qui n'est pas prêtre, étend, exerce son autorité sur le monde visible ; il règne sur les choses de ce monde ; son empire a pour objet la terre. Le prêtre règne sur les âmes ; son autorité a pour objet les intelligences, les cœurs ; elle a pour fin les choses éternelles. Telle est la royauté de Jésus-Christ, prêtre éternel, établi médiateur entre le ciel et la terre.

Jésus-Christ est Roi de justice, Prince de la paix ; à sa naissance toute justice, toute gloire est rendue à Dieu, la paix est annoncée aux hommes.

Melchisédek est appelé roi de Salem ; cette ville fut plus tard Jérusalem. Jésus-Christ est établi par son Père, Roi de l'Église qui est la Jérusalem nouvelle. Jérusalem signifie vision de paix. L'Église possède cette paix qu'elle communique à ses enfants, et qui les prépare à la paix inénarrable de la céleste patrie.

Melchisédek est nommé le prêtre du Très-Haut ; Jésus-Christ est le seul prêtre du Très-Haut dont les hommes choisis pour le sacerdoce ne sont que les représentants et les ministres. Melchisédek était sans père, sans mère, sans généalogie. Jésus-Christ, comme Dieu, n'a point de mère ; comme homme, il n'a point de père. Comme Dieu homme tout ensemble, il a une mère, c'est vrai ; mais, dans l'éternité, le Fils de Dieu est engendré sans mère ; de même, en sa qualité de fils d'une Vierge, Jésus-Christ homme n'eut pas de père, dans le sens que présente ordinairement cette expression.

Or, il est évident que Melchisédek, étant la figure de Jésus-Christ, je dois placer bien haut Jésus-Christ dans mon admiration. Il m'apparaît comme roi, prince de la paix, prêtre du Très-Haut, ayant une origine éternelle.

Eh bien ! voilà l'auteur et le consommateur du grand mystère de la divine Eucharistie. Que dis-je ? C'est lui-même que je trouve sous les espèces du Sacrement ; c'est lui-même qui a changé le pain et le vin en son corps et en son sang adorables. Or, si l'ancien Testament l'a salué par ce cri de joie : *Tu es sacerdos in æternum*, avec quels transports d'amour ne dois-je pas adorer ce prêtre éternel, ce prêtre du Très-Haut, ce Roi de la paix, qui est toujours avec moi, qui m'appelle auprès de lui, qui me présente en nourriture ce même corps, ce même sang offerts en ma faveur, à Dieu le Père, pour mon salut éternel ?

Venez, fidèles, adorons-le, prosternés à ses pieds !

II. Le ministère de Melchisédek

La sainte Ecriture nous dit : Melchisédek offrait le pain et le vin. Si nous rapprochons cette parole de celles que nous avons déjà méditées, nous trouverons cette grande vérité : Le prêtre Roi, le prêtre du Très-Haut offre le pain et le vin.

C'est donc par le sacrifice du pain et du vin, que s'accomplira dans la suite des siècles cette prophétie de David : Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédek ; car, dit saint Augustin, cette action de Melchisédek nous désignait pour la première fois et avec une grande clarté, le sacrifice que l'Église de Jésus-Christ offrira sur toute la terre jusqu'à la fin des temps.

Quelle belle et admirable figure de Jésus-Christ ! Mais aussi quel honneur pour Melchisedeck ! Il est, s'écrit saint Paul, assimilé au Fils de Dieu (He. 7). Oui, assimilé, comme l'ombre à la réalité, comme la figure et l'image sont assimilées à la vérité.

Mais je dois bien remarquer ici une chose importante. Saint Paul dit : Assimilé au Fils de Dieu. Donc celui que Melchisedeck représente est véritablement le Fils de Dieu ; donc le prêtre à qui il est dit : Ton sacerdoce éternel sera selon l'ordre de Melchisédek, ce prêtre c'est le Fils de Dieu ! Il sera donc adoré, tout genou fléchira devant lui ; tous les peuples se prosterneront sur les marches de son autel ; les rois de la terre baisseront respectueusement le pavé de son sanctuaire. O Jésus ! comme ces pensées me réjouissent ! Comme elles me rendent heureux !

Quand un prophète a dit : Du couchant à l'aurore, du septentrion au midi, une oblation pure sera offerte au Très-Haut ; quand un autre prophète a nommé cette oblation pure, le froment des élus, le vin qui fait germer les Vierges ; enfin quand David s'est écrié : Il s'est donné en nourriture à ceux qui le craignent ; c'était bien le sacrifice du vrai Melchisédek qui était annoncé ; et, dans ce sacrifice dont la matière est donnée en nourriture aux fidèles, je dois voir le prêtre éternel, Jésus-Christ, devenu la grande victime immolée dans le monde entier, et donnée aux fidèles comme un pain céleste qui les rend propres à la vie éternelle. Ah ! qu'on me laisse répéter l'exclamation de Zacharie : Qu'y a-t-il de beau, qu'y a-t-il de bon dans le monde ? N'est-ce pas la divine Eucharistie ?

Mais ce pain et ce vin offerts par le vrai Melchisédeck, comment les appelle, comment les désigne Jésus-Christ ? Quel est le vrai nom qu'il leur donne ! Ceci est mon corps ; ceci est mon sang ! O joie ineffable de l'âme chrétienne ! O malheur affreux de l'hérétique ! Jésus, prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedeck, comment pourrai-je vous témoigner assez ma reconnaissance et mon amour ? Je m'efforcerai de le faire, en venant vous adorer de toutes les forces de mon âme, par tous les abaissements dont mon cœur est capable. Oui, loué, adoré soit à jamais le divin Sacrement de l'autel où je trouve le souverain prêtre de la nouvelle alliance, qui ne cesse de m'appeler à lui, pour me nourrir de sa propre chair , pour m'enivrer du calice du salut où mes lèvres rencontrent son sang !

III. La dignité de Melchisedeck

La plus majestueuse figure de l'ancien Testament semble toujours pour un grand nombre d'hommes, se montrer dans la personne d'Abraham, ce père du peuple de Dieu, ce chef des croyants, en qui toutes les nations de la terre doivent être bénies. Voici néanmoins saint Paul qui établit un parallèle entre Melchisédeck et Abraham, et qui conclut pour la prééminence du premier. Dès qu'il s'agit de cette magnifique figure, de Melchisédeck prêtre du Très-Haut, offrant le pain et le vin, Abraham n'est plus que le sujet, l'inférieur de celui qui remplit ce glorieux ministère du prêtre par l'offrande du pain et du vin.

Melchisédeck, dit l'historien sacré, bénit Abraham. Or, qui est le plus élevé, le plus grand, de celui qui bénit ou de celui qui reçoit la bénédiction ?

Ainsi, dans l'Église catholique, le vrai Melchisédeck, le prêtre du Très-Haut, Jésus-Christ bénira les petits et les grands ; tous seront jaloux de l'honneur d'être bénis par lui ; tous se prosterneront, tous courberont leur tête, tous fléchiront le genou ! Le souverain prêtre qui a établi son trône au milieu des hommes, règne en maître sur la terre comme au ciel : heureux l'homme qui est béni par lui !

Je remarque en second lieu dans la sainte Ecriture, ce fait d'une très-haute portée. Abraham donna à Melchisédeck la dîme de toutes les dépouilles qu'il avait enlevées aux rois dont il était le vainqueur. Or, on ne paie, on n'offre la dîme qu'à celui dont on confesse la supériorité. D'où il suit que Dieu veut par cette conduite d'Abraham à l'égard de Melchisédeck, nous faire comprendre l'excellence, la dignité éminente du souverain prêtre dont Melchisédeck est la figure, et sa supériorité sur tout ce qui pourrait nous paraître grand ou digne de quelque louange.

Vois-tu ici les desseins de Dieu, âme fidèle qui connais un peu Jésus-Christ ? Le Saint-Esprit veut que tu le saches ; le souverain prêtre de la nouvelle loi, le pontife de la loi de grâce, est ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé, de plus sublime. Il mérite et il attend le tribut de tous les peuples. Tu enlèveras à ses ennemis leurs dépouilles, et tu viendras lui en faire hommage tout est à lui ; il est le souverain Maître de tout ce qui existe ! Ah ! si tu l'oubliais !

Tel est donc Jésus-Christ considéré dans son divin Sacrement où il demeure caché pour s'offrir à son Père, sous les apparences du pain et du vin. Cette dignité de prêtre du Très-Haut est si grande que l'enfer ne cessera jamais de la lui disputer et de la nier. Voilà pourquoi Dieu s'est levé revêtu de sa toute-puissance, et il l'a juré, et son serment est sans repentance ; il a dit à son fils , en l'introduisant dans le monde : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech ! Juravit Dominus et non pœnitebit eum !*

O Jésus ! ô mon prêtre ! pontife éternel des biens à venir, je connais votre dignité, et je sais où est votre trône. C'est au pied de ce trône que je veux me trouver souvent ; j'y viendrai pour vous adorer en vous faisant hommage de tout ce que je possède ; j'y viendrai pour que vous daigniez me bénir ; et votre bénédiction que je recevrai toujours avec une humilité profonde, fera de moi un de vos sujets les plus soumis, les plus dévoués ; elle sera pour moi un gage précieux de votre amour, elle fera ma gloire !

Le samedi, dernier jour de l'octave de la Pentecôte *La promesse de Jésus-Christ relative à la divine Eucharistie*

Quoique tous les faits de Jésus-Christ soient infiniment dignes de nos respects et de nos louanges, puisque ce sont des faits divins, on peut dire néanmoins que ces faits ont pour nous un intérêt particulier, lorsque le Divin Sauveur les a distingués lui-même de toutes les autres actions qu'il a accomplies pour notre salut. Dans le récit évangélique, nous voyons beaucoup de choses qui n'ont pas été préparées d'une manière sensible, et que Jésus-Christ n'a pas jugé nécessaire d'annoncer avant leur accomplissement. Il en est d'autres, au contraire, qui, à cause de leur importance particulière, de leur grandeur et de leurs conséquences, sont devenues l'objet d'une préparation et d'une prophétie de la part du Fils de Dieu.

N'est-il pas évident que les choses ainsi préparées, annoncées solennellement par Jésus-Christ, doivent nous apparaître comme les chefs d'œuvre de l'Homme-Dieu, comme les traits les plus magnifiques de sa sagesse et de sa miséricorde ?

Or, les faits que Jésus-Christ travaille en quelque sorte à préparer, qu'il annonce avec solennité, sur lesquels il porte l'attention de ses disciples, sont sa mort sur la croix, sa résurrection glorieuse, et son ascension dans le ciel. Un grand nombre de passages du saint Evangile pourraient être cités comme preuves de cette vérité. Or que voulait Jésus-Christ en disant sur sa mort, sur sa résurrection, sur sa glorieuse ascension, tout ce que nous rapportent les Evangélistes ? Il voulait préparer les esprits et les cœurs

de ceux qui l'écoutaient, élever leurs pensées, purifier, ennoblir leurs sentiments, afin que ces sublimes mystères fissent la plus salutaire impression sur leur âme.

Eh bien parmi ces grands faits annoncés solennellement, préparés par les plus admirables prophéties ; parmi ces faits sur lesquels Jésus-Christ veut attirer l'attention la plus sérieuse, pour lesquels il veut des esprits et des cœurs disposés par sa grâce, afin que leur importance ne pût pas être négligée, je trouve l'acte tout divin de l'institution de la divine Eucharistie. Les paraboles, les miracles qui représentent le Sacrement de l'autel, précèdent son institution ; mais ce n'est pas assez, car Jésus-Christ veut prévenir tous les doutes, écarter toutes les difficultés, et, à cette fin, il adresse à ses disciples un discours magnifique destiné à leur donner la plus haute idée, à leur inspirer la plus parfaite estime du grand bien qu'il doit leur offrir la veille de sa mort, en instituant la divine Eucharistie.

Tel est donc le sujet que je veux méditer aujourd'hui. Rien n'est propre à élever ma pensée, à dilater mon cœur, comme la parole du divin Maître, alors qu'il me dit ses intentions, et qu'il m'apprend de sa bouche divine, ce que je dois croire et ce que je dois faire, relativement à l'adorable mystère dont je m'occupe.

I. La nature de la promesse

Le miracle de la multiplication des pains venait de ravir d'admiration un peuple nombreux. La multitude court sur les pas de Jésus et vient l'entourer à Capharnaüm. Cet empressement sera pour le Sauveur l'occasion d'expliquer le miracle opéré dans le désert, et de le montrer aux Juifs comme la figure d'un prodige qui devait être bien plus surprenant.

Écoutons le divin Maître vous me cherchez, dit-il au peuple réuni autour de sa personne adorable, parce que vous avez été rassasiés, et que je vous ai donné à manger. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle, et que le fils de l'homme vous donnera (Jn. 4).

Quelle admirable transition de la figure à la réalité ! Et comme elle est magnifique, la promesse que fait alors Jésus-Christ ! Une nourriture qui ne périt pas, qui demeure jusqu'à la vie éternelle ! Et qui la donnera cette nourriture que les hommes ne connaissent pas, dont ils sont loin de soupçonner la nature ? Le fils de l'homme, l'homme-Dieu, lui seul la donne, parce qu'elle est à lui ; il en est l'unique maître. Il la donne, c'est une grâce, une faveur, un effet de sa libéralité toute divine. Que de grandes idées, mais surtout que de sentiments sortent de cette première annonce du divin mystère qui est en ce moment l'objet de ma méditation !

Mais cette nourriture qui est pour la vie éternelle, sera évidemment le pain qui soutient l'âme, qui lui donne la vie ; car un pain grossier destiné à mon corps, quand même je le reçoive de la divine bonté, est un pain donné pour la vie du temps, et il n'empêche pas de mourir.

Ce pain, nourriture spirituelle, ne sera-t-il pas seulement la grâce intérieure par laquelle Dieu me visite et me donne la force d'opérer le bien ? Je ne saurais le penser, car Jésus-Christ en me promettant cette nourriture qui ne périt pas, m'apprend qu'il me la donnera en sa qualité de fils de l'homme. Pourquoi ne dit-il pas que Dieu, que le Fils de Dieu est l'auteur de ce bienfait ? Pourquoi le fils de l'homme ? Le pain qui m'est promis sera donc une propriété de la sainte humanité de Jésus ! Oui, sans doute ; et je vais l'apprendre d'une manière plus explicite, en écoutant mon divin Maître.

En attendant les ineffables mystères dont je vais connaître beaucoup mieux la richesse et la sublime beauté, je sais déjà que le dessein qu'a formé Jésus-Christ à mon égard, c'est celui de me nourrir, non d'un pain qui se corrompt et qui périt, mais d'un pain qui procure la vie éternelle ; je sais que ce pain doit me venir de Jésus, et que c'est sa qualité de fils de l'homme qui lui fournira le moyen de me donner ce pain dont la vertu est divine, puisqu'en le mangeant j'arriverai à la vie éternelle qui est la vie de Dieu dans la céleste patrie.

Divin Sauveur, comme je vous comprends ! Comme je vois à la clarté céleste que répand votre parole, le grand mystère de votre amour ! Comme je plains ceux de mes frères égarés par l'orgueil, qui ferment les yeux sur cette lumière dont l'éclat illumine mon âme, dont la chaleur me pénètre de toutes parts ! Oui, voilà bien la nature de votre promesse, un pain qui nourrit l'âme, qui vient de votre humanité sainte, et qui procure la vie éternelle ! J'adore vos lèvres divines d'où s'échappent ces enseignements destinés à préparer mon âme pour le plus précieux de tous vos bienfaits.

II. L'objet de la Promesse

L'objet d'une promesse est toujours digne de l'attention de ceux à qui cette promesse est faite. Mais s'il s'agit d'un Dieu promettant un grand bien à sa créature, avec quelle sainte avidité l'homme ne doit-il pas recueillir la parole divine ?

Le peuple qui avait entendu les paroles déjà expliquées, demande à Jésus-Christ ce qu'il faut faire pour opérer l'œuvre de Dieu. Jésus répond aussitôt : L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. Voilà la première disposition qu'il faut apporter à l'enseignement de Jésus-Christ, la docilité de la foi. O Jésus ! Qui pourrait refuser de croire en vous ? Vos paroles ne sont-elles pas les paroles de la vie éternelle ?

Après cette sorte d'exorde qui est destiné à préparer l'âme de ses auditeurs, Jésus-Christ s'écrie : En vérité, en vérité, je vous le dis ; Moïse ne vous a point donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel ; car le pain de Dieu est Celui qui est descendu du ciel, et qui donne la vie au monde. Le pain de Dieu, le pain que donnera le fils de l'homme c'est Celui qui est descendu du ciel. Or qui est descendu du ciel, si ce n'est le Fils de Dieu ? Qui donne la vie au monde, si ce n'est le Sauveur ! Oh ! comme la lumière devient toujours plus vive ! Comme je sens davantage sa bienfaisante clarté !

Mais écoute de nouveau ton Sauveur, âme fidèle, vraie amie de Jésus. Le divin Maître s'écrie : Je suis le pain de vie ! Celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Qui me donnera ce pain mystérieux qui détruit la faim des choses d'ici-bas, qui étanche la soif des plaisirs de la terre ? C'est vous, Seigneur, qui êtes le pain de vie ; mais suffit-il de croire en vous pour être nourri de ce pain ?

Jésus-Christ ajoute : Je suis le pain vivant descendu du ciel ! Ici l'orgueil des Juifs commence à se révolter. Que répond le Sauveur aux murmures de l'incrédulité ? Écoutons-le. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain qui est descendu du ciel, afin que ceux qui en mangent ne meurent point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel ; celui qui mange ce pain vivra éternellement, et le pain que je donne c'est ma chair pour la vie du monde.

O pain vivant, ô Jésus, c'est donc par votre chair que vous vous donnerez à nous, et que vous deviendrez notre pain, notre délicieuse nourriture ! Mais n'entendez-vous pas les esprits superbes qui se révoltent et qui s'écrient : Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? Allez-vous, en les rassurant, renverser ma plus douce espérance ? Murmurateurs impies, je vous rends grâces ! Jésus-Christ embellit son discours ; un torrent de lumières va inonder mon âme ; cette lumière me viendra à l'occasion de votre révolte pleine de sacrilèges blasphèmes.

Jésus répond : En vérité, en vérité, je vous le dis ! Quelle énergie, quelle force dans ce serment d'un Dieu ! Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que moi je vis par mon Père, celui qui me mange vivra aussi par moi. Voici le pain qui est descendu du ciel ; non comme vos pères qui ont mangé la manne et sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement.

Ici l'âme fidèle se tait ; elle entre dans un recueillement profond ; elle adore !

Est-il grand, est-il estimable, est-il digne de mon admiration, l'objet de cette divine promesse que Jésus-Christ adresse à ses disciples, et à tout le peuple, avant le jour où doit s'accomplir le grand acte de l'amour infini ? Eh bien ! es-tu porté à la reconnaissance, à l'adoration, à l'amour, pieux ami de Jésus ? C'est ton cœur qui est chargé de répondre.

III. Les effets de la Promesse

Il en est de la parole du divin Maître comme de sa personne adorable ; elle sanctifie les uns, en les éclairant, tandis qu'elle est pour d'autres l'occasion d'une plus grande infidélité.

La promesse de la divine Eucharistie eut pour témoins des hommes de caractères différents, et elle rencontra dans eux des dispositions peu analogues au grand mystère dont parlait le Sauveur. Les uns lui dirent : Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain ; c'étaient des hommes grossiers qui courent à un pain matériel propre à les rassasier, sans qu'ils aient l'obligation de travailler pour se procurer la nourriture de chaque jour. D'autres qui comprirent mieux Jésus-Christ, et qui virent très bien que ce pain dont il leur parlait était sa propre personne, furent scandalisés, et ils se retirèrent en murmurant cette parole : Ce discours est dur à entendre ; qui pourrait consentir à l'écouter ?

Ces deux classes d'hommes existent encore, et leur conduite à l'égard du divin Sacrement est toujours la même. Le mondain qui ne voit rien au-dessus des biens matériels et sensibles, dit encore tous les jours : Donnez-moi ce pain, c'est-à-dire, rassasiez mes désirs, mes appétits pour les jouissances et les plaisirs de la terre. Pour cet homme, la divine Eucharistie n'est rien ; il n'y pense jamais ; comment en serait-il le fidèle et fervent adorateur ?

La seconde classe d'hommes représentée par les Juifs de l'Évangile, se compose de tous les hérétiques qui rejettent la présence réelle. Pour eux, la parole de Jésus-Christ est dure ; ils en rejettent le sens naturel, et ils s'éloignent de celui qui a dit : Ma parole est esprit et vie. L'Esprit de Dieu a cessé d'habiter en eux, ils ont perdu la vie surnaturelle dont le premier principe est la foi. Pauvres âmes ! si elles pouvaient comprendre ce qui leur manque !

À la vue de ces infidèles, Jésus-Christ s'écrie : Personne ne vient à mon Père, à moins que le Père qui m'a envoyé ne l'attire. Il est écrit : Tous seront les dociles de Dieu. Voilà bien les vrais fidèles ; attirés par la grâce, ils deviennent les dociles de Dieu. Leur volonté n'est point rebelle, et l'enseignement de Jésus-Christ pénètre leur âme, comme une bienfaisante rosée pénètre la terre préparée pour la recevoir.

À la vue de ces Juifs charnels qui trouvent la promesse du Sauveur révoltante pour leur orgueil, et qui se retirent en murmurant, Jésus-Christ dit à ses disciples : Et vous aussi vous voulez vous éloigner de moi ? Pierre répond, au nom de tous ses frères : Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ; et nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ Fils de Dieu.

Admirable réponse du prince des Apôtres ! Elle est la mienne aujourd'hui ; elle le sera toujours. Oui, Jésus a les paroles de la vie éternelle ; aussi, c'est à lui que je vais, c'est à ses pieds que je veux me tenir. Il est le Christ, le Fils de Dieu ! O douce et consolante pensée !

PREMIÈRE SEMAINE

Comme je me sens heureux de consacrer ces jours à l'adoration de mon Sauveur qui est vraiment le Fils de Dieu, et qui se livre tout à moi dans le Sacrement de son amour ! Il est grand, il est auguste ce Sacrement, puisque Jésus-Christ en a fait l'objet d'un sublime discours, et qu'il a voulu l'annoncer avec solennité, avant le jour de son institution. Je comprends parfaitement cette vérité, et je sens bien que le Père céleste m'a attiré vers Jésus son divin Fils, et m'a placé parmi ces heureux fidèles qui persévèrent à se dire les dociles de Dieu !

Le premier Dimanche après la Pentecôte

L'institution de la divine Eucharistie

C'était le jeudi et la veille de la mort du Sauveur ; Jésus voulut célébrer la pâque avec ses disciples. Dans une grande salle bien préparée et ornée avec soin, on dressa la table. Le divin Maître parla du violent désir qu'il avait eu de célébrer avec les siens cette dernière pâque ; il lava les pieds à ses Apôtres, il annonça la chute de l'un d'eux et comment cet infortuné le trahirait.

Sur la fin du repas légal, l'agneau de la loi ancienne étant mangé, Jésus, nous dit le disciple bien-aimé, après avoir aimé les siens qui étaient dans ce monde, il les aima jusqu'à la fin ! Tout à coup, le divin Sauveur prit du pain, et, rendant grâces, il le bénit, et le rompit, et il en donna à ses disciples en leur disant : Recevez et mangez, car ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Ensuite il prit le calice, et, rendant grâces, il le leur donna en disant : Recevez et buvez ; ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour la rémission des péchés. Et ils en burent tous.

Judas sortit ; le diable était entré dans lui ; alors il était nuit. Jésus dit à ses onze disciples fidèles : C'est maintenant que le fils de l'homme est glorifié, et que Dieu est glorifié par lui. Une hymne d'action de grâces ayant été récitée, tous sortirent et se dirigèrent vers la montagne des Oliviers.

Tel est en abrégé le récit des Evangélistes. Ce tableau est divin ; il est d'une simplicité admirable ; on voit que l'esprit de l'homme est étranger à cette narration. Si quelqu'un veut contempler en silence, et dans un recueillement profond, cette grande et sublime scène du cénacle, il ne demandera à aucun homme le secours de sa parole pour en voir l'infinie beauté. Quoi de plus persuasif, de plus touchant ! Il y a ici un parfum de vérité qui pénètre l'âme, et lui permet de sentir, de respirer Dieu. Le fidèle tombe à genoux, il adore ! À la vue de cet ineffable mystère, il est plein de foi, embrasé d'amour, il tombe dans un saint ravissement. O Jésus ! qui me donnera les sentiments dont je dois être pénétré aujourd'hui ?

I. L'action de Jésus-Christ

Ce mot est bien simple, L'action, et cependant, il est plein de mystère ; l'Église n'en trouve pas d'autre pour désigner le renouvellement de ce grand acte dont le cénacle fut le premier témoin, et qui se répète depuis dix-huit siècles sur nos autels.

Comme les historiens sacrés ont écrit pour moi, je veux tout savoir, tout méditer, tout comprendre. Qui me refusera la douce et enivrante consolation que je trouve à savourer en particulier, chacune des paroles que l'Esprit d'amour a dictées ?

Jésus prit du pain. L'homme attendait ce pain ; il était promis. Le pain des Anges, le pain du ciel qui renferme toutes les délices, c'est bien ce qu'ont annoncé les prophètes. Ne faut-il pas que ce pain passe par les mains de mon Jésus, avant que je le mange ? N'est-ce pas de lui seul que je tiens à le recevoir ?

Le pain est partout, sur toutes les tables ; les pauvres le mangent comme les riches. Or, quand Jésus promettait un pain descendu du ciel, il n'excluait personne de cette manducation qui commence le Jeudi-Saint, et qui se perpétuera jusqu'à la fin des temps.

Le pain nourrit, Jésus qui s'est déjà nommé le pain de vie, veut venir à l'homme sous l'image d'un pain sensible ; ne vient-il pas pour me nourrir, me fortifier, me procurer la vie ?

Jésus rendit grâces. Jésus loue son Père céleste, il lui rend des actions de grâces, à cause de tous les biens qui du sein éternel de sa miséricorde, se répandent sur la grande famille humaine ; mais, dans ce moment solennel, Jésus loue son Père, à cause des biens immenses qui viennent d'être donnés à l'homme par la divine Eucharistie. Jésus supplée à mon impuissance ; il bénit Dieu pour moi, et il m'apprend que, par le don céleste qu'il va me faire, je serai capable de louer Dieu et de le bénir, de le louer autant qu'il le mérite.

Jésus bénit le pain et le vin. Il appela sur le pain et le vin la bénédiction et la toute-puissance divine. Cette bénédiction aura un effet permanent dans l'Église ; le prêtre en fera usage, et il renouvellera le divin prodige de la consécration.

Jésus rompit le pain ; un seul pain suffit ; un seul est consacré ; tous ceux qui en mangent reçoivent le sacrement. Qu'importent les divisions de l'espèce ? Jésus est tout entier sous chacune d'elles.

Jésus donne à ses disciples le pain et le vin. C'est lui-même qui donne son corps et son sang ; seul, il en a le droit. Ce don est fait aux disciples, à ceux qui sont de Jésus, parce qu'ils ont son esprit, nous dit le grand Apôtre. Quant au malheureux qui reçoit ce don, tandis qu'il n'est plus disciple par le cœur, Satan entre dans lui, nous dit le saint Evangile.

Jésus dit : Recevez et mangez, recevez et buvez tous !... C'est un ordre, un précepte ! O commandement délicieux ! Oui, Seigneur, je reçois, j'accepte. je veux manger ce pain, je veux m'enivrer de ce vin ! Quel sublime honneur vous me faites !

Âme fidèle, fais ici une pause. Oui, arrête-toi, un moment ; savoure ces délicieuses paroles qui te disent l'action par excellence, le grand acte de l'amour infini.

II. La consécration du pain

Le Sauveur avait dit : Je suis le pain de vie, ma chair est une véritable nourriture ; c'était la prophétie, l'annonce, la préparation. Or, ce fut le Jeudi Saint que le plus grand des miracles, miracle des miracles, dit saint Augustin, montra pour la première fois aux Apôtres, la vérité de la parole divine.

Écoute, âme fidèle : Ceci est mon corps ; et le Sauveur ajoute : Qui sera livré pour vous en rémission des péchés. C'est donc le corps du Sauveur attaché à la croix, c'est la chair de l'adorable victime, qui est donnée aux hommes en nourriture, et qui s'appelle le pain de vie, le pain vivant descendu du ciel, le pain de la vie éternelle.

Ici la clarté est immense ; point de figure, point d'expression douteuse. Vous, homme, pour affirmer que votre corps est devant moi, comment parleriez-vous ? Vous diriez Voilà mon corps. Que penseriez-vous si je répondais : Vous voulez dire la figure de votre corps ? Eh bien ! dites si le Sauveur pouvait parler avec une plus grande clarté. Ceci est mon corps qui sera livré, qui mourra sur la croix ! Il faut être stupidement insensé pour demander une affirmation plus précise.

Mais à quoi m'occupé-je ? Jésus-Christ est mon Seigneur et mon Dieu, il m'a promis le pain de la vie éternelle, il m'a dit que ce pain c'était lui-même ; il a appelé sa chair une vraie nourriture, et je ne tomberais pas à genoux, saisi d'un sentiment d'adoration profonde, au moment où il me présente ce pain mystérieux en disant Recevez et mangez, car ceci est mon corps ?

O prodige ineffable ! A la parole d'un Dieu, l'univers est sorti du néant ; à la parole d'un Dieu, le Verbe éternel s'est revêtu de ma nature dans le sein de la Vierge ; aujourd'hui, à la parole de ce même Dieu, le pain est changé miraculeusement au corps de mon Sauveur, et Celui qui va bientôt immoler sa chair adorable sur la croix, veut que je me nourrisse de cette même chair cachée sous les apparences d'un pain qui n'a plus sa première substance !

Si cette grande parole de mon Jésus opère le prodige des prodiges, il est bien vrai aussi qu'elle me montre l'amour des amours, comme le dit le cœur brûlant de saint Bernard.

L'âme fidèle regarde son Jésus ; elle le voit tenant dans sa main divine le pain Eucharistique, elle entend cette parole dont le son remue profondément son cœur Ceci est mon corps ! Elle entre dans un saint transport. Voilà le corps d'un Dieu, le corps conçu par la Vierge, né de la Vierge, le corps par lequel le Verbe divin est devenu semblable à moi, dont l'immolation m'a ouvert le ciel ; ce même corps sorti glorieusement du sépulcre, couronné d'honneur et de gloire par le Père céleste, dans le grand jour de l'Ascension ; et ce corps m'est donné, plein de vie ; il sera avec moi jusqu'à la consommation des siècles ; que dis-je ? De l'autel, il viendra dans ma poitrine, je me nourrirai de lui, il sera le pain de mon âme ! *O res mirabilis !* O merveille ineffable !

Ah ! comme je désire entendre souvent un prêtre m'adresser cette solennelle parole : *Corpus Domini nostri Jesu-Christi, custodiat animam tuam in vitam æternam !*

III. La consécration du vin

J'assiste en esprit au plus ravissant spectacle d'amour que mon esprit puisse jamais concevoir. Comme mon recueillement doit être profond !

Le pain Eucharistique vient d'être présenté aux Apôtres ; ils s'en sont nourris, je les vois dans un silence profond. Tout à coup, Jésus prend une coupe qu'il a remplie de vin. Après l'avoir bénie, il la présente à ses chers disciples, et il leur dit : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour la rémission des péchés. La parole toute-puissante de mon Jésus avait changé la substance du pain en celle de son corps ; maintenant cette même parole change la substance du vin en celle de son sang. Je l'avoue, j'attendais ce double prodige. Le divin Maître l'avait clairement indiqué, en annonçant l'institution de la sainte Eucharistie. Mon sang est véritablement un breuvage ! Aujourd'hui tout s'explique : Recevez et buvez, ceci est mon sang !

Heureux Apôtres, quel moment pour vous ! De la main du bon maître, vous recevez ce sang adorable qui demain coulera de la croix sur la terre, et cimentera l'alliance entre Dieu et les hommes !

Ceci est mon sang ! C'est le sang qui coule dans les veines de mon Jésus. C'est le sang dont je verrai bientôt inonder la salle du prétoire, s'échappant par les plaies cruelles de la flagellation ; le sang qui ruissellera sur le visage adorable de Celui que la

perfide synagogue s'apprête à couronner d'épines. C'est le sang destiné à laver les iniquités de la terre, et qui mettra le sceau à cette alliance éternelle que la divine miséricorde va faire avec l'homme coupable.

Comprends-tu ces choses, âme fidèle ! Et si tu les comprends, qu'éprouves-tu à l'égard de Jésus-Christ qui continue à t'offrir son sang dans la divine Eucharistie ?

Voilà donc ce vin mystérieux promis aux âmes saintes, et qui doit les enivrer d'amour pour le divin Sauveur ; voilà ce vin qui coule dans les veines du juste et qui dévore toutes ses souillures, en pénétrant dans les entrailles de son cœur. O Jésus ! Comment pourrais-je ne pas devenir un des plus fervents adorateurs de la divine Eucharistie, après avoir contemplé ces admirables tableaux qui me montrent si bien l'immensité de votre amour ?

Le lundi avant le fête du Saint Sacrement

La première parole de Jésus-Christ après la consécration du pain et du vin

Un acte est d'autant plus digne d'admiration et de respect que la fin pour laquelle on agit est plus noble, plus grande, plus élevée, plus sublime. Or, quelle est la fin que s'est proposée Jésus-Christ, en opérant le prodige si incompréhensible du changement du pain en la substance de son corps, du changement du vin en celle de son sang ? Je trouve la réponse à cette question dans la première parole qui sort de la bouche adorable de mon Sauveur, après qu'il a dit ces mots qui opèrent le plus grand des prodiges : Ceci est mon corps, ceci est mon sang !

Cette admirable, cette infiniment douce parole de Jésus-Christ est rapportée par les Evangélistes ; elle est répétée par saint Paul qui a connu par une révélation immédiate de Jésus-Christ, l'histoire et l'institution du divin Sacrement de l'autel : Faites ceci en mémoire de moi !

Je trouve ici un ordre, un précepte divin. L'action sublime du Sauveur sera répétée par ses prêtres ; l'Eglise, jusqu'à la fin des temps, aura un sacerdoce, un autel, un sacrifice, un tabernacle, une table sacrée, où les fidèles viendront se nourrir de la chair et du sang de Jésus-Christ.

Mais cette même parole du divin Maître dit bien autre chose, car elle indique la fin de cette merveille que j'appelle la divine Eucharistie, la fin du sacrement, du sacrifice, de la communion qui en est la conséquence.

Quelle est donc cette fin de l'institution du Sacrement de l'autel ? Faites ceci en mémoire de moi. Le souvenir de Jésus-Christ, de ses mystères, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension dans le ciel ; voilà la fin du sacrifice, la fin de la communion, la fin de la divine Eucharistie. Un souvenir toujours vivant de Jésus-Christ et de tous ses actes ; le mémorial, le monument qui dira aux siècles à venir, tout ce qu'a été, tout ce qu'a fait Jésus-Christ, qui leur dira l'amour du fils de Dieu pour ses enfants et ses frères. Telle est la noble fin que s'est proposée le Sauveur en instituant la sainte Eucharistie, fin digne de lui, et infiniment précieuse pour nous.

Heureuse l'âme qui comprendra bien cette vérité, et qui goûtera les délicieuses conséquences qui en découlent !

I. La divine Eucharistie est le monument qui atteste la personne adorable de Jésus-Christ

Un monument est destiné à perpétuer le souvenir d'une personne, d'un événement, ou même d'une grande action. Il y a des monuments matériels, il en est d'autres qui consistent dans une cérémonie, dans une fête qui, de génération en génération, transmet aux hommes l'histoire ou le souvenir, la pensée enfin de quelque chose de grand qu'on ne voit plus, et qui a été vu dans le passé.

On dresse des monuments pour perpétuer la mémoire des grands hommes. Hélas ! souvent la postérité juge que la flatterie a placé bien haut ce qui n'est digne que de mépris.

Mais voici le chef-d'œuvre de Dieu, la merveille parmi tout ce qui a paru dans le monde, la souveraine grandeur, la réunion de tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus parfait ; c'est l'homme Dieu, c'est Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ que les hommes ont vu de leurs yeux, qu'ils ont touché de leurs mains, entendu de leurs oreilles, Jésus-Christ devait retourner à son Père, et cesser d'être avec les hommes d'une manière sensible.

Mais il avait été écrit que le Sauveur établirait sur la terre un monument qui rappellerait toutes les merveilles de sa personne adorable, tous les mystères de sa vie, les conséquences de sa mort, les gloires de sa résurrection. Le Jeudi Saint étant arrivé, le divin Sauveur réalise cet oracle qui le concerne. Il institue l'adorable Eucharistie, et il nomme ce Sacrement, le souvenir de lui-même, le monument élevé dans le monde en l'honneur de son existence, en l'honneur de sa personne infiniment sainte. Vous ferez ceci, dit-il aux Apôtres, en mémoire de moi !

Dans l'Eucharistie, je trouve le monument de toutes les merveilles qui me rappellent le Sauveur, et qui sont inséparables de son existence, de sa vie, de sa personne adorable. En effet, quand je lis ces admirables paroles : Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, je pense à l'Incarnation, c'est vrai ; mais ce qui n'est pas moins vrai ; c'est que je suis obligé de regarder l'autel, et d'y contempler la continuation, l'existence de ce mystère. Quand je chante avec l'Eglise : *Verbum caro panem verum, verbo*

carnem efficit, je vois sous mes yeux le Verbe fait chair, toujours avec les enfants des hommes, plein de grâce et de vérité. Jésus conversant avec les hommes ; Jésus vivant caché à Nazareth ; Jésus suivi par la foule du peuple ; Jésus passant parmi les pauvres et les malheureux, en les comblant de biens ; n'est-ce pas ce que me rappelle constamment la divine Eucharistie ?

Cette vérité si consolante pour le cœur des vrais fidèles, l'Église l'atteste tous les jours à l'autel, quand elle veut qu'immédiatement après la consécration du pain et du vin, le prêtre dise à Dieu : Nous, Seigneur, nous contemplons ici le souvenir, le mémorial, le monument de Jésus-Christ votre fils, et c'est pour perpétuer ce souvenir que nous vous offrons cette hostie pure, sainte et sans tache.

Ajoutons avec saint Thomas : Jésus-Christ s'est donné à nous pour perpétuer le souvenir de ses merveilles présentes, car il continue à nous voir, à vivre avec nous ; de ses merveilles futures, il nous jugera au dernier jour.

La divine Eucharistie est donc le monument sur lequel se trouve comme gravée toute l'histoire de mon Jésus ; c'est le souvenir de lui-même, de sa personne adorable toujours avec nous, quoique cachée sous les espèces du Sacrement.

Or, à ce point de vue, que ne doit pas être pour moi le divin Sacrement de l'autel ! O sacré monument de l'amour de mon Dieu, tu me dis le nom de Jésus, ce qu'il fut, ce qu'il est encore pour moi ! L'âme pieuse se délecte dans cette pensée. Avec quel recueillement, quel respect profond on la voit sans cesse adorer son Sauveur, dans le mystère qui lui parle si bien de sa personne adorable et de tous les prodiges de son amour !

II. La divine Eucharistie est le monument qui atteste toutes les merveilles du Sauveur

Le Sacrement dont j'étudie la grandeur et la souveraine beauté, n'est pas seulement pour moi le plus fidèle témoin de Jésus-Christ et de son adorable personne, mais il doit être encore, et il est en réalité le souvenir des grandes choses que le divin Sauveur a faites pour mon salut, pendant qu'il vivait au milieu de ces hommes qui eurent la consolation de le voir.

Il est certain que le penchant qui nous entraîne vers les choses de la terre, nous conduit bien souvent à l'oubli de Dieu, et de toutes les grâces dont il nous a comblés. Or, le Fils de Dieu est venu dans le monde revêtu de notre nature, afin que l'homme vît Dieu, qu'il entendit sa voix, et qu'il pût contempler les merveilles de l'amour infini. Les hommes ont vu Jésus-Christ ; ils ont connu le mystère de sa naissance dans une crèche, et les prodigieux abaissements du Sauveur né pour eux ; ils ont vu Jésus-Christ enfant, croissant en sagesse et en sainteté devant Dieu et devant les hommes ; ils ont vu le Sauveur recevant de la main de son précurseur le baptême de la pénitence ; ils ont contemplé sa puissance qui dominait la nature entière, qui commandait à la mort, et qui domptait l'enfer, en réduisant les démons au silence, et en forçant leur admiration.

Les hommes ont vu les prodiges opérés par cette souveraine sagesse ; ils ont été obligés de s'écrier : il a bien fait toutes choses. Et quand ils entendaient ces paroles de la vie éternelle qui sortaient comme un fleuve d'eau vive de sa bouche divine, ils lui rendaient ce glorieux témoignage jamais homme ne parla comme cet homme !

Les hommes ont vu Jésus-Christ devant ses ennemis ; ils ont pu admirer cette vertu parfaite dont jamais ils n'eussent eu seulement la pensée ; ils ont admiré les merveilles du Calvaire, en confessant que l'auteur de ces merveilles était vraiment le Fils de Dieu.

La Résurrection, l'Ascension de Jésus-Christ ont été connues, et les preuves de la divinité du Sauveur ont été si fortes, si évidentes, que le monde entier a fini par s'agenouiller devant la croix.

Eh bien les souvenirs les plus précieux s'effacent de la mémoire des ingrats, et Jésus-Christ qui connaissait à fond la pauvre nature humaine, savait que beaucoup d'hommes oublieraient les merveilles de son amour. Alors il a dit à ses disciples : Voilà mon corps, voilà mon sang, prenez et mangez, et faites ce grand acte en mémoire de moi, en souvenir de tout ce que j'ai fait pour vous. Dans ce mystère qui est l'abrégé de toutes les merveilles que j'ai opérées, qui les renferme toutes, vous trouverez le monument qui ne vous permettra jamais d'oublier l'amour qui m'a attiré sur la terre, et qui a fait de moi votre Sauveur.

Donc, si je veux être reconnaissant pour tout ce que la divine miséricorde a fait pour moi, il faut que je pense à Jésus-Christ, que je m'occupe de Jésus-Christ, de sa vie, de ses actions, de ses discours, de ses mystères. Mais le moyen infaillible pour ne rien oublier de tout ce qu'a fait Jésus-Christ, de tout ce qu'il a dit pendant sa vie, n'est-ce pas la contemplation de la divine Eucharistie, la dévotion à ce Sacrement adorable, et enfin l'amour de ce même Sacrement ?

Oui, c'est vrai ; celui qui oublie la sainte Eucharistie, oublie les merveilles du Sauveur ; celui qui néglige la sainte Eucharistie, néglige Jésus-Christ. Celui qui demeure un seul jour étranger à la divine Eucharistie, consent à demeurer ce jour-là étranger à Jésus-Christ et aux merveilles de sa vie comme de tous ses mystères Quel malheur pour ce chrétien !

Mon doux Jésus, vous avez dit : Faites ceci en mémoire de moi ! Cette parole a un grand retentissement dans mon cœur ; l'impression qu'elle fait sur moi est si forte qu'il me serait impossible de passer un seul jour sans venir vous adorer dans ce divin Sacrement. Oh ! comme je me trouve heureux d'éprouver ce sentiment !

III. La divine Eucharistie est le monument qui atteste en particulier la mort de Jésus-Christ

Quand le divin Sauveur, après avoir consacré le pain et le vin, disait à ses Apôtres : Faites ceci en mémoire de moi, il allait commencer sa douloureuse passion, et l'heure de sa mort allait bientôt sonner. Or il est certain que le Sacrement qu'il institua dans ces dernières heures d'une vie divine, avait pour fin principale de perpétuer jusqu'à la fin des temps, le souvenir de cette mort qui devait sauver le monde. Ce Sacrement est plus qu'un souvenir, un monument de la mort du Sauveur ; car on y voit une mort mystique par la double consécration qui a lieu simultanément, et dans laquelle la parole du prêtre devient le glaive qui opère une sorte de division figurative de celle qui eut lieu matériellement sur la croix, entre le corps et le sang de l'adorable victime.

Quelle vive, quelle frappante image de la mort du Sauveur sur le Calvaire ! Quel magnifique monument élevé en l'honneur du sacrifice sanglant du Calvaire ! La grande voix de saint Paul nous indique cette vérité : toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Sauveur jusqu'à ce qu'il vienne, c'est-à-dire, jusqu'à la fin des temps. La divine Eucharistie a donc été instituée pour nous porter à l'amour, à la reconnaissance qu'exige de nous la mort du Rédempteur, pour former un peuple fervent qui adore Jésus immolé pour le genre humain, Jésus toujours présent au milieu de son peuple, et toujours digne des hommages du monde entier.

L'Église, fidèle interprète des paroles de son divin Epoux, et dépositaire infaillible de la pensée divine, l'Église nous rappelle dans sa liturgie cette fin principale de la divine Eucharistie. Elle veut que nous disions à Dieu Dans cet admirable Sacrement, vous nous avez laissé le souvenir, le monument de votre mort ; cette parole bien méditée remplirait notre âme de pieux sentiments, et nous inspirerait tous les actes de reconnaissance, de douleur et d'amour que notre cœur aurait certainement produits, si, à côté des saintes femmes et du disciple bien-aimé, nous eussions contemplé le spectacle sanglant de la croix.

Oh ! comme les cours pieux vont se nourrir de cette pensée ! Voilà le monument élevé par Jésus-Christ en l'honneur de sa mort, de son sacrifice sur la croix !

Est-il possible de demeurer froid, indifférent, devant la sainte Eucharistie, quand on a une fois compris l'intention qu'a eue Jésus-Christ en nous laissant ce précieux gage de son amour ? Venez, fidèles, prosternons-nous ; venez, adorons avec un respect profond ce Jésus qui est devant nos yeux et qui nous dit : Souviens-toi de moi, de ma personne adorable, de mes mystères, de mes actions, de mes paroles, souviens-toi de ma mort !

Le mardi avant la fête du Saint Sacrement

Le mystère de la Transsubstantiation

Pour donner aux siens la faculté de venir à ses pieds, de l'adorer en s'approchant de lui, comme le firent autrefois les Apôtres et les femmes pieuses dont nous parle le saint Evangile, Jésus-Christ renouvelle, tous les jours et à chaque instant, le plus étonnant, le plus sublime, le plus admirable de tous les prodiges. Ce miracle des miracles, comme le dit saint Augustin, l'Église lui a donné un nom qui l'indique, qui le caractérise, qui en proclame la nature ; elle l'appelle la Transsubstantiation. Toutes les fois que le prêtre à l'autel prononce cette parole divine : ceci est mon corps, il renouvelle le prodige incompréhensible de la Transsubstantiation, et Jésus-Christ est avec sa créature.

Le miracle indiqué par ce mot de la théologie catholique, la Transsubstantiation, est si clairement indiqué dans les paroles du divin Maître, que le plus hardi des hérétiques modernes n'a pu résister à l'évidence du fait énoncé par l'admirable précision des paroles sacramentelles sorties de la bouche adorable du Sauveur du monde. Ne me demandez pas de preuves, s'écriait-il, à l'appui de ce texte : ceci est mon corps ; consultez plutôt les enfants de sept ans qui ont appris dans leurs écoles à assembler les syllabes qui composent ces paroles.

Tel est le privilège de la vérité ; l'enfant la voit, il l'aperçoit sans peine, et l'homme de génie qui la contemple se trouve comme plongé dans un océan de lumière. Mais l'âme pieuse, l'âme qui aime Jésus, avec quel transport d'amour et de reconnaissance ne prononce-t-elle pas ce grand mot : la Transsubstantiation. Il y a dans ce mot tout un monde de grâces ; on y trouve une gloire infinie pour Dieu, un bonheur incompréhensible pour l'homme. Heureux le fidèle qui saura méditer ce mystère ; il deviendra le plus fervent adorateur de la divine Eucharistie.

I. Les vives lumières qui jaillissent de ce mot consacré par l'Église la Transsubstantiation

Voyez Jésus à la dernière cène ; ce qu'il prend dans ses mains, c'est un morceau de pain, pain de froment, pain matériel, nourriture ordinaire du plus grand nombre des hommes. Mais tout à coup Jésus s'écrie : recevez et mangez, ceci est mon corps !

Non, s'écrie ici le chantre par excellence de la divine Eucharistie, non Jésus-Christ ne ment pas ! Mais si Jésus -Christ ne ment pas, qu'est devenu entre ses mains, sous l'action toute-puissante de sa parole, qu'est devenu le pain matériel et grossier, qu'est devenu le pain de froment ? Écoutez la réponse : ma chair est une véritable nourriture ; et puis, tombez à genoux et adorez Jésus dans ce profond mystère où votre foi à sa parole sait le découvrir et le voir.

O miracle des miracles ! La substance du pain n'est plus ; la substance du vin cesse d'être. Disons mieux : la substance du pain est changée en celle du corps de Jésus, la substance du vin en celle de son sang, car il a dit aussi : buvez, ceci est mon sang. N'allez pas croire que le corps du Sauveur soit venu dans l'hostie, et son sang dans le calice, par la locomotion , c'est-à-dire en changeant de lieu, en venant d'un endroit ; non, le corps et le sang du Sauveur, se trouvent là par le changement de la substance du pain et du vin en eux-mêmes.

Jésus-Christ n'a pas dit mon corps et mon sang sont là ! Il a dit : ceci est mon corps, ceci est mon sang ! Donc Jésus-Christ n'est pas dans l'hostie avec le pain, dans le calice avec le vin ; mais toute la substance du pain est changée en la substance de son corps adorable, toute la substance du vin en celle de son précieux sang.

O mon divin Maître, vous pouviez anéantir la substance du pain et du vin, et les remplacer par votre présence adorable ; vous ne l'avez pas fait ; le prodige que vous opérez est plus grand encore, il est plus admirable vous changez le pain en votre corps, le vin en votre sang. Quel profond mystère ! Mais quelles vives lumières en sortent comme d'un immense foyer !

Un pain est substitué à un autre pain, un vin à un autre vin. Le pain destiné à nourrir le corps devient le pain des Anges, le pain de la vie éternelle, le pain des enfants de Dieu. Le vin, fruit de la vigne, devient ce vin mystérieux qui fait germer les Vierges, qui enivre d'amour ; il devient votre sang adorable que vous avez promis à vos enfants comme une vraie boisson ! Qui comprendra cette puissance de mon Dieu ? Qui sondera la profondeur de cette divine sagesse ? Qui chantera cet ineffable amour ?

Maintenant, je le demande, existe-t-il parmi les amis de Jésus quelqu'un qui ne sera pas tout embrasé du feu de la dévotion, quand il s'arrêtera sur ce mot admirable qui renferme les plus sublimes merveilles : la Transsubstantiation ? Âme fidèle, tombe à genoux, contemple, admire, adore le Dieu qui, pour être avec toi tous les jours et dans tous les pays, n'a pas reculé devant cette manifestation prodigieuse de sa toute-puissance, de sa profonde sagesse, et de son éternel amour !

II. La toute-puissance de Jésus-Christ manifestée dans le miracle de la Transsubstantiation

Jésus-Christ est lui-même le chef-d'œuvre, et la plus haute expression de la puissance divine ; il est en réalité ce que la pensée éternelle de Dieu a jamais conçu de plus grand. Un Dieu homme, un homme qui est Dieu ! O sublimité incompréhensible de la sagesse et de la force de mon Dieu ! Qui mesurera la hauteur, la largeur, la profondeur, l'immense grandeur de ce fait le Verbe s'est fait chair ? Devant ce coup de tonnerre, la parole de l'homme le plus éloquent n'est plus que le croassement qui sort du fond des plus bas marécages.

Mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que, dans la pensée de Jésus-Christ lui-même, rien n'est plus grand, plus magnifique, plus estimable, plus digne de toutes louanges, que sa personne adorable donnée aux hommes sous les voiles Eucharistiques.

Toute action est évidemment rehaussée par la grandeur des pensées de celui qui la fait . Si les idées qu'un acte réalise sont grandes, belles, excellentes, sublimes, l'action elle-même participera à cette grandeur et à cette beauté. Eh bien ! je demande si Jésus-Christ a eu une haute idée de cette action par excellence que j'appelle avec l'Église, la Transsubstantiation ? Pour répondre à cette question, il me suffira de dire que Jésus-Christ a voulu, dans cet acte sublime de la Transsubstantiation, opérer des prodiges aussi étonnants, aussi divins, aussi incompréhensibles, que ceux dont j'admire l'émouvant spectacle dans les deux plus grands actes de la toute-puissance divine.

La création et la rédemption, voilà les deux grands spectacles que Dieu offre à sa créature, pour lui découvrir sa puissance. Or, dans ces actes de la souveraineté de Dieu, le même moyen est employé. Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. Marie dit : que cela soit, et un Dieu fut homme !...

Mais qui produit le miracle de la Transsubstantiation ? Une affirmation toute-puissante : Ceci est mon Corps ! Une parole a tiré l'univers du néant ; une parole a opéré l'union d'une personne divine avec la nature humaine ; une parole fait d'un Dieu, de sa chair sacrée, la nourriture de l'homme ; une parole opère ce merveilleux changement de substance qui, d'un pain commun et grossier, fait en un instant le corps de Jésus-Christ.

Maintenant voyez ce qu'a voulu Jésus-Christ, et comprenez la haute idée qu'il a conçue de son divin Sacrement. Si les deux actes de la création et de l'incarnation ont produit de si étonnantes merveilles que jamais l'esprit le plus contemplatif ne pourra les saisir toutes d'une manière parfaite, que dirons-nous des merveilles qui sont la conséquence naturelle de la Transsubstantiation. Jésus-Christ là avec nous !... le tabernacle, l'autel, le sacrifice, la table sainte !... Jésus-Christ, le compagnon de notre voyage, notre appui, notre force, notre consolation, notre viatique... Oh ! ici l'âme pieuse doit s'arrêter ; quelle langue pourrait exprimer ce que son cœur ne manquera pas de lui apprendre ?

Il est donc certain que Jésus-Christ a regardé le grand acte de la Transsubstantiation, comme le plus sublime effort de sa puissance, de sa sagesse, de son amour pour les hommes ; et il a voulu que cet acte unique, élevé au-dessus de toute conception humaine, renfermât en abrégé, et réunît sur un seul point, tous les augustes mystères accomplis pour le salut des hommes, et pour la gloire de Dieu le Père !

Élevons donc notre voix, appelons les peuples, convoquons les enfants et les vieillards, les prêtres et les vierges, invitons le monde entier à venir adorer cet auguste mystère ! *Venite, adoremus, et procidamus ante Deum !...*

III. Les sentiments de Jésus-Christ à l'égard du mystère opéré par la Transsubstantiation

Aux yeux de Jésus-Christ y a-t-il quelque chose de plus grand sur la terre que la religion, son Église qu'il a acquise au prix de son sang adorable ? Mais pour le cœur divin de cet adorable Sauveur, pense-t-on qu'il existe un objet qu'il aime, qu'il affectionne davantage que cette même Église ?

Si Jésus-Christ préfère son Église à tout, s'il en fait l'objet de ses divines complaisances, c'est à cause de sa beauté, c'est à cause des richesses qu'elle possède, et de la gloire qui l'entoure. Or, cette beauté, cette gloire, d'où viennent-elles à l'Église ? Ces richesses, de quelle source les voyons-nous sortir ? Ici se présente naturellement l'idée des sacrements ; enlevez à l'Église les sacrements, avec eux disparaît la beauté, avec eux s'évanouissent les richesses et se dissipe toute gloire. Rien n'est plus évident.

Mais, parmi les sacrements, quel est le plus digne, le plus admirable, le plus saint, le plus fécond en richesses de tous genres, le plus glorieux pour l'Église à laquelle il a été donné en propriété ? N'est-ce pas l'Eucharistie ? Il est donc certain que rien n'est beau, aux yeux de Jésus-Christ, que rien n'est sublime, rien n'est aimable, rien n'est environné de gloire, comme la divine Eucharistie. Et comme la divine Eucharistie est le résultat d'un acte solennel, acte divin que j'appelle la Transsubstantiation, je suis en droit de dire que cet acte est infiniment cher au cœur de Jésus-Christ.

Voulez-vous mieux comprendre les sentiments du cœur de Jésus-Christ à l'égard du divin Sacrement de l'autel ? Voyez comment Jésus-Christ a voulu lui-même honorer cet auguste mystère ; voyez combien il l'a aimé, comme il l'a élevé bien au-dessus de tous les autres sacrements. Ceux-ci ont été établis pour les hommes, et Jésus-Christ en est seulement l'auteur ; il ne convenait nullement à sa dignité de les recevoir. Mais pour la divine Eucharistie, c'est le contraire qui arrive ; Jésus-Christ y participe lui-même, il se communit de ses propres mains, nous dit saint Thomas, et il honore ainsi par une réception personnelle, l'ineffable mystère qu'il accomplit pour la sanctification de ses disciples. *Se tenet in manibus*, s'écrie l'Ange de l'école, *se cibatur ipse cibis* ; il se porte dans ses propres mains, il se nourrit de lui devenu nourriture !

À la vue de cette action d'un Dieu, je demande à l'âme fidèle, si elle pense que Jésus-Christ peut nous donner une plus grande idée de son amour à l'égard du grand fait que j'appelle la Transsubstantiation.

O foi chrétienne, foi catholique, comme tu élèves bien haut mes pensées ! Heureuse l'âme qui concevra une grande estime du mystère de la Transsubstantiation ! Avec cette estime, la foi va se réveiller, elle deviendra forte, pleine de vie avec cette estime, la dévotion envers le Sacrement de l'autel devient le plus doux, le plus consolant des devoirs que la Religion nous impose ; avec cette estime, l'adoration devient un bonheur, une source intarissable de célestes faveurs, et l'âme pieuse vient chercher à l'autel toutes les richesses que possède le cœur de Jésus ; elle y trouve la vie éternelle !

Le mercredi avant la fête du Saint Sacrement

Les miracles que suppose le grand fait de la Transsubstantiation

Le Saint-Esprit invite les hommes à la contemplation des prodiges que le Seigneur a placés sur la terre. Évidemment il s'agit ici de certains miracles qui sont permanents, que tous les hommes peuvent voir, et que l'on peut admirer partout. Or si je demande à un catholique éclairé et plein de foi, quel est, parmi ces prodiges établis sur la terre qui leur sert de trône, ou si l'on aime mieux de marchepied, celui qui excite le plus leur admiration, il me répondra sans hésiter : C'est le prodige toujours présent à mes yeux, et que l'Église nomme la Transsubstantiation.

Je dis plus encore, car la divine Eucharistie est bien plus qu'un prodige, puisqu'elle est en réalité l'assemblage de toutes les merveilles divines, réunies comme en un faisceau et sur un seul point. Sacrement divin, vous êtes ce point unique sur lequel se réunissent toutes les merveilles du divin amour ! Ici tout ce qui surpasse les forces de la nature, tout ce qui va au-delà de ses lois, tout ce qui les contrarie, tout ce qui est élevé infiniment au-dessus d'elles se trouve réuni, assemblé par la toute-puissance de Dieu, comme l'abrégé et le monument de ses plus étonnantes merveilles.

Voyez l'effet d'une parole ; le pain se change en un instant en la chair de Jésus-Christ, et le vin en son sang ; par un effet non moins admirable de cette parole puissante, le corps de Jésus-Christ se trouve en même temps dans un grand nombre de lieux, dans une infinité de poitrines, tout entier, sans retranchement, sans diminution, parfaitement le même. Enfin, par l'effet de cette parole à laquelle rien ne résiste, le corps de Jésus-Christ est dans la sainte hostie, sans s'étendre dans l'espace, tout entier sur un seul point. Certes, il faut encore répéter le mot de saint Augustin : Voilà le miracle des miracles !

Âme fidèle, c'est pour toi que Jésus a opéré ces merveilles ; fallait-il que son cœur brûlât d'amour en ta faveur, pour le porter à cette manifestation d'une puissance infinie ? Réponds à cette question.

I. Le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ

Tout est mystérieux dans le divin Sacrement de l'autel ; mais la première pensée qui se présente à moi, quand je veux contempler la divine Eucharistie, est celle du changement de substance opéré par la parole du prêtre.

L'Église m'enseigne qu'à la consécration il se fait un changement de toute la substance du pain en la substance du corps de notre Seigneur Jésus-Christ, et de toute la substance du vin en la substance de son sang. Le saint Concile de Trente ajoute : « Si quelqu'un nie ce changement merveilleux et singulier de toute la substance du pain au corps, et de toute la substance du vin au sang de Jésus-Christ, les espèces du pain et du vin demeurant seules, qu'il soit anathème ».

Voilà le grand miracle de la Transsubstantiation. Ce qui était du pain se trouve être la chair de l'homme Dieu ; ce qui était du vin se trouve transformé, changé en son sang adorable. Il y a donc ici évidemment une action de Dieu, un acte de souveraine puissance ; il y a aussi l'action de l'homme, mais seulement d'un homme à qui un Dieu a dit : Tu feras ceci ... Cette double action de Dieu et de l'homme devenu son ministre, est pour toute la nature , pour les Anges du ciel, le plus grand et le plus merveilleux sujet d'étonnement et d'admiration.

Mais ce miracle est proposé à la méditation de l'âme fidèle ; il doit la sanctifier, en lui communiquant les plus vives lumières. Que voyons-nous en effet dans le prodige dont je parle, prodige auquel on ne peut se dispenser d'être attentif, quand on s'occupe de la divine Eucharistie ; que voyons-nous, dis-je, dans ce prodige ? Un changement parfait, une conversion vraie, réelle, d'une substance en une autre substance, une transsubstantiation telle qu'il serait impossible d'en imaginer une plus radicale et plus complète, Voilà le fait divin, le grand fait de la consécration du pain et du vin. Or, comme ce fait est pour moi, tout en ma faveur, il est impossible que je n'y trouve pas une instruction des plus utiles pour ma propre sanctification.

Jésus-Christ ne vient à moi qu'à la faveur de ce changement prodigieux, ineffable ; comment pourrais-je croire que cet adorable mystère de la divine Eucharistie n'a pas pour fin principale, un changement, une conversion, une transsubstantiation qui me concerne, que Dieu attend de moi, que Jésus-Christ exige comme une conséquence de l'amour qu'il me témoigne, et de l'amour que je lui dois ?

Si donc hier, j'étais sensuel, colère, mondain, aujourd'hui la participation au mystère de l'autel ne doit-elle pas me rendre mortifié, doux et humble de cœur, ennemi des vanités et des plaisirs du monde ? Je croirais pouvoir refuser à Jésus-Christ ce changement, cette conversion de l'homme charnel en homme tout spirituel, alors que je me nourris de sa chair adorable par l'effet de ce changement dont je médite aujourd'hui la prodigieuse merveille !...

Sans doute le changement de substance, dans la divine Eucharistie, ne paraît pas au dehors ; mais en est-il moins réel ? Or, le changement qui doit s'opérer en moi doit être intérieur, sous peine d'être une hypocrisie condamnable. Saint Paul le dit : Soyez renouvelés dans le plus intime de votre âme. Quoi de plus formel que ce précepte ?

Considère, ô âme chrétienne, ce que devient aux yeux de l'Église l'hostie consacrée. Est-elle traitée comme le pain avant la consécration ? Non, certes ; car on lui rend les honneurs divins ; on l'adore ! Et toi, après la communion tu serais telle que l'on a pu te voir, avant d'être sanctifiée par le corps et le sang de ton Dieu ? Hélas ! Je sais bien que ce malheur arrive à plusieurs ! Mais ce malheur est la suite de la pauvreté de la foi, et surtout de l'extinction de l'amour.

Viens, âme pieuse, viens adorer ton Dieu qui se plaint du refus obstiné qu'opposent à la grâce du changement, de la conversion, de la transsubstantiation spirituelle, un grand nombre de chrétiens sans foi ! Adore avec un respect profond cette majesté si indignement outragée, et dis à Jésus que ton unique désir est de voir s'opérer en toi-même le miracle d'une vraie transsubstantiation. Après ce miracle, il te sera permis de dire : « Je ne vis plus, mais Jésus vit en moi ».

II. Le mode d'existence de Jésus-Christ dans le Très Saint-Sacrement

Jésus-Christ est voilé par les espèces du Sacrement ; mais il n'en est pas moins avec nous, en personne, et nous savons que la divine Eucharistie renferme son corps, son sang, son âme, et sa divinité.

Comment le corps et le sang de Jésus-Christ se trouvent-ils sous les espèces sacramentelles ? Ici se présente un nouveau miracle, suite et conséquence de la transsubstantiation. Le corps de Jésus-Christ aussi grand qu'on le vit sur la croix, tel qu'il se montra après sa Résurrection, et au moment de s'élever vers le ciel, est renfermé avec toutes ses parties, avec tous ses membres, tous ses sens, dans la sainte hostie quelque petite que je la suppose. Tous les os, toutes les veines, tout le sang, toute la chair du Sauveur se trouvent dans ce Sacrement adorable, et chacune des parties du pain consacré, unies ou séparées, contient cette substance divine.

O res mirabilis, s'écrie l'Église ; ô prodige de la toute-puissance de Dieu ! Jésus-Christ se resserre en quelque sorte, et, dans ce resserrement incompréhensible, je le trouve tel qu'il était sur la terre, tel qu'il est dans le ciel. Son corps n'est ni diminué, ni amoindri on peut briser, diviser les saintes espèces ; le corps de Jésus-Christ ne subit ni changement, ni division aucune. *Non confRACTUS, non divisus*, l'Église, et tous le reçoivent dans la plus parfaite intégrité, *integer accipitur*.

Mais que d'éloquents leçons je trouve dans ce mystère tel que la foi me l'enseigne ! Jésus-Christ veut être tout à moi, il veut se donner, se livrer tout entier ; il ne connaît ni division, ni partage, quand il s'agit de son amour à l'égard des hommes. Et c'est pour satisfaire cet amour immense qu'il a voulu le grand mystère de la transsubstantiation. Voilà la vérité.

Maintenant, je demande si le disciple donnera moins que le Maître. Eh ! quoi, je voudrais me partager, diviser mes affections, en consacrer quelques-unes à Jésus-Christ, et disposer des autres pour ce qui n'est pas lui !

Saint Bonaventure s'écrie : « Il est là tout entier, et moi je serais partagé ? O honte ! ô excès d'ingratitude ! »

Âme fidèle, rejette toute mesure, toute restriction, toute réserve ! Quand Jésus ne connaît point de bornes, quand il rejette toutes limites, pourrais-tu en admettre quelqu'une ? Ton amour, ta reconnaissance, tes hommages, tes adorations, le don de ton être, de ta personne, de ton cœur, ne serait pas absolu ? Cela me paraît impossible, car enfin tu ne voudrais pas renoncer au droit si consolant et si doux de dire avec l'épouse du Cantique : « Mon bien-aimé est tout à moi, et moi je suis tout à lui ! »

III. Les saintes espèces qui cachent le corps de Jésus-Christ

Dans la divine Eucharistie, les espèces sacramentelles, sont les expressions des choses qui existaient avant le miracle de la transsubstantiation ; elles sont les signes du pain et du vin qui n'existent plus, si ce n'est en apparence.

Ces espèces, ces accidents, la couleur, la figure, la pesanteur et le goût, existent sans sujet ; elles ne trouvent de support ni dans la substance du pain et du vin qui n'existent plus, ni dans le corps et le sang de Jésus-Christ qui ne sauraient avoir cette couleur, cette figure, ce goût. Donc ces espèces, ces accidents restent sans sujet dans la divine Eucharistie. C'est là une des plus grandes merveilles de la puissance divine dans la transsubstantiation. Dieu produit ce miracle, parce que sa toute-puissance peut produire les effets des causes naturelles, sans que ces causes elles-mêmes existent ; ainsi il a produit le corps humain du Sauveur dans le sein de la Vierge sans tache, sans le principe et la cause ordinaire de la vie humaine.

Ici les miracles se multiplient. Les espèces sont sans sujet, sans la substance dont elles sont les signes, et cependant elles ont la propriété d'agir sur les corps, de les affecter, comme il est facile de s'en convaincre, puisque les yeux les voient, l'odorat et le goût les sentent. Ces espèces sans sujet, nourrissent le corps de l'homme ; elles se corrompent, puisqu'elles passent de l'existence à la non-existence ; enfin elles sont divisibles de même que si elles adhéraient à leur substance qui cependant n'existe plus.

Quel assemblage de prodiges ! Quel tableau ravissant, dans lequel je dois contempler la puissance, la sagesse et l'amour de mon Dieu !

Mais, d'un autre côté, quel enseignement pour moi ! Écoute, âme fidèle, et comprends ce que Jésus-Christ exige de toi.

Au moment de la consécration, il arrive une chose qui est bien au delà de la nature, qui est contraire à toutes ses lois ; les accidents, les espèces du pain et du vin sont conservés par Dieu seul, par sa toute-puissance, par sa sagesse infinie ; ils perdent l'alliance étroite qui les unissait à leur substance. Dieu supplée au défaut de leur sujet d'une manière ineffable, incompréhensible pour eux. Si ces accidents, la couleur, la forme, le goût, étaient capables de sentiment, je leur dirais : Quel honneur est le vôtre ! Combien la perte que vous avez faite est avantageuse pour vous ! La privation de votre substance fait que votre conservation est dans la dépendance de Dieu seul !

Mais n'y a-t-il pas ici un symbole, la représentation des effets merveilleux produits dans l'âme du fidèle par la divine Eucharistie ? Cette âme ne doit-elle pas obtenir l'honneur insigne, le bonheur ineffable de n'exister que dans la dépendance de Dieu seul ? Dépouillée de tout désir naturel, de toute volonté propre, de tout jugement humain, ne devrait-elle pas être soutenue par Dieu seul ? Sa vie devenue celle de Jésus-Christ, ne serait-elle pas alors élevée à un honneur, à une gloire incompréhensible ?

Or, je dis que les miracles opérés par Jésus-Christ dans le mystère par excellence de son amour pour les hommes, ont pour fin dernière cette vie divine chez tous ceux qui se nourrissent de la chair et du sang de leur Dieu.

O Jésus, que je me perde en vous ; voilà ma gloire. Soyez mon unique appui, et que tout me manque de ce qui n'est pas vous. En me voyant, on dira : Voilà bien le miracle Eucharistique, le miracle de la transsubstantiation ; une raison humaine, les affections, les désirs d'un cœur d'homme ; mais ce ne sont que des apparences. La réalité, c'est Jésus-Christ vivant dans cette âme, caché sous les formes d'un être humain bien imparfait et bien grossier !

DEUXIÈME SEMAINE

L'Action de Grâces ou les joies de la reconnaissance

Après avoir considéré la grandeur infinie du divin Sacrement, après l'avoir adoré avec le respect le plus profond, l'âme fidèle éprouve plus que jamais le besoin de la reconnaissance et de l'action de grâces. Quel mystère d'amour ! Quelle générosité immense, infinie, incompréhensible, de la part du Fils de Dieu qui se donne, qui se livre tout entier à nous par un moyen que la sagesse d'un Dieu pouvait seule lui faire trouver.

Eucharistie signifie action de grâces ; l'Église a donné ce nom au divin Sacrement de l'autel, parce qu'elle a vu dans cet adorable mystère le grand moyen de bénir Dieu, et de le remercier dignement de tous ses dons et de son infinie miséricorde. À son tour, la divine Eucharistie doit être pour les cœurs qui abhorrent l'ingratitude, l'objet, le terme des plus vives actions de grâces. Ne renferme-t-elle pas tous les biens ? N'est-elle pas la source de toutes les bénédictions célestes, le foyer du divin et éternel amour ?

Cette seconde semaine coïncide avec la fête du Très Saint-Sacrement, la fête de la divine Eucharistie ; cette fête continue pendant huit jours. Or, l'Église a voulu, par cette solennité, porter tous ses enfants à la reconnaissance ; son désir est d'offrir les plus vives actions de grâces à Jésus-Christ dont la présence réelle au milieu des siens est la plus grande gloire, le plus insigne honneur que Dieu ait jamais offert à sa créature. Comment l'âme pieuse pourrait-elle refuser d'entrer dans l'esprit de l'Église, de se pénétrer de ses sentiments, et de bénir, de louer, d'exalter, autant que sa pauvre nature en est capable, la personne adorable du Sauveur cachée sous les espèces du divin Sacrement ?

Hymne d'action de grâces pour la seconde semaine du Mois du Saint Sacrement

- 1) Chante, ma langue, le mystère de ce corps très glorieux
et de ce sang si précieux que le Roi des nations,
issu d'une noble lignée, versa pour le prix de ce monde.
- 2) Fils d'une mère toujours vierge, né pour nous,
à nous donné, et dans ce monde ayant vécu, Verbe en semence semé,
il conclut son temps d'ici-bas par une action in comparable.
- 3) La nuit de la dernière Cène, à table avec ses amis,
ayant pleinement observé la Pâque selon la loi, de ses propres mains,
il s'offrit en nourriture aux douze Apôtres.
- 4) Le Verbe fait chair, par son verbe, fait de sa chair le vrai pain ;
le sang du Christ devient boisson ;
nos sens étant limités, c'est la foi seule qui suffit pour affermir les cœurs sincères.
- 5) Ce sacrement est admirable ! Vénérons-le humblement
et qu'au précepte d'autrefois succède un rite nouveau.
Que la foi vienne suppléer à nos sens et à leurs limites.
- 6) Au Père, au Fils, notre louange, l'allégresse de nos chants :
salut, et puissance, et honneur et toute bénédiction.
À l'Esprit du Père et du Fils, égale acclamation de gloire. Amen.

Le jeudi

Fête solennelle du Très Saint Sacrement

Quel est l'objet de la solennité qui commence et qui doit continuer pendant une semaine entière ? Où se trouve la cause, où dois-je voir la fin de cette fête splendide qui remue tous les cœurs, et qui ouvre l'âme des vrais fidèles aux sentiments les plus doux ?

Il est facile de répondre à ces questions si bien placées sur les lèvres du pieux fidèle, adorateur sincère de Jésus dans son divin Sacrement.

La semaine sainte nous avait rappelé l'institution de la divine Eucharistie, et l'Église alors nous invitait à la ferveur et à l'adoration de ce profond mystère, pendant un jour et une nuit entière. Mais la semaine sainte nous rappelait aussi les douleurs, les larmes, les humiliations et la mort de Jésus. Comment l'Église eût-elle pu changer ces jours de sainte tristesse, en des jours de réjouissance et de douce consolation ? C'était impossible.

Cependant l'institution de la divine Eucharistie exigeait une action de grâces solennelle qui ne se bornât plus à quelques heures, et qui remplit une semaine entière, comme toutes les grandes fêtes qui nous rappellent les principaux mystères du salut, l'Église

l'a compris ; son cœur éprouvait le besoin de s'épancher, et, après la célébration du Jeudi Saint, elle revient à ce jour si heureux pour elle, elle oublie les saintes douleurs qui accompagnèrent alors la mémoire de ce grand acte de l'amour divin, et tous ses enfants sont invités aux joies pures de la plus vive et de la plus joyeuse reconnaissance.

Pour bien comprendre la solennité de ce jour, sa fin et son objet, comme aussi son principe et sa cause, je dois me rappeler cette invitation vive, pressante, par laquelle va commencer l'office admirablement beau qui est chanté dans le monde entier. Ici je trouve l'exorde de tous les admirables discours adressés aux fidèles pendant ces grands jours destinés à chanter la gloire de la divine Eucharistie :

*Sacris solemnii juncta sint gaudia,
Et ex præcordiis sonent præconia ;
Recedant vetera ; nova sint omnia,
Corda, voces et opera !*

« Que les joies les plus pures président à nos fêtes sacrées ; que les louanges et les cantiques soient fournis et dictés par le cœur ; que toute pensée, tout sentiment ancien, étranger à nos saints mystères, s'éloigne et disparaisse ; que tout soit nouveau dans les cœurs, le langage, les œuvres !... »

Quel sentiment plus doux que celui de la reconnaissance ! Quelle fête plus joyeuse que celle de l'action de grâces ! Or ici le bienfait est si grand, il procède d'un amour si sublime, que nous pouvons dire avec le grand Pape saint Léon : Il n'y a point de place pour la tristesse.

Maintenant, c'est à moi que cette joie de la reconnaissance, ces saints élans de l'action de grâces conviennent parfaitement, puisque je possède le bien qui en est l'objet, puisque je l'apprécie, je le goûte, je m'en trouve heureux, et que je le place dans mon estime comme dans mon amour, incomparablement au-dessus de tous les biens. Puisse la méditation que je vais faire, ouvrir mon âme à toutes les impressions de la grâce qui va couler avec une si prodigieuse abondance dans mon cœur, pendant ces jours spécialement consacrés à la reconnaissance et à l'action de grâces !

I. L'esprit de la fête et de l'octave du Saint Sacrement

La glorification de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, l'honneur, les louanges, les sentiments et les expressions de la plus légitime reconnaissance, et du plus tendre, comme aussi du plus généreux amour, voilà l'occupation de l'Église, voilà celle de l'âme pieuse qui est animée d'une foi vive, pendant l'octave du Très Saint Sacrement.

Pour bien comprendre la pensée de l'Église qui m'invite à ces pompeuses solennités, je n'ai qu'à écouter son langage, à examiner ses actes, à étudier les diverses cérémonies qui accompagnent le culte extérieur destiné à honorer la divine Eucharistie. Or, partout dans les saints offices, je verrai le sentiment de la joie inséparable de la reconnaissance et de l'amour, partout je verrai ce sentiment exprimé, annoncé aux fidèles de la manière la plus éloquente.

Et comment cette joie vive, cette reconnaissance, ces actions de grâces ne rempliraient-elles pas l'âme des vrais enfants de Dieu ? Le Don pouvait-il être plus riche, plus précieux, plus parfait ? L'Eucharistie ! mais c'est la gloire de l'Église, c'est le trésor des fidèles, c'est le ciel sur la terre ! L'Eucharistie ! mais c'est Jésus-Christ, c'est le Verbe fait chair, c'est le Sauveur, le Rédempteur toujours avec nous, résidant dans nos temples, nous appelant à lui, s'immolant par amour, nous invitant à sa table, nous donnant en nourriture son propre corps et pour breuvage son sang adorable ! Ah ! quand saint Jean Chrysostôme ne voyait ici-bas de douleur réelle que dans la privation du divin Sacrement, dis, ô âme pieuse, si toute joie, toute consolation, toute douceur ne se trouvent pas renfermées dans la possession de la divine Eucharistie ?

O joie de l'Église, tu es un fruit du Saint-Esprit, c'est saint Paul qui me l'assure ! Tu viens du ciel, et tu pénètres l'âme fidèle, qui comprend la sublimité du Don qu'elle a reçu de l'amour infini de son adorable Sauveur.

Eh bien ! Je dis que cette joie doit éclater en expressions brûlantes d'amour, en cantiques d'action de grâces, en témoignages nombreux de gratitude et de reconnaissance ! Et c'est ce que veut, ce que demande l'Église. Cet honneur, ces actions de grâces, l'Église les veut grands, magnifiques, elle s'indigne de la froideur et de l'indifférence de plusieurs de ses enfants dont elle pleure l'éloignement causé par l'affaiblissement de la foi.

Mais ce qui réjouit l'Église, ce qui fait sa consolation pendant ces jours solennels, c'est de voir ses enfants les plus dociles à sa voix s'élancer vers Jésus-Christ, courir partout à sa suite, et ne jamais consentir à le perdre de vue. Oui, l'Église est saintement fière, lorsqu'elle présente à Jésus ces âmes ferventes qui font leurs délices de l'autel, du tabernacle, de la table sacrée. Par eux, elle loue, elle bénit son divin Epoux ; par eux elle le remercie, elle lui rend grâces, elle lui offre le tribut de la plus vive comme de la plus juste reconnaissance.

Courage donc, âme fervente, le moment est venu, il ne saurait être plus favorable. Des hommages multipliés, des chants d'allégresse, juste expression d'une reconnaissance sans bornes, des actions de grâces multipliées, des élans d'amour continuels, des adorations, fréquentes, sincères, profondes ; voilà ta douce occupation, voilà le ministère auquel le Saint-Esprit te convie pendant ces jours sacrés destinés au triomphe de la divine Eucharistie !

II. Les moyens par lesquels l'âme pieuse entrera dans l'esprit de la fête du Très Saint Sacrement

Le culte que rend l'Église à la divine Eucharistie est un culte en esprit et en vérité. Nier cette proposition, ce serait nier la divinité de l'Église. Or, une fois ce principe admis, je dois comprendre que vouloir honorer la divine Eucharistie autrement que ne le fait l'Église, c'est vouloir un culte qui n'est pas selon l'esprit de Dieu, qui n'est pas dans la vérité.

Eh bien ! que fait l'Église, pendant cette grande semaine, pour honorer la divine Eucharistie, et pour rendre grâces à Jésus-Christ à cause du don parfait qu'elle a reçu de son amour immense ?

Je vois les messes solennelles qui se multiplient, les expositions du Saint Sacrement devenues générales, et n'étant plus, comme dans le reste de l'année, le privilège de quelque paroisse, de quelque communauté. Les offices publics se célèbrent avec une grande pompe, les bénédictions du Saint Sacrement ont lieu partout, et plusieurs fois dans le jour ; enfin, les processions dans lesquelles on porte Jésus-Christ dans les rues, sur les places publiques, donnent à nos solennités un caractère que n'ont jamais les plus grandes fêtes célébrées dans le courant de l'année ecclésiastique.

Maintenant je demande ce que fera le vrai fidèle qui, renonçant à toute idée particulière ou personnelle, voudra honorer la divine Eucharistie en esprit et en vérité, comme l'honore l'Église. N'est-il pas vrai qu'il viendra aux messes solennelles, afin de chanter le cantique des Anges devant le roi des Anges ; pour réciter la magnifique prose dans laquelle se trouvent renfermées les vérités les plus sublimes, aussi bien que les vifs sentiments d'amour qui doivent remplir l'âme chrétienne en présence de nos augustes mystères ? Concevrait-on la froide indifférence qui abandonnerait la messe solennelle pour lui préférer la messe basse, comme dans les jours ordinaires de l'année ? N'est-il pas vrai encore, que le pieux fidèle ne permettra pas à l'Église de gémir sur le petit nombre des adorateurs, quand le Saint Sacrement demeurera solennellement exposé, au milieu des fleurs et dans des torrents de lumière ? Enfin le pieux fidèle laisserait-il, pendant la solennelle octave, le trône de la grâce, le saint et adorable tabernacle, pour courir après des dévotions qui n'auraient pas pour objet direct, la divine Eucharistie ? Que prouverait cette conduite, sinon que le sentiment de la reconnaissance pour le don de Dieu est éteint dans son cœur, et que la foi chez lui est prodigieusement affaiblie ?

Mais pourquoi ces suppositions si douloureuses pour un cœur épris de l'amour de Jésus ? Non, il n'en sera pas ainsi. La grande semaine consacrée à la reconnaissance, à l'action de grâces, vient de commencer. O jours de joie, jours de bonheur, vous vous écoulerez avec trop de rapidité ! Je veux au moins que vous soyez pour moi des jours pleins, comme le dit un prophète ; jours pleins de saintes pensées, d'actions de grâces, d'adoration, de reconnaissance, d'amour ! Soyez bénie, Église de Dieu, pour le grand bien que vous m'offrez ; tout ce que vous me proposez pour la glorification du divin Sacrement, je le veux, je l'accepte, je le regarde comme un devoir sacré, heureux si en finissant cette octave, je puis me rendre à moi-même ce consolant témoignage : J'ai bien glorifié mon Jésus, je l'ai souvent adoré, et Lui, je le sais, m'a comblé de toutes sortes de bénédictions.

III. Les fruits que l'âme pieuse doit cueillir dans le jardin mystique de l'octave du Saint Sacrement

Avez-vous remarqué une chose ? Le prêtre et le lévite qui descendent de l'autel, emportent avec eux l'odeur suave des parfums qu'on y a brûlés ; de même une personne qui a parcouru un jardin planté d'orangers, se trouve tout embaumée, et l'odeur qui s'échappe de ses vêtements ne permet pas de douter un seul instant de sa présence dans un lieu dont l'air doit être parfumé. Or, il en est ainsi d'une âme qui, pendant une semaine entière, a vécu, a respiré dans cette atmosphère qui enveloppe le Sacrement d'une sainteté infinie et d'une pureté parfaite. Comment cette âme ne sera-t-elle pas toute pénétrée des suaves parfums qu'exhale tout autour de sa personne divine, Celui à qui l'épouse du Cantique adresse ces délicieuses paroles : Attirez-moi, je courrai sur vos traces, attiré par vos doux parfums.

Saint Jean nous dit que Marie Madeleine ayant oint les pieds de Jésus avec un baume précieux, toute la maison se trouva remplie de son parfum. Pensez-vous, âme fidèle, que la maison de votre âme ne restera pas embaumée, quand le divin Sauveur sera venu lui-même la visiter ; quand vous aurez brûlé sur l'autel de votre cœur le parfum de l'amour, de la louange et de l'action de grâces ?

Mais les fleurs de cet arbre merveilleux planté par Jésus-Christ au milieu de l'Église, ne sont pas son unique richesse. Le Saint-Esprit nous dit que les feuilles de cet arbre sont pour le salut des nations. Que dirons-nous donc de ces fruits ? Je vous ai choisis, dit le divin Maître, afin que vous marchiez et que vous vous couvriez de fruits. Le fidèle ami de Jésus marche, pendant ces jours solennels, toujours à côté du divin Sacrement, toujours sous les frais ombrages du sanctuaire ; comment pourrait-il ne pas s'enrichir, en cueillant avec abondance les fruits de sainteté qu'il doit présenter un jour à son Dieu, s'il veut entrer en participation de la vie éternelle ?

Non, je crois la chose impossible ; sanctifier l'octave, le mois du Saint Sacrement, sans devenir plus doux et plus humble de cœur, plus miséricordieux, plus pacifique, c'est ce qu'on ne verra jamais. Comment les fruits de la justice chrétienne ne seront-ils pas abondants, sur une terre visitée par Jésus, bénie mille fois par Jésus, sanctifiée par son adorable présence ?

Je serai donc meilleur, je serai plus riche en vertus, à la fin de cette octave. Les louanges qui de mon cœur s'élèveront vers Jésus, les actions de grâces que je ne cesserai de lui offrir, reviendront à moi, changées en une pluie de grâces et de bénédictions célestes qui disposeront mon âme pour la vie éternelle !

Le vendredi dans l'octave du Saint Sacrement

Une parole de saint Jean

Le disciple de l'amour semble chargé spécialement par le divin Maître, de diriger notre cœur dans les voies si douces et si lumineuses de la reconnaissance. Celui qui nous a dit, en parlant du Verbe de vie : Nous vous annonçons ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons entendu de nos oreilles, ce que nos mains ont touché ; celui-là même va nous parler du divin Sacrement, et il renfermera dans une parole un sens si profond, une si admirable leçon pour notre cœur, que cette parole devra suffire, jusqu'à la fin des temps, pour allumer le feu du divin amour dans un grand nombre d'âmes.

Avant le jour de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son père, après avoir aimé les siens qui étaient dans ce monde, Il les aima jusqu'à la fin !

Les siens ! quelle suave expression ! Elle sort de l'âme de ce disciple dont la tête penchée sur la poitrine d'un Dieu, a pu entendre les battements de ce cœur qui renfermait tous les trésors d'une charité immense ! Il les aima jusqu'à la fin ! jusqu'à l'excès ; jusqu'à la perfection de l'amour d'un Dieu. Cet amour sera sublime ; ce n'est pas assez, car je trouverai dans l'acte divin que je dois contempler, toute perfection, toute consommation d'amour !

La divine Eucharistie est donc la preuve, l'argument, le témoignage de l'amour de Jésus -Christ pour les siens, porté jusqu'à la plus sublime hauteur. Dans cet acte d'amour incompréhensible que saint Jean caractérise par ce seul mot : *usque in finem*, le divin Sauveur embrasse tous les peuples, tous les temps, tous les pays, toutes les générations qui passeront sur la terre jusqu'à la consommation des siècles. Ici point de limites possibles, ni par les temps, ni par les lieux, ni par les races. Tous les hommes à qui Jésus sera prêché et qui consentiront à devenir ses disciples, les Siens, tous participeront aux effets merveilleux de cet amour immense. Telle est la pensée du disciple de l'amour exprimée par une parole sublime : *In finem dilexit eos* !

Je dois aujourd'hui considérer cet amour de Jésus dans ses conséquences, et ce sera le moyen d'exciter dans mon âme les sentiments de la reconnaissance la plus vive et en même temps la plus légitime.

I. Jésus-Christ se donne aux siens pour être toujours avec eux

L'acte d'amour immense que je contemple dans le Cénacle, embrasse tous les siècles qui doivent s'écouler depuis la Passion et la mort du Sauveur, jusqu'au grand jour où tous les peuples seront convoqués au pied du tribunal de leur souverain juge. Le don que Jésus-Christ fait aux hommes est un don absolu, permanent, sans interruption, dont rien ne saurait suspendre les effets. Je connais la nature de ce don inestimable ; c'est la chair et le sang du Sauveur, c'est la personne elle-même de Jésus-Christ que les hommes posséderont dans la divine Eucharistie, après que le Fils de Dieu aura été couronné d'honneur et de gloire par son Père céleste.

La terre sera le théâtre des révolutions ; les peuples succéderont aux peuples, les rois seront humiliés ; la peste, la guerre, la famine, tous les fléaux de la colère de Dieu pourront désoler le genre humain ; des larmes couleront, des cris et des gémissements pourront se faire entendre. Mais l'Église ne périra pas ; et, avec l'Église, les hommes posséderont Jésus-Christ ; ses autels subsisteront, ses tabernacles seront habités ; on y adorera Jésus, Jésus, toujours l'Emmanuel, le Dieu avec les hommes ; et toujours le pauvre, le malheureux, celui que le monde rebute pourra trouver le Sauveur devant lui ; il pourra l'adorer, le recevoir en nourriture, jouir de sa présence adorable.

Avant de quitter la terre pour retourner au ciel, que disait le Sauveur à ses Apôtres dont l'âme était profondément triste ? Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous ; voilà que je suis avec vous, tous les jours jusqu'à la consommation des siècles !

Entends-tu cette parole, âme chrétienne ? Tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles, Jésus sera avec les siens ; ils ne seront jamais orphelins. Jamais ils ne se trouveront séparés de Celui qui est mort pour le salut de tous.

Quand un prophète s'écriait, bien des siècles avant l'Incarnation : On l'a vu sur la terre, et il conversé avec les hommes ! ne disait-il pas un fait dont nous sommes les heureux témoins ? Quand le Seigneur s'écriait, en parlant aux Israélites : Ne savez-vous pas que je suis un Dieu rapproché de vous, et que je ne me tiens pas éloigné, ne devançait-il pas le Fils de Dieu qui devait dire un jour aux Siens : Je suis avec vous, tous les jours ?

O mon âme, tu devrais comprendre en ce moment, tout ce qui est renfermé de beau, de précieux, d'ineffable, dans cette parole prononcée si souvent sans réflexion comme sans amour : la présence réelle ! Oui, la présence réelle, la présence permanente, la présence de tous les jours, de tous les instants, la présence réelle de la personne adorable du Fils de Dieu, de Jésus-Christ au milieu des Siens ? Mais c'est le don de Dieu par excellence ; c'est l'honneur et la gloire de l'Église ; c'est la richesse, c'est le trésor inappréciable de tous les fidèles ! Hélas ! combien n'y penseront peut-être jamais ?

Réveille-toi de ton assoupissement, pauvre chère âme à qui la vue d'une Église, d'un autel, d'un tabernacle ne disent pas : Il est là ! Il y est toujours ! Réfléchis sur la nature, sur les effets, sur les conséquences magnifiques de cet amour immense si bien caractérisé par saint Jean : Il aima les Siens jusqu'à la fin : *In finem dilexit eos* ! Et, ne l'oublie pas, il ne s'agit pas ici des siens qui sont dans la gloire, mais de ceux qui sont dans ce monde : *Quos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* !

II. Jésus-Christ se donne aux Siens pour être partout avec eux

Si Jésus-Christ avait voulu faire pour les Siens ce que Dieu fit pour son peuple dans l'ancienne loi, il aurait désigné une ville, tracé le dessin d'un temple, ordonné la construction d'un tabernacle, et puis il aurait dit à ses Apôtres, après l'institution de la divine Eucharistie : Là seulement, dans cette ville, dans l'enceinte de ce temple, sur cet autel, vous ferez ceci en mémoire de moi ; et, toujours présent dans ce tabernacle, je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Certes, même dans cette supposition, l'Église catholique pourrait être fière de l'amour de son divin Epoux, et s'écrier, comme autrefois le peuple de Dieu : Non, il n'y a pas de nation qui possède son Dieu aussi rapproché d'elle.

Mais si la chose était ainsi, la parole du disciple bien-aimé pourrait-elle être vraie dans toute sa rigueur ? L'acte d'amour du divin Maître eût-il réellement embrassé tous les hommes, tous les peuples, toutes les nations de la terre ? Hélas ! combien auraient vécu sans qu'il leur fût donné d'aller, une fois en leur vie, adorer Jésus-Christ dans son sanctuaire ! Combien ne connaîtraient que de loin et d'une manière bien imparfaite, le sacrifice de la nouvelle alliance ! Enfin, le plus grand nombre aurait-il pu se nourrir, ne fût-ce que très-rarement, du pain céleste que Jésus-Christ a destiné aux Siens ?

Mais l'amour de Jésus-Christ pour les hommes a pris bien d'autres proportions ; il a été immense ; car si le divin Sauveur a voulu être toujours avec les Siens, il a voulu aussi être partout avec eux.

O prodige de la divine bonté ! Voyez ce qu'ont fait les Apôtres dépositaires de la pensée et de la volonté de leur maître ; voyez ce que l'Église n'a cessé de faire après eux. Les temples se multiplient, ils s'élèvent partout. Dès qu'une communauté de fidèles se trouve formée, un prêtre arrive, et, avec lui, Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour. Chaque ville, chaque hameau a son Église ; partout une maison qui s'appelle la maison de Dieu ; partout l'autel, le tabernacle, la table sainte. J'ai dit chaque ville et chaque hameau ; mais je n'ai pas dit la générosité de l'amour de Jésus. Dans les villes, les temples se multiplient, tous les quartiers sont honorés de la présence du Sauveur. Souvent, à peu de distance, dans une même rue, on voit plusieurs églises, plusieurs sanctuaires, et Jésus est là ! Il est quelquefois dans une modeste chapelle pour trente, vingt, dix des Siens. Ce qu'il a voulu, c'est qu'on put le trouver facilement, et c'est la raison pour laquelle on le trouve partout !

Dites qui est déshérité de la présence réelle ? Hélas ! les peuples, et eux seuls, qui ont chassé Jésus-Christ du milieu d'eux, qui blasphèment son divin Sacrement, et qui, livrés à Satan, se mettent en fureur quand on leur rappelle cette admirable promesse : Je suis avec vous tous les jours !

Ah ! je comprends bien aujourd'hui cette parole d'un prophète Du couchant à l'aurore, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu, on m'offre une oblation pure et sans tache ! Oui , en tout lieu , dans toutes les parties du monde, car le prêtre catholique pénètre partout, et là où il arrive, Jésus-Christ descend du ciel et se livre aux hommes par son divin Sacrement.

O homme, si tu es malheureux, si tu pleures en te disant abandonné et sans consolateur, ne t'en prends qu'à toi-même. Le consolateur est devant toi, tu le rencontres partout, pourquoi refuses-tu d'aller à lui ? Si tu te perds dans ton désespoir, ta perte viendra de toi seul !

Mais non, moi je ne me perdrai pas, Jésus n'est-il pas avec moi, toujours, partout ? O Sauveur, comme je goûte délicieusement cette pensée ! Comme elle me porte aujourd'hui à la reconnaissance pour votre amour si prodigieusement généreux ? Dites, quel cantique d'action de grâces voulez-vous que je chante à vos pieds ?

III. Jésus-Christ se donne aux Siens pour être avec chacun d'eux en particulier

J'ai entendu une douce parole : Venez à moi, tous ! Celui qui parle ainsi, c'est Jésus-Christ ; et l'invitation qui sort du divin tabernacle, à qui s'adresse-t-elle, si ce n'est à chacun de ceux que le Sauveur nomme les Siens ?

Existe-t-il un homme qui puisse dire : Ce n'est pas moi que le Sauveur appelle dans son temple, au pied de l'autel, à la table sacrée, à la porte du tabernacle ? Je ne le pense pas. Saint Augustin disait à Dieu : Vous ne laissez que celui qui vous laisse. Cette pensée est bien consolante.

Je puis donc regarder la divine Eucharistie, la présence réelle, comme mon bien propre, personnel, particulier ; Jésus se donne, il se livre entièrement à chacun de nous par le Sacrement de la divine Eucharistie. Quel immense amour ! Quelle ardente et infinie charité !

Au pied du saint autel, dans le divin sanctuaire, tous sont reçus, parce que tous sont invités. Ici le riche et le pauvre, l'ignorant comme le savant, l'enfant et le vieillard, tous disent : Je suis chez moi, je viens prendre mon bien ! Jésus est là pour moi !

O combien une âme qui aime Jésus est heureuse de ces pensées !

Mais combien aussi n'a-t-il pas fallu de générosité et d'amour dans le cœur de Jésus, pour qu'il en fût ainsi ! Au moment où le divin Maître tenait dans ses mains adorables le pain qu'il allait consacrer, il vit se dérouler sous ses yeux toute l'histoire des siècles chrétiens. Son âme se dilata, lorsqu'il aperçut ses nombreux Apôtres, ses Martyrs, ses Vierges, ses amis de toutes les conditions qui viendraient puiser dans la divine Eucharistie la force qui devait faire les héros de la foi et de l'amour. Mais, d'un autre côté, il aperçut les Judas, les profanateurs, les amis ingrats qui se familiariseraient un jour avec le sacrilège !

Il aurait pu alors donner des limites à sa générosité, à son amour ; il ne le voulut pas ; et cet amour immense enveloppa tous les hommes, les justes et les pécheurs, les saints, les amis de Dieu, et les hommes méchants qui devaient se déclarer contre lui. Il s'écria dans le fond de son cœur : Venez à moi, tous ! Il savait que plusieurs mépriseraient son invitation, et il ne laissa pas de les inviter, comme ceux qui devaient être dociles. Voilà ce que j'appelle l'amour jusqu'à l'excès. Mais alors Jésus pensait-il à moi ? Le doute à cet égard serait un crime. Oui, j'étais présent à l'esprit de mon divin Maître, quand il disait Recevez et mangez, tous ! Alors Jésus me voyait, et il agissait pour moi en particulier. Il me voyait à son autel, à la porte du tabernacle, à la table sacrée, et c'était à moi qu'il disait : Recevez et mangez ; ceci est mon corps !

O Jésus, vous voyiez alors mes langueurs, mon indifférence ; vous voyiez l'imperfection de mon amour ! Que dis-je ? Et mes nombreuses infidélités, et mes ingratitude, ne les avez-vous pas aperçues, au moment où vous alliez me donner ce gage du plus généreux amour ? Cependant rien n'a pu vous arrêter, et quand vous disiez : « Venez à moi, tous ! » vous me nommiez par mon nom déjà écrit dans votre cœur !

Mais si la divine Eucharistie a été instituée pour moi, consentirais-je à laisser à d'autres le soin de louer Jésus, de le bénir, de le remercier, de lui rendre les plus sincères et les plus solennelles actions de grâces ? Consentirai-je à laisser à d'autres la consolation de l'aimer ?

Le samedi dans l'octave du Saint Sacrement

Le fleuve du paradis terrestre

L'âme fidèle fait ses délices de la reconnaissance ; pour elle, rendre des actions de grâces solennelles au divin Sauveur caché, mais réellement présent, dans l'admirable mystère de l'autel, c'est un devoir si doux, une occupation si consolante, au milieu des tristesses de l'exil, que rien ne saurait la distraire, quand il s'agit de se livrer aux pieux exercices que l'Église lui propose pendant ces jours solennels.

Mais pour entretenir notre âme dans ces doux et précieux sentiments de la reconnaissance et de l'amour, il nous sera très utile de considérer, sous ses divers points de vue, le bienfait inestimable qui est l'objet de notre dévotion.

Or, qui dira les instructions que l'on trouve dans les grandes figures de la divine Eucharistie, présentées à l'homme par le Saint-Esprit, dès l'origine du monde ? En les examinant de près, je comprendrai toujours mieux l'amour immense qui m'a amené à la connaissance de la vérité, cachée sous les ombres de ces imposantes figures, dont l'Ancien Testament se trouve si souvent embelli ?

Que le paradis terrestre où furent placés nos premiers parents dans l'état d'innocence, soit la figure de l'Église, c'est ce qu'il est impossible de révoquer en doute. Toutes les richesses de ce lieu de délices me présentent, sous leurs gracieuses images, les biens d'un ordre supérieur dont Jésus-Christ devait un jour favoriser son Église ; et, pour me borner aujourd'hui à un seul fait, je demande s'il est possible de ne pas voir dans le fleuve d'eau vive qui arrosait toute l'étendue du paradis terrestre, une vive et frappante image de la divine Eucharistie ?

Écoutons d'abord l'historien sacré. Un fleuve sortait de ce lieu de délices, pour arroser le paradis. Ce fleuve se divisait en quatre canaux. L'un de ces canaux coule autour d'un pays d'où il vient de l'or, et cet or est très bon ; c'est là aussi que se trouvent la perle et la pierre d'onyx, ou l'émeraude. Les autres canaux arrosaient l'Éthiopie, le pays des Assyriens, et enfin les plus riches contrées de l'Asie.

Ainsi le grand fleuve du paradis des délices, après avoir donné la fécondité à ce jardin que Dieu lui-même avait planté, allait porter ses eaux sur les contrées éloignées qui leur devaient aussi toutes leurs richesses.

Saint Jean Chrysostome voit dans ce fleuve une image sensible de la divine Eucharistie, fontaine de grâces qui se répand en plusieurs fleuves spirituels pour porter sur le vaste champ de l'Église la fécondité la plus merveilleuse. Nous dirons, après ce grand docteur, que le divin Sacrement de l'autel est dans l'Église catholique, la source de tous les biens, le principe de toute fécondité spirituelle, la cause de toutes les vertus que pratiquent les Saints, l'origine des torrents de bénédictions qui ne cessent d'inonder la terre, et qui préparent pour le ciel ces myriades d'élus que Dieu renfermera éternellement dans son sein.

I. La fécondité

L'Église est le jardin, ou si vous aimez mieux ; le champ, la terre de Dieu. Saint Paul l'a dit : *Dei agricultura estis*, vous êtes la terre que Dieu cultive.

Or, cette terre de Dieu, ce champ sacré, ce jardin du céleste Epoux dont il est parlé dans le Cantique des cantiques, est riche en productions de tout genre : les fruits et les fleurs y abondent. La fécondité lui est donc promise ; elle est un de ses caractères distinctifs.

Jésus-Christ disait à ses Apôtres : je vous ai choisis afin que vous portiez des fruits ; et nous savons, par le témoignage de l'Evangile, que la stérilité est la cause d'une malédiction divine ; elle en est encore bien souvent la conséquence, comme chez les hérétiques. Or, l'Église qui ne peut pas être maudite, sera toujours féconde.

Mais ce qui rend l'Église féconde, c'est la grâce du Rédempteur, et cette grâce est continuellement comparée dans la sainte Ecriture aux eaux de la pluie ou à celles d'un fleuve.

Maintenant j'écoute le Saint-Esprit : le fleuve de Dieu est riche par les eaux abondantes qu'il répand autour de lui ; et encore l'abondance des eaux de ce fleuve réjouit la cité de Dieu. Réveille-toi, âme chrétienne, à ce grand mot : Le fleuve de Dieu ! Ce fleuve réjouit la cité du Seigneur ! Oh ! qui n'a pas tressailli en lisant cette courte parole ?

Et d'où sortent ces eaux abondantes qui forment le fleuve de Dieu ? Écoutons saint Paul : nos pères ont eu le même breuvage spirituel ; ils buvaient de l'eau de la pierre mystérieuse, et la pierre c'était Jésus-Christ !

Voilà donc le grand mot qui me dit l'origine du fleuve de Dieu, sa source, son principe : Jésus-Christ ! Oui, il est lui-même, lui seul, la source d'où sortent les eaux majestueuses et abondantes de la grâce, ces eaux qui réjouissent l'Église en la rendant féconde.

Quand le disciple bien-aimé nous dit : « L'Ange me montra un fleuve d'eau vive qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau », s'exprime-t-il d'une manière assez claire pour que mes yeux aillent chercher la source dans le saint tabernacle ?

Eh bien, âme fidèle, veux-tu devenir féconde en vertus de tous genres ; veux-tu ressembler au paradis des délices, par la beauté et la saveur de tes fruits, par l'éclat de tes fleurs ? Va à la source des eaux qui sortent du divin tabernacle ; sois arrosée continuellement par ce fleuve de bénédictions qui a produit dans l'Église une si admirable fécondité, qui lui a donné ses Apôtres, ses Martyrs, ses Vierges et ses Confesseurs. Si tu veux connaître le principe et la cause de toute sainteté, de toute ferveur, le principe et la cause de l'innocence au milieu du siècle le plus corrompu, de la pénitence sincère après les infidélités les plus honteuses, le Saint-Esprit te dira : la timide colombe attache ses regards sur les ruisseaux mystérieux, les eaux de la fontaine du Sauveur ont coulé ; les âmes sont devenues comme un olivier verdoyant, comme le lis qui croît sur le bord des eaux, comme la rose qui embaume l'air dans les beaux jours du printemps.

II. La vigueur et la force

La fécondité ne suffit pas à l'Église ; la force et la vigueur lui sont aussi nécessaires. Produire ce n'est pas tout, il faut encore conserver. Or, pour conserver, il est nécessaire d'être assez fort pour repousser l'ennemi qui veut porter la destruction et la mort partout où il aperçoit la richesse et la vie.

La fécondité a été merveilleuse dans certaines âmes, et ces mêmes âmes ont perdu le fruit de leurs travaux ; ce qu'elles avaient enfanté péniblement leur a été ravi. Hélas ! cette vérité n'a pas besoin d'être prouvée !

Dans le paradis terrestre, la force et la fécondité étaient inséparables. La vertu propre de ces eaux abondantes qui arrosaient cette terre de bénédiction, était de conserver forts et vigoureux tous les arbres qui en faisaient l'ornement, et que la main de Dieu avait plantés.

Le juste est comparé à un arbre planté sur le courant des eaux, et il est dit de cet arbre que tout ce qu'il produit prospère, qu'aucune de ses feuilles ne tombe (Ps. 1). Or, qui communique à cet arbre, cette force, cette vertu de conservation qui s'attache à chacune de ses feuilles ? C'est l'abondance des eaux, c'est leur qualité excellente.

Est-il donc nécessaire de le dire ? Quand un voyageur est accablé de lassitude et que les forces commencent à lui manquer, n'est-il pas comme renouvelé, ne voit-il pas ses forces renaître, en présence d'une source d'eau vive qui sort de la montagne ? Après un long combat, un homme couvert de poussière et de sang, ne commence-t-il pas à bénir la Providence, s'il peut se reposer sur les bords d'une rivière dont les eaux limpides lui sont offertes ?

Ce voyageur, je le connais ; cet homme obligé à combattre tous les jours de nouveaux adversaires, je le connais aussi. Hélas ! qui n'a pas ses moments de lassitude, de fatigue, d'épuisement, peut-être même de défaillance ?

Eh bien écoute, âme chrétienne : Ils m'ont abandonné, moi qui suis la fontaine d'eau vive ! Voilà pour les pécheurs qui succombent sous le poids de leur grande misère. Pour les fidèles qui résistent, qui demeurent forts dans le combat, pleins de vigueur dans le voyage si pénible qui conduit au ciel, Jésus-Christ a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » ; le vrai fidèle a compris la parole du divin Maître. Il est venu à Jésus dans la divine Eucharistie ; il a senti couler dans son âme les eaux vives qui jaillissent pour la vie éternelle ; il est devenu fort, courageux, invincible.

Venez, aigles fatigués par la rapidité de votre vol ; ici vous renouvellerez votre jeunesse. Comment seriez-vous forts, en refusant de boire ces eaux salutaires qui seules peuvent donner de l'énergie, et qui sont destinées à soutenir les âmes les plus faibles au milieu des plus terribles combats ?...

O divin fleuve de la grâce, comment n'aimerais-je pas à venir me plonger dans l'immense profondeur de vos eaux ? Je sens trop ma faiblesse, pour négliger ce moyen infaillible de devenir fort contre les ennemis de mon salut. Mais, ô mon adorable Sauveur, que vous rendrai-je pour ce bienfait si grand, si incompréhensible, que je ne dois qu'à votre miséricorde infinie ?

III. L'apaisement de la soif

Dans l'ordre naturel, l'eau est nécessaire à l'homme comme aux animaux, comme à la terre elle-même. La soif ne peut être apaisée que par l'eau que Dieu a mise à la disposition de toute créature. Le fleuve qui traversait majestueusement le paradis terrestre, vivifiait la terre, et, en même temps, ses eaux limpides étaient destinées à étancher la soif.

Mais dans l'ordre moral, il y a aussi une soif qui demande d'être satisfaite. L'homme est dévoré du désir d'être heureux, de posséder le bonheur ; c'est une soif qu'il est impossible de refuser à notre nature. Or, qui satisfera ce désir ? Comment étancher cette soif qui dévore, qui consume les âmes ?

Ici j'entends la grande voix qui vient du ciel : il y a une eau qui éteint la soif la plus dévorante (Eccl. 3). Si vous avez soif, buvez l'eau que mes serviteurs boivent (Gn 1). Je donnerai gratuitement à boire de la source d'eau vive à celui qui a soif (Ap. 21).

Il est donc évident que cette soif qui dévore l'âme et dont Dieu est l'auteur, trouve le moyen de se satisfaire et de s'apaiser ; ce moyen, c'est Dieu même qui nous l'offre. Or, ce moyen où est-il ? Où trouverai-je l'eau abondante, fraîche, pure, fortifiante, que je cherche ? Jésus-Christ a répondu à cette question : si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive !

Mais Jésus-Christ où est-il aujourd'hui ? D'où sort pour moi cette parole si douce qu'il vienne à moi et qu'il boive ?

L'âme fidèle s'élance vers Jésus par un élan d'amour ; ses yeux sont déjà fixés sur le divin tabernacle d'où sortent avec impétuosité les eaux salutaires qui étanchent la soif. Non, pour elle plus de désir, plus d'ardeur, plus de cette soif dévorante pour les plaisirs et les biens de la terre. Si elle a encore soif, elle vient se désaltérer à la source du souverain bien ; elle boit l'eau que Jésus donne aux siens, elle la boit avec délices ; et la soif qui continue désormais à dévorer son cœur, c'est la soif de Jésus, de son divin Sacrement ; c'est la soif du ciel. Telle est la soif des élus.

Je comprends maintenant cette parole du prophète : vous puiserez avec joie les eaux salutaires dans les fontaines du Sauveur. Oui, avec joie ! Malheur à l'âme qui est triste quand on l'invite à boire de cette eau ! Elle va ailleurs pour se désaltérer ; elle aura encore soif, dit Jésus-Christ. L'infortunée ! rien ne saurait étancher sa soif. Pour moi, Seigneur, je sais bien ce que je veux faire. Tous les jours, je viendrai à la source des eaux vives de la grâce ; je boirai à longs traits de ces eaux qui viennent du ciel et qui, de votre cœur adorable, coulent avec une admirable abondance dans l'âme de vos fidèles disciples.

Le dimanche dans l'octave du Saint Sacrement

La parabole du festin

Je laisse pour aujourd'hui les grandes figures de l'Ancien Testament qui me disent la magnificence de l'amour de Jésus dans le mystère auguste de l'Eucharistie, et, pour entrer dans l'esprit de l'Église, je veux méditer sur une figure du divin Sacrement présentée par Jésus-Christ lui-même à ses disciples de tous les siècles.

La parabole de ce festin auquel le père de famille invite un grand nombre d'hommes pris indistinctement dans toutes les conditions, est regardée par les Pères de l'Église et les docteurs, comme une vive image du festin Eucharistique. En la méditant, je comprendrai toujours mieux la générosité incomparable de mon Sauveur, et la nécessité qui en résulte pour moi d'être plein de reconnaissance à l'égard de Jésus, et de lui adresser tous les jours dans son adorable mystère, les plus vives et les plus sincères actions de grâces.

Je remarque d'abord, dans cette admirable parabole, la nature du repas ou du festin dont parle Jésus-Christ. Il s'agit ici du repas du soir, de celui qui termine la journée, en mettant fin aux travaux et à la fatigue qui ont rempli les heures écoulées depuis le matin. Le repas du milieu du jour, c'est le dîner, que les anciens appelaient *prandium*. Nous trouvons, dans saint Mathieu, une parabole qui a rapport à ce repas et qui porte le nom de dîner. On explique alors cette parabole en disant : Que le festin auquel Dieu invite les hommes, c'est la connaissance de Jésus-Christ et de son Evangile, connaissance qui doit faire le bonheur de l'homme pendant tout le cours de sa vie.

Mais dans la parabole de ce jour, Jésus-Christ appelle le festin dont il s'agit, le repas du soir *Cænam*. Tous les Pères voient, dans ce repas, les noces spirituelles de l'éternité qui commenceront au soir de la vie présente, quand notre corps sera dans la nuit du sépulcre. Par la même raison, cette parabole convient à la divine Eucharistie ; car le repas spirituel que nous appelons la sainte Communion, suppose la fin, la cessation des fatigues que le pécheur endure à la recherche des plaisirs défendus, et des divertissements qui l'éloignaient de Dieu. Il suppose le calme des passions et la paix d'une bonne conscience ; état heureux indiqué par cette heure du soir, où, réunis autour de la table commune, tous les membres de la famille participent à la même nourriture, avec ce doux sentiment de l'union et de la paix qui précède un heureux sommeil. Aussi, qu'on le remarque bien, l'Eucharistie fut instituée le soir, après la cène ou le souper légal, et Jésus-Christ substitua ainsi la manducation de sa propre

chair à la manducation de l'agneau que prescrivait la loi de Moïse. C'est aussi le langage de saint Paul, qui appelle la sainte communion le repas du soir, *cænam*.

Quelle source de pieuses pensées dans ce mot en apparence si simple, et que de sentiments éprouvera le cœur du fidèle qui aura bien compris ces lignes !

La sainte Eucharistie sera aussi le repas du soir, quand nous la recevrons en viatique. Si cette grâce nous est un jour accordée, n'oublions pas ce qui nous est dit aujourd'hui ; ces pensées nous seront utiles alors, et nous feront goûter le bonheur d'être assis à la table de Jésus-Christ, à la dernière heure du jour, avant d'entrer dans les profondeurs de l'éternité.

Maintenant, il convient de méditer toutes les vérités que contient la parabole du festin Eucharistique, et nous devons demander au Saint-Esprit la grâce de nous pénétrer lui-même des vives lumières que Jésus-Christ a voulu nous offrir, en adressant au peuple ce langage figuré qui renferme les instructions les plus sublimes.

I. Le maître du festin, la nourriture et les convives

Un homme fit un grand festin (Luc 14). Ne demandons pas quel est cet homme. Déjà par un grand nombre de paraboles, le divin Maître nous a appris qu'en parlant ainsi d'une manière figurée, il désignait Dieu lui-même. C'est Dieu qui est le seul auteur de la grâce, des sacrements, de tous les biens spirituels. Le don inestimable de la sainte Communion a Dieu seul pour principe, Dieu seul en est le maître et le dispensateur ; c'est lui qui dresse la table et qui invite les hommes à se nourrir du pain des Anges.

Dieu, dans son immense miséricorde, a voulu que la chair adorable de son Fils, après avoir été immolée pour le salut de tous, devint, jusqu'à la fin des temps, la nourriture des élus et des Saints. Jésus-Christ appelle ce divin repas un grand souper, un grand festin du soir. Pourquoi ? Mais c'est parce qu'il n'y a rien de meilleur, rien de plus grand, parce qu'on ne peut rien comparer à la magnificence de ce festin ; il est digne de la grandeur et de l'amour infini de Dieu à l'égard de sa créature. On y trouve, dit un savant auteur, une ineffable jouissance de Dieu. Dieu se charge de fortifier l'âme de ses enfants, et de la rendre heureuse en rassasiant le cœur, en l'enivrant de délices, en le préparant ainsi aux ineffables douceurs de l'éternelle béatitude.

Ce repas est grand par le nombre des heureux convives de Dieu ; il est grand par la libéralité de celui qui nous l'offre ; il est grand par l'aliment céleste qui nous est donné, et par les merveilleux effets qu'il doit produire en nous.

Comprends-tu ces choses, ô mon âme, et n'es-tu pas arrivée à cet état fâcheux et plein de dangers, qui fait oublier l'excellence de la sainte Communion, en ne la distinguant presque plus d'une action ordinaire ?

Cet homme qui fit un grand festin, appela à sa table beaucoup de convives. Jésus-Christ n'a-t-il pas appelé tous les hommes à la manducation de sa chair adorable, quand il a dit : Si vous ne mangez la chair et si vous ne buvez le sang du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous ? Certes, si le Fils de Dieu veut nous sauver tous, s'il veut que tous arrivent à la vie éternelle, il demeure prouvé qu'il appelle tous les hommes au festin Eucharistique : Quel immense amour !

Mais ici ne parlons que de nous-mêmes. Puisque nous sommes catholiques, et que nous appartenons au troupeau du prince des pasteurs qui est Jésus-Christ, oserions- nous prétendre que cette invitation ne nous regarde pas ?

Hélas ! oui, le plus grand nombre est sourd à la voix de Jésus ! On leur dit de sa part : Tout est prêt, venez aux noces de l'agneau, et ils refusent de venir, et ils s'obstinent à vivre loin de la table sacrée, dans une sorte d'excommunication et de schisme qu'ils préfèrent aux délices de la table commune : Quel aveuglement incompréhensible ! A l'heure du festin , à Pâques, Dieu envoie son serviteur, son prêtre pour dire aux invités : Tout est prêt du côté de Dieu, préparez-vous de votre côté, et venez. Le plus grand nombre refuse et ne vient pas. C'est un grand mal ; ces infortunés qui ont encore la foi et qui disent en eux-mêmes : j'irai plus tard, et avant de mourir, je recevrai le saint Viatique, ne seront-ils pas privés de ce bienfait ? Combien n'ont pas eu le temps nécessaire !

Il y a encore un mal qui n'est pas moins déplorable. Quand le serviteur dit : Venez, tout est préparé ; plusieurs viennent sans se mettre en peine d'examiner s'ils sont eux -mêmes préparés pour entrer dans la salle du festin. Ils viennent manger sans faim, avec dégoût, parce qu'ils n'ont du goût que pour les choses de la terre, suivant l'énergique expression de saint Paul : Ils s'assoient à la table des Anges avec une âme impure ; ils reçoivent celui qui est saint, sans tache, innocent, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux, avec des dispositions mauvaises, dans un cœur livré à la vanité, à la colère, à la jalousie, à l'avarice, souvent même à l'impureté ! Vous étiez invités, dites- vous, oui , sans doute , mais être invité et être élu, est-ce donc la même chose ? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit des premiers qu'ils sont nombreux, et des seconds que leur nombre est petit ? Judas ne fut-il pas invité ? C'est comme lui que vous faites, quand vous communiez sans vous être sincèrement convertis.

Tels sont les deux écueils que je dois soigneusement éviter : ne pas me rendre à l'invitation, ou m'y rendre dans un état qui me défend de dire : Tout est prêt.

Âme fidèle, dites-le, vous, tout est prêt. Ma conscience est pure, ma foi est vive et ardente, mon espérance est ferme et inébranlable ; mon amour pour Jésus est entier, il surpasse tout sentiment ; mon désir d'être à lui ne fait que s'accroître après mes communions. Oui, encore une fois, tout est prêt, et c'est avec une confiance sans bornes, avec une joie indicible, que je me rends à l'invitation de mon Dieu !

II. Les prétextes des invités qui refusent de venir au festin

Les malheureux enfants de ténèbres n'apprécient jamais le don de Dieu. Quand ils sont invités à partager ses biens, ils ont mille prétextes pour les refuser. S'ils ne sont pas manifestement impies, ils disent qu'ils ne sont pas dignes de ce qu'on leur offre ; ils commencèrent, dit le saint Evangile, à s'excuser : « Je vous en prie, excusez-moi, mais je ne puis me rendre à votre invitation ». Quoi, s'écrie ici saint Grégoire, en disant, je vous prie, vous refusez de venir, et c'est ainsi qu'une parole d'humilité cache une action d'un orgueil insoutenable ! C'est Dieu que vous auriez dû prier ; il vous engage et vous invite lui-même ; il veut vous donner sans que vous le lui ayez demandé, ce que vous n'auriez jamais eu la prétention d'espérer, les délices de son propre festin, et c'est vous qui vous excusez en les refusant ? Quelle étrange conduite !

Les conviés, dit un pieux écrivain, méprisent-ils hautement le festin, et celui qui le leur offre ? Non, mais ils ont dans le cœur des passions qu'ils préfèrent au repas céleste. Leur âme est préoccupée par un de ces trois grands vices qui la rendent indigne des fêtes de l'agneau, et qui la courbent vers la terre, où tout est concupiscence des yeux, concupiscence de la chair et orgueil de la vie.

L'un des conviés dit : j'ai acheté une maison de campagne, et il est nécessaire que je quitte la ville pour aller la voir. Jésus-Christ fait ici parler le riche, l'avare, le possesseur des biens de la terre. Il nous désigne ce grand nombre d'hommes du monde qui tiennent à la terre et aux biens qu'elle leur offre, et qui ne pensent plus à leur caractère de chrétien ou aux obligations qu'il leur impose. Combien d'hommes, parmi les catholiques, prétendent n'avoir plus le temps de penser à Jésus-Christ et de remplir les devoirs sacrés de la Religion ! En effet, où prendraient-ils ce temps, eux qui trouvent la vie trop courte pour soigner, améliorer leurs possessions et en augmenter les produits ? Voyez, dans une ville, ce qui a lieu pendant le temps pascal, et comptez les riches qui vont à confesse ; et puis comparez leur nombre à celui des malheureux qui passent leur vie sans recevoir Jésus-Christ, au moins une fois dans l'année.

Un autre parmi les invités s'écria : j'ai acheté cinq paires de bœufs, et il faut que je les essaie ; excusez-moi.

Aujourd'hui, c'est le même sentiment sous un autre langage. Un homme d'affaires a-t-il le temps de se recueillir, et de préparer son âme pour la Communion ? Hélas ! comment voulez-vous qu'il fasse ? Son industrie, son commerce absorbent toute son existence. Son âme est dominée par la passion de l'or, et son cœur ne s'ouvre plus qu'au désir d'amasser une immense fortune. Ne venez pas interrompre ses occupations : il est fatigué par des combinaisons et des calculs qui le tuent, et vous venez lui parler de communion et de pâques ? Excusez-moi, vous dit-il, je ne pourrai pas m'approcher dignement.

Oh ! comme cet homme a raison ! Pour s'approcher dignement, il faudrait reconnaître un autre Dieu que l'argent, et l'argent est le seul Dieu qu'il adore.

Un autre répondit : j'ai pris une épouse, et c'est la raison pour laquelle je ne puis pas me rendre à votre invitation.

S'il s'agissait d'un mariage chrétien, ce prétexte serait une folie ; combien d'époux pieux qui communient parfaitement bien ! Mais, nous dit saint Grégoire, par cette femme, il faut entendre la volupté et le libertinage. Et voilà, puisqu'il faut le dire, la grande cause de l'éloignement de la table sacrée, la dépravation des mœurs qui est aujourd'hui à son comble. Ce jeune homme, cette jeune personne ne communient plus, parce qu'ils ont dit un triste adieu à l'innocence.

Cet homme du monde, cette femme, ne communient plus, parce qu'ils sont les vils esclaves de la chair.

Quant au mariage, il faut que les filles pieuses le sachent, très souvent il éloigne de Dieu. Épouser un homme sans vertu, c'est courir le plus grand danger pour le salut éternel. Oh ! combien de jeunes femmes à qui je voudrais dire Vous avez été si ferventes jusqu'à vingt ans, et vous n'êtes plus à l'église, à la table sainte, à côté de vos anciennes amies ! Elles seraient obligées de me répondre, pour être sincères : Nous avons pris un mari, et nous ne pouvons plus être sages. Hélas ! nous l'avions bien prévu, et voilà la raison pour laquelle nous ne cessons de dire : A une fille pieuse, il faut un époux qui craigne Dieu et qui l'aime. Il vaut mieux entrer seule dans le ciel, que de tomber deux dans l'enfer.

On le voit donc maintenant ; l'éloignement des choses saintes, de la table sacrée, n'est une gloire pour personne. Les causes de cet éloignement sont, au contraire, infiniment misérables, et elles doivent inspirer la pitié et la compassion, à l'égard de ces pauvres esclaves des passions les plus viles, qui ne sont que des lâches, et qui n'ont pas la force ou le courage de secouer leur chaîne.

Mais en terminant ces tristes réflexions, qu'il me soit permis d'ajouter une parole encore plus triste. Les conviés de l'Evangile étaient et sont encore grandement coupables. Cependant il y a des âmes plus criminelles. Être l'esclave de l'orgueil, comme le grand propriétaire et le possesseur des campagnes ; être l'esclave de l'avarice et l'adorateur du veau d'or, comme la plupart de nos hommes d'affaires ; être le vil esclave de la volupté ; et, malgré tout cela, vouloir communier, par respect humain, par calcul, pour avoir la réputation de dévot, et de femme vertueuse, voilà le crime qui surpasse tous les crimes, et qui introduit l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Qui sera sage, et comprendra ces choses (Os. 14).

Vos fidèles amis, ô Jésus, les comprennent depuis longtemps, et c'est à vous qu'ils en doivent l'intelligence. Aussi, leur plus grand soin est de bannir de leur cœur tout sentiment, toute affection déréglée ; d'aller à vous avec un cœur détaché de tout, avec

un cœur pur, une âme humble ; avec le désir d'être ornés de toutes les vertus, sans lesquelles la sainte Communion n'est plus qu'un acte coupable.

III. Ceux qui viennent au festin

Écoutons le divin Maître : « Le père de famille irrité s'adressa à ses serviteurs et leur dit : Sortez, allez sur les places publiques, et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux ».

Telle est la conduite qu'a tenue Jésus-Christ pendant les années de sa vie mortelle ; telle est celle qu'il tient encore tous les jours dans sa vie Eucharistique. Les riches mondains, les hommes fiers de leur puissance, de leur fortune et de leur gloire ; les hommes amateurs des plaisirs et surtout amateurs d'eux-mêmes, dédaignent Jésus-Christ et ses précieux dons, et Jésus-Christ les dédaigne à son tour. Il appelle à lui les pauvres et les malades, les estropiés et les aveugles, pour les rendre riches de ses propres biens.

Les pauvres mangeront, et ils seront rassasiés, a dit le Saint -Esprit (Ps. 21). Nous connaissons ces pauvres ; affamés des biens de la grâce, et détachés de toutes les choses du siècle, ils viennent avec humilité à la source de tous les biens, et ceux qui, hier, étaient dans la plus affreuse indigence, deviennent tout à coup riches des dons surnaturels de la grâce, tandis que les opulents de ce siècle, pleins de vanité et d'orgueil, demeurent dans une misère profonde qu'ils reconnaîtront un jour à la clarté de la justice divine.

Appelez les estropiés, les aveugles. Il n'y a pas de maladies incurables auprès du céleste médecin venu du ciel pour délivrer l'homme de tous les genres d'infirmités. Ceux-là, dit saint Augustin, viennent dans leur pauvreté, auprès du Dieu qui s'est fait pauvre pour eux. Les faibles et les estropiés accourent auprès de l'homme Dieu, qui seul affermira leurs pas dans les divins sentiers qui conduisent au ciel. Les aveugles viennent en s'écriant : Seigneur, éclairez-moi, afin que je ne m'endorme jamais dans la nuit de la mort éternelle.

Prêtres, ministres de l'Eucharistie, sortez du grand monde qui croit être assez heureux et assez riche pour se passer de Jésus-Christ, allez et appelez les ignorants, les pauvres avides de la grâce, les âmes faibles qui sont incapables d'agir et qui en font l'aveu, les boiteux qui ne savent marcher qu'avec une difficulté extrême dans le chemin du ciel, les aveugles qui ne connaissent pas la vérité, mais qui désirent et cherchent sincèrement la lumière ; voilà ceux qui vous entendront et qui seront dociles. Il a été écrit : « Les pauvres mangeront, et ils seront rassasiés » ; ne l'oubliez jamais et confessez l'admirable conduite de la providence miséricordieuse de Jésus.

Et vous que la divine bonté a daigné appeler à la salle du festin, trouvez-vous heureux d'être l'objet du mépris des mondains. Dieu est pour vous, et sa gloire vous est réservée. C'est la manducation du pain des Anges qui donne droit à la béatitude éternelle.

Mais lorsque cette troupe, recueillie dans les ténèbres et les misères de la vie présente, fut assise au banquet de la lumière et de la vie, le serviteur dit au maître. « Seigneur, j'ai fait comme vous me l'avez ordonné, et il y a encore de la place. Et le maître lui répondit : Sortez le long des chemins et des haies, et forcez d'entrer, afin que ma maison soit remplie ; car, je vous le dis, pas un de ceux qui étaient invités, ne goûtera mon festin ».

Oh ! il y a bien de la place dans le cœur adorable de Jésus ! Quelque grand que soit le nombre de ceux qui s'y trouvent renfermés, bien d'autres peuvent encore y venir. Le festin de la grâce, le repas Eucharistique est plus abondant qu'on ne saurait le concevoir. Sortez donc de nouveau, dignes ministres du Sauveur, votre tâche n'est jamais terminée, tant qu'il y a une âme pauvre et désolée qui a besoin du secours de Jésus. Allez sur les chemins où tant de malheureux errent à l'aventure, et réclament l'aumône de ceux qui passent ; allez dans certains lieux que personne n'a peut-être encore explorés. Rien ne doit être trop éloigné pour le courage du prêtre, rien n'est trop difficile pour son zèle. Parlez, exhortez, pressez les pécheurs par des paroles brûlantes de charité. Forcez-les, en quelque sorte, en les comblant de biens, en leur prodiguant les témoignages de votre sincère affection ; travaillez jusqu'à ce que la maison de Dieu soit pleine, et que, le nombre des prédestinés et des élus étant complet, l'Église entonne les sublimes cantiques de la bienheureuse éternité.

Mais qu'ai-je entendu il y a un instant ! Je vous le dis, pas un de ceux qui étaient invités ne goûtera mon festin ! Quel affreux malheur ! Et sur qui tombera-t-il ? Sur ces aveugles volontaires qui s'autorisent des plus vains prétextes pour justifier leur résistance à la grâce, leur refus outrageant de la miséricorde infinie de Jésus. Vous ne voulez pas venir, misérable ? Eh bien demeurez ferme et obstiné dans votre fierté, dans votre avarice, dans votre amour pour le monde, et puis attendez ; la dernière heure sonnera, et, au moment de votre mort, qui est moins éloignée que vous ne pensez, Satan lui-même vous inspirera le plus affreux désespoir, en vous rappelant ce terrible anathème : Je vous le dis, pas un de ceux qui ont été invités ne goûtera mon festin.

O doux Jésus, cette menace n'est point pour moi, non, mille fois non. Car enfin, si j'ai été invité, j'ai été aussi du nombre des pauvres et des aveugles qui sont venus, et qui ont trouvé auprès de vous la source de la lumière et de la vie. La seule chose qui pourrait me faire trembler, c'est mon inconstance et mon défaut de fidélité ; mais non, Seigneur, après avoir remis à vous seul tout mon être, mon âme comme mon corps, vous m'empêcherez de vous quitter, et jamais je n'aurai le malheur d'aller chercher loin de vous la lumière et la vie dont vous êtes la source féconde et inépuisable.

Le lundi dans l'octave Saint Sacrement

L'Arbre de Vie

Que la divine Eucharistie soit destinée à nous donner la vie de la grâce, la vie surnaturelle qui fait les saints ; qu'elle soit le moyen offert à tous pour conserver, pour augmenter et perfectionner cette vie, c'est ce qui ressort clairement des paroles de Jésus-Christ que je connais déjà : « Je suis le pain vivant, je suis le pain de vie. Celui qui mange ce pain vivra toujours ».

Ce qui n'est pas moins certain, c'est que le même Sacrement est le principe et le gage de la vie glorieuse à laquelle doit nous conduire la vie de la grâce. Cette vérité m'est familière ; il y a longtemps que j'ai dû apprendre à la méditer.

Or, l'immortalité qui était promise à Adam, s'il fût demeuré dans l'état d'innocence, était une figure de l'immortalité à laquelle doit aspirer le vrai disciple de Jésus-Christ, et cette immortalité devait venir au premier homme par un moyen extérieur qui est lui-même une imposante figure de la divine Eucharistie.

Dieu, nous dit l'historien sacré, avait planté parmi tous les arbres du paradis dont les fruits étaient beaux à la vue et suaves au goût, Dieu avait planté l'arbre de vie. Or, comme nous l'enseignent les interprètes, le fruit de cet arbre était vivifiant, c'est-à-dire, un principe de vie ; il devait, par sa nature, conserver et prolonger la vie ; il devait préserver l'homme innocent de toute maladie, des infirmités de la vieillesse et de la mort ; il devait procurer à nos premiers parents et à nous, une vie heureuse, agréable, exempte des douleurs nombreuses qui sont aujourd'hui le triste apanage de tout homme qui vient dans ce monde ; fureur des animaux les plus cruels, morsure des serpents venimeux, éclats de la foudre, intempéries de l'air, pestes, épidémies, rien n'eût été capable de paralyser la vertu du fruit suspendu à l'arbre de vie.

Mais ici mon cœur bat bien fort, il s'élance vers la divine Eucharistie, il la contemple avec un amour et une ardeur que je ne saurais rendre. Est-il une seule des paroles que je viens de prononcer qui n'ait pas fait retentir dans le fond de mon âme ce cri d'espérance et d'amour : cet arbre, c'est l'Eucharistie ?

Le vrai paradis des délices formé par Dieu lui-même, orné de toutes sortes de richesses, n'est-ce pas l'Église de Jésus-Christ ? Que d'arbres merveilleux ! Que de fleurs odorantes et aux couleurs mille fois variées les Apôtres, les Vierges, les Martyrs le sacerdoce, l'état religieux, la famille chrétienne !... l'innocence toujours si belle, la pénitence avec son doux parfum d'humilité et de confiance ! Oh ! qu'elle est ravissante de beauté cette Église, l'épouse du souverain roi Elle est riche des dons que lui a faits Jésus-Christ. Qui pourrait dire les trésors qu'elle possède !....

Mais ne voyez-vous pas s'élever au milieu du vrai paradis, que la grâce et la miséricorde ont préparé pour l'homme nouveau, régénéré dans le sang du Sauveur, cet arbre de vie, dont le fruit doit procurer à ceux qui le mangent, la bienheureuse immortalité ! Cet arbre de vie, c'est la sainte Eucharistie. « Il n'y a point d'arbre dans le jardin de Dieu qui lui ressemble ou qui soit comparable à sa beauté ! » (Ez. 31, 8).

Voyez les sacrements avec les divers privilèges qu'ils communiquent à l'homme ! La divine Eucharistie est au milieu d'eux ce qu'était l'arbre de vie parmi les arbres du paradis terrestre. Elle les surpasse en excellence autant qu'en beauté ! Ce qu'elle contient, c'est le salut du monde ! O chef-d'œuvre de la sagesse éternelle !

« La sagesse, dit le Saint-Esprit, est un arbre de vie ». Et saint Augustin expliquant ces paroles : « La sagesse, dit-il, est dans le paradis spirituel de l'Église, ce qu'était l'arbre de vie dans le paradis terrestre ».

Or, la sagesse s'est bâti une maison et elle habite parmi nous. Elle est dans nos tabernacles.

Qu'il me soit permis , en considérant cette merveille du paradis qu'on nomme l'Église, de lui appliquer ces paroles du prophète Daniel : « Je voyais, et voilà un arbre au milieu de la terre, et sa hauteur était prodigieuse, un arbre grand et fort dont la hauteur atteignait le ciel ; il paraissait s'étendre jusqu'aux extrémités du monde. Ses feuilles étaient belles et ses fruits abondants ; il portait la nourriture de tous les hommes ; sous ses branches habitaient les animaux et les bêtes des champs ; sur ses rameaux chantaient les oiseaux du ciel , et toute chair vivait de lui » (Dn 4, 7).

Voilà la merveille de l'Église. Ce qui ne fut qu'un songe pour l'impie qui voulait usurper la gloire du Très-Haut, est devenu une vérité pour les enfants de Dieu. Quelle magnifique image de la divine Eucharistie ! Qui n'aimera à contempler cet arbre merveilleux ! Venez, peuples, et vivez à l'ombre de ses immenses rameaux ; âmes fidèles, figurées par les oiseaux du ciel, élevez-vous sur les ailes de la foi et de l'amour, chantez des hymnes et des cantiques à la gloire du divin Sauveur ; vous tous, enfants de l'Église, heureux habitants du nouveau paradis de la terre, venez et mangez du fruit de cet arbre ; toute chair vivra de ce fruit. La vie surnaturelle, la vie de la grâce est là ; c'est le pain des élus ; celui qui le mange arrive à l'immortelle gloire !

En voulant exalter la croix du Sauveur, l'Église s'écrie : Vous êtes un arbre tout éclatant de beauté : *Arbor decora et fulgida* ! Que ne devons-nous pas dire de la beauté de l'arbre de vie ! Écrivons-nous avec le prophète Ezéchiel : « O vous qui êtes si grand et si élevé parmi tous les arbres du jardin des délices, il n'y a point de cèdres dans le jardin de Dieu qui soit plus élevé que vous ; non, il n'y a point d'arbre dans le jardin de Dieu, qui vous ressemble, ni qui soit comparable à votre beauté » (Ez. 31. 8-18).

I. Les fruits de l'arbre de vie considérés par rapport à ceux qui les mangent

Je remarque plusieurs propriétés dans le fruit de cet arbre que Dieu avait planté au milieu du paradis terrestre, et je les trouve dans la sainte Eucharistie.

Le fruit de l'arbre de vie avait la vertu de préserver le corps de toute infirmité et de toute maladie.

L'Église de Jésus-Christ est composée d'hommes faibles, et sujets à mille infirmités ou maladies spirituelles ! La vie qui est communiquée par le baptême, augmentée, fortifiée par la Confirmation, Jésus-Christ savait avec quelle facilité nous la perdrons. Il connaissait ce limon impur dont nous avons tous été formés. Cette faiblesse, cette corruption inhérente à notre nature, l'inconstance de nos pensées et la fragilité de notre cœur, toutes nos misères lui étaient parfaitement connues.

Dans sa miséricorde, il a voulu un remède à toutes nos infirmités, un préservatif puissant contre toutes les maladies de notre âme. Il l'a placé dans sa chair adorable et dans son précieux sang.

Si le prophète appelle ce Sacrement le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ; c'est parce que les âmes que Dieu a choisies, et qui, de leur côté, ont choisi Dieu pour en faire l'unique objet de leurs désirs, reçoivent par cette divine nourriture la force de se vaincre elles-mêmes, et d'assujettir leurs sens comme leur volonté à la loi de Dieu.

Ce vin, bien différent du vin de la terre qui est une source de dissolution, est un vin céleste qui a la vertu de faire germer les vierges, c'est-à-dire, d'augmenter la grâce et la pureté de nos âmes.

A celui qui veut vaincre, s'écrie le Saint-Esprit, je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu (Ap. 2, 7).

Cette expression, arbre de vie, est employée par l'Écriture sainte pour signifier tout ce qui peut servir de nourriture spirituelle et faire le bonheur de l'âme. Ici c'est Jésus-Christ lui-même qui est l'arbre de vie, puisqu'il se donne en nourriture à ses enfants, afin, dit-il, que celui qui mange ce pain ne meure point (Jn. 6, 50).

Ah ! si depuis dix-huit siècles, l'Église a abattu sous ses pieds un si grand nombre d'ennemis, n'est-ce pas au fruit de cet arbre de vie dont elle ne cesse de se nourrir, n'est-ce pas à la sainte Eucharistie, à Jésus-Christ toujours présent au milieu d'elle, qu'il faut attribuer toutes ces victoires ! Si une multitude de saints, au milieu des séductions du monde, et dans une chair de péché, ont offert, par la pureté de leur vie, un spectacle digne des Anges et des hommes, qui leur a communiqué cette vertu de demeurer comme invulnérables au milieu des combats ? N'est-ce pas ce fruit de l'arbre de vie, la sainte Eucharistie !

C'est donc dans ce Sacrement que je trouverai le principe de cette vie de foi et d'amour qui fait les saints, et les élus de Dieu c'est en mangeant ce fruit délicieux de l'arbre de vie que je me préserverai de la corruption du monde et de la souillure du péché.

O mon Dieu, je le comprends ; jusqu'à ce jour je n'ai pas apprécié ce grand bien. Je me plains à chaque instant, et de ma faiblesse et de la violence de mes tentations, et je ne lève pas les yeux pour voir ce fruit divin qui procure l'incorruptibilité, et, par conséquent, l'immortalité !... Divine Eucharistie, vous serez mon bien, vous serez ma gloire !...

II. L'arbre de vie, dans l'Église catholique, communique la vie dans le temps même qu'on ne peut manger de son fruit

C'est ici qu'il faut admirer la supériorité de la réalité sur la figure. Si Adam n'eût pas mangé du fruit de l'arbre de vie, il n'aurait jamais participé à sa vertu miraculeuse. Mais il en est bien autrement de la divine Eucharistie.

Cet arbre merveilleux n'a pas été planté au milieu de l'Église uniquement pour nous sauver par la manducation de son fruit. Non, ses effets sont incomparablement plus excellents. Son existence seule est le souverain bien ; elle est la gloire de tous les fidèles.

Saint Jean nous dit dans l'Apocalypse (Ap. 22, 2) qu'il a vu l'arbre de vie au milieu de la ville sainte, et que les feuilles de cet arbre sont pour guérir les nations. C'est un arbre qui étend au loin ses rameaux.

L'âme brûlée par les ardeurs des tentations vient y chercher une fraîcheur bienfaisante qui lui procure la paix et le repos. Le fidèle qui a vaillamment combattu, vient se délasser des fatigues d'un combat opiniâtre, en se couchant sur une terre ombragée par les feuillages de l'arbre mystérieux. Le pauvre que le monde repousse trouve là une demeure agréable, qui le met à couvert de toutes les rigueurs et de toutes les intempéries de l'air.

Ce n'est pas tout encore. L'arbre de vie répand autour de lui une vertu qui se communique aux âmes, qui relève leur courage abattu, qui fortifie leur faiblesse, et qui verse les douceurs et les consolations de l'espérance dans les cœurs les plus tristes et les plus affligés.

Tenez-vous au pied de cet arbre, à l'heure même où l'Église ne vous permet pas de manger de son fruit. Là, priez ; ce n'est pas assez, ouvrez la bouche, aspirez, comme le prophète, l'esprit du divin Sacrement, vous attirerez dans vous quelque chose qu'aucune langue ne sait nommer. Si Jésus a dit : Quelqu'un m'a touché, car une vertu est sortie de moi (Lc 8, 45), ici c'est la

même chose. Partout où l'âme fidèle peut se placer sous les rameaux touffus de l'arbre de vie, elle sent une vertu divine se répandre dans elle-même elle se trouve nourrie sans qu'elle paraisse avoir mangé du fruit de cet arbre.

Faites-moi comprendre ces vérités, à mon Dieu ! Faites-les-moi goûter ! Ah ! je n'ai que trop oublié les biens que vous m'avez préparés dans le Sacrement de votre amour ! Jours précieux, que je vais consacrer à honorer ce monument de votre gloire ! Venez, Seigneur Jésus, venez ! vous seul pouvez me découvrir les richesses de votre immense charité.

III. L'arbre de vie est présenté à ceux qui sont morts

Ce qui montre encore mieux la supériorité de la sainte Eucharistie sur l'arbre de vie planté au milieu du paradis terrestre, c'est la conduite que Dieu tient aujourd'hui à l'égard des pécheurs, comparée à celle qu'il a tenue à l'égard de notre premier père.

A peine Adam eut-il péché que, par l'ordre du créateur, il fut chassé du paradis, et qu'un chérubin armé d'un glaive de feu dut lui en interdire l'entrée ! Pauvre Adam ! Il ne fut pas seulement privé de ce fruit qui donnait l'immortalité ; mais la vue de l'arbre qui le portait lui fut à jamais interdite.

Oh ! qu'il en est bien autrement aujourd'hui ! Sous la loi d'amour, c'est la miséricorde qui éclate par dessus toutes les œuvres de Dieu.

L'arbre de vie qui s'élève au milieu de l'Église, étend indistinctement ses branches sur les justes et sur les pécheurs. Tous sont invités à venir se reposer sous son ombrage bienfaisant.

Il est vrai que le pécheur, avant d'être purifié, ne peut manger le fruit divin qui est offert au juste. Malheur à la bouche impure qui recevrait le pain des Anges !...

Mais il est vrai aussi que la sainte Eucharistie opère tous les jours des prodiges. Le pécheur entre dans le lieu saint comme par hasard, et par un mouvement de curiosité naturelle ; et, tout à coup, il se sent ému au dedans de lui-même, un rayon de lumière traverse son esprit et lui montre l'abîme dans lequel il se trouve ; son cœur est fortement remué, bientôt il se fonde comme la cire auprès d'un feu violent.

Qui racontera les merveilles opérées en faveur des coupables par la sainte Eucharistie ?

Personne n'est exclu ; le libertin et l'impie, le profanateur et celui qui a lancé le blasphème, tous sont invités à venir devant Jésus-Christ. D'un regard, il perce les âmes et sa parole relève leur courage abattu.

O mon Sauveur, si un chérubin était à la porte de votre temple, comme autrefois à l'entrée du paradis terrestre, pour en interdire l'accès aux pécheurs, que deviendrais-je, moi, si souvent infidèle à la parole mille fois jurée à vos pieds. Hélas ! vous auriez pu ne demeurer dans le Saint-Sacrement que pour les âmes saintes, et me faire dire qu'il n'est pas juste de donner aux chiens le pain destiné aux enfants ! Vous ne l'avez pas fait. Non, votre amour ne l'a pas permis.

Arbre de la vie éternelle, votre fruit nourrit le juste ; mais, à l'ombre de vos rameaux, le pécheur devient juste à son tour, et se dispose à participer aussi à cette nourriture céleste !

Miséricorde de mon Dieu, je vous chanterai éternellement.

Le mardi dans l'octave du Saint Sacrement

Jésus-Christ est l'Agneau de la nouvelle Loi

Que vois-je sur l'autel, quand je contemple la divine Eucharistie ? Sous les voiles du Sacrement, ma foi n'a-t-elle pas découvert le corps sacré de Celui que le Saint-Esprit appelle l'Agneau immolé dès l'origine du monde, immolé déjà par ce décret de la miséricorde divine qui promettait à l'homme la rédemption et le salut, après cette chute épouvantable qui le sépara violemment de son Dieu ?

Isaïe a demandé l'Agneau dominateur du monde, et le saint Précurseur n'a montré au peuple la personne adorable de Jésus-Christ, qu'en poussant ce cri d'allégresse et d'amour : *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi !*

J'entends ici le disciple que Jésus aimait : l'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir dans le monde entier, sur la terre comme au plus haut des cieux, la puissance, la divinité, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. Certes, l'Église l'a compris ; et, pendant cette grande semaine, elle ne cesse d'inviter ses enfants à faire retentir les temples, les rues et les places publiques, des cantiques de leur amour et de leur reconnaissance ; elle veut les plus ardentes et les plus continuelles actions de grâces.

Mais le moyen infaillible de louer l'Agneau sans tache qui se donne, qui se livre à nous dans l'adorable Sacrement de l'autel, c'est l'observation fidèle de tout ce que le Seigneur lui-même a prescrit, lorsque, dans la belle figure de l'agneau pascal immolé par les Israélites, il nous a montré les dispositions que nous devons apporter à la manducation de notre pâque, qui est Jésus-Christ lui-même, comme l'affirme saint Paul.

Eh bien ! je veux aujourd'hui m'élever par la contemplation de la figure, aux ravissantes splendeurs de la réalité ; je veux apprendre de Dieu même ce que je dois être, et ce que je dois faire pour honorer, pour bénir, pour glorifier Celui que j'aime tant à nommer l'Agneau sans tache de la nouvelle loi !

I. Les qualités de l'Agneau

Comme j'aime ces ombres majestueuses sous lesquelles ma foi découvre tous les jours les vérités les plus consolantes ! J'entends l'ordre donné au peuple par le ministre de Dieu, le libérateur d'Israël : « Que chacun prenne un agneau pour sa famille et sa maison ; cet agneau sera sans tache ; il sera un mâle ; il sera né à peine depuis un an. Les enfants d'Israël prendront de son sang, ils en mettront sur les deux côtés, et sur le haut des portes de la maison où ils l'auront mangé. Ce jour sera une fête solennelle à la gloire du Seigneur ; vous la célébrerez de génération en génération par un culte perpétuel ».

Dieu a choisi un agneau pour victime et pour nourriture ; victime, l'agneau sera immolé et offert au Seigneur ; nourriture, tous les enfants de Dieu mangeront sa chair déjà immolée. Vois-tu, âme fidèle, le grand mystère de la nouvelle alliance ? Cet agneau immolé sur l'autel, cette chair de l'agneau donnée en nourriture à tous les fidèles, n'est-ce pas le grand mystère de l'amour qui incline aujourd'hui ton cœur vers la reconnaissance et l'action de grâces ?

L'agneau est, de sa nature, pur, innocent, doux et chaste. Quelle image touchante de ce que je vois dans le divin Sacrement ! Mais aussi quelle leçon éloquente, pour ceux qui viennent au céleste festin ! Êtes-vous simple, doux, pur, innocent comme l'agneau ? Jésus appelle les siens des agneaux, dit un Père de l'Église, parce qu'il les veut doux, simples, purs, doués de ces qualités aimables sans lesquelles on ne saurait lui plaire.

Le Seigneur dit l'agneau sera sans tache ! Où est-il le vrai Agneau de Dieu, sans tache et sans souillure ? O mon Jésus, je le sais bien !... Fils de la Vierge Immaculée, vous dites à ceux qui vous cherchent : je suis l'ami de la pureté (Imit. liv. IV. ch. XII). Qu'ils sont malheureux, les chrétiens qui ne comprennent pas cette vérité ! Ils ne sont pas loin de la profanation et du sacrilège.

L'agneau sera mâle, dit encore le Seigneur à Moïse. Le vrai Agneau de Dieu sera fort et invincible, environné de majesté et de gloire. Tout l'univers reconnaîtra son empire ; il régnera éternellement. Tel est mon doux Jésus. Oh ! comme j'aime la gloire dont l'Église l'entoure, les hommages qu'elle lui offre ! Mais cette force de l'Agneau divin se communique à ceux qui le mangent ; ils deviennent courageux, invincibles ; ils domptent leurs passions, ils sont les vainqueurs de l'enfer. Cette gloire, qui est due à l'Agneau sans tache, sera un jour communiquée à ceux qui l'auront cherchée dans l'humilité, dans la douceur, dans l'esprit de sacrifice.

L'agneau n'aura pas plus d'un an. Après un an, il change de nom ; toute sa force se développe dans les douze mois qui suivent sa naissance. De son côté, le soleil fournit sa carrière dans l'espace de douze mois. Jésus-Christ, vrai soleil de justice, vivifiera le monde pendant sa vie mortelle, et puis il retournera à son Père. Quand il veut être comparé à un agneau, il ordonne que cet agneau, qui sera son image, ne compte pas plus de douze mois d'existence.

Heureuse l'âme qui est toujours devant Jésus comme un agneau d'un an ! À cet âge, dit un pieux écrivain, à cet âge où les cheveux ont tout l'éclat de l'or, où la chair a la blancheur de l'ivoire, où les yeux brillent comme des pierres précieuses, où le visage ressemble à une belle rose, qu'il est beau de se donner à Dieu pour toujours !

Hélas ! plusieurs ne viennent pas aux pieds du trône de l'agneau avec cette précieuse qualité ! Un saint religieux disait : il en est qui n'offrent pas à Jésus dans leur personne, un agneau d'un an, un agneau mâle, un agneau sans tache ; ils ne lui offrent qu'un horrible et dégoûtant pourceau !

O Jésus, Agneau divin, votre sang possède une vertu infinie, il lave toutes les taches, il dévore toutes les souillures. Eh bien ! me voici ! agissez sur moi ; vous me rendrez l'innocence de mes premiers ans ; votre sang précieux deviendra pour mon âme ce bain salubre d'où l'on sort purifié, saint, innocent, séparé des pécheurs !...

II. La manducation de l'Agneau

Si le divin Sauveur eût immolé sa chair adorable sur la croix, sans instituer le sacrement de l'Eucharistie, nous adorerions l'agneau immolé pour notre salut, mais nous serions dans l'impossibilité de nourrir nos âmes des chairs de la victime. Or, il n'en est pas ainsi, l'amour de mon Jésus ne l'a pas permis, et puisque le Christ est notre pâque, comme le dit saint Paul, il faut que nous soyons nourris de sa propre substance, comme les Israélites furent nourris en mangeant la pâque de l'ancienne alliance.

Qui comprendra bien, qui saura apprécier l'immense bienfait de cette manducation de l'Agneau divin, devenu pour les fidèles rachetés par son sang, une viande céleste qui donne aux âmes l'immortalité ?

Mais ici je dois rappeler les prescriptions de la loi touchant la pâque ancienne, afin de découvrir dans un culte purement figuratif, les images sensibles de ces dispositions du cœur avec lesquelles Dieu veut que je mange la pâque nouvelle.

« Vous mangerez les chairs de l'agneau rôties au feu. Vous n'en mangerez rien qui soit cru, ou qui ait été cuit dans l'eau, mais seulement rôti au feu ». Voilà la figure ; disons la réalité.

Le corps de Jésus -Christ que je dois manger, a été immolé par l'amour, consumé dans le feu de l'amour. sur l'autel du sacrifice ; aucun soulagement n'est accordé à Jésus, une goutte d'eau lui est refusée ; le feu d'un amour immense dévore la victime. Or, c'est bien ce corps de la victime sainte qui m'est donné en nourriture, et le Sacrement qui me le livre est le produit, il est l'effet de cet amour immense qui a consommé le sacrifice sanglant sur la croix. Voilà pourquoi mon divin Maître dit : « Mangez , voilà mon corps livré pour vous », immolé pour vous !

O Jésus ! comme il vous a coûté bien cher, cet acte de générosité incompréhensible, l'institution de l'adorable Sacrement ! Sans la croix, la divine Eucharistie n'existerait pas.

Pour ce qui est du fidèle qui mange la nouvelle pâque, voici ce que dit saint Grégoire : Vous mangez la chair de l'agneau divin crue, et non préparée par le feu, lorsque vous vous approchez de la table sacrée sans aimer Jésus-Christ d'un amour qui soit digne de lui. Hélas ! que de pauvres âmes en sont là !

La loi ancienne dit encore : « Vous mangerez la tête avec les pieds et les intestins, et il n'en demeurera rien jusqu'au matin ; que s'il en reste quelque chose, vous le brûlerez au feu ».

L'Agneau de la nouvelle loi se donne tout entier à chacun de nous ; rien n'est excepté, le corps, le sang, l'âme et la divinité du Sauveur, voilà ma nourriture.

O amour immense, incompréhensible ! Mais le don entier, absolu de moi-même, n'est-il pas exigé ? Or, Jésus-Christ l'a-t-il obtenu ?

Pour manger l'agneau pascal, vous ceindrez vos reins, vous aurez des chaussures aux pieds, vous tiendrez un bâton à la main, et vous vous hâterez ; car c'est la pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur.

Le fidèle qui vient à la table sacrée a vaincu la volupté ; sa chair est soumise à la loi de l'esprit, la charité est son premier ornement. Il a des chaussures aux pieds, parce qu'il n'est plus esclave, et qu'il est fils de la famille de Jésus, il marche sur les traces des Saints !... Ce fidèle tient un bâton à la main, et il se hâte : Quelle vive image de la vie chrétienne ! Les enfants de Dieu sont ici-bas des voyageurs. Oh ! comme ils se hâtent vers Dieu, vers leur perfection, vers le ciel !

Enfin, il était ordonné aux Israélites de manger avec l'agneau pascal, du pain sans levain et des laitues amères. Ce pain était la figure de nos dispositions intérieures indiquées par saint Paul qui nous dit : Nous célébrons la pâque, non avec le vieux levain de la malice et de la corruption, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. O malice ! ô corruption, comment ne serait-on pas saisi d'horreur, si l'on vous apercevait dans un cœur qui sert de demeure et d'autel à Jésus !

Venez, fidèles, venez avec les azymes de la sincérité et de la vérité ; consentez à savourer l'amertume de la contrition, de la douleur, et de la mortification de la chair, et vous mangerez dignement la chair de l'Agneau sans tache.

III. Les conséquences de la manducation de l'Agneau

Pour les enfants d'Israël, les suites de l'immolation et de la manducation de l'agneau pascal furent assurément bien précieuses. Trois passages, disent les Pères de l'Église, accompagnèrent ou suivirent ce repas ordonné par le Seigneur ; celui de l'ange exécuteur de la justice divine, qui frappa le premier-né de tous les Egyptiens ; celui du peuple qui abandonna un pays où il avait été longtemps esclave et malheureux ; enfin le passage miraculeux de la mer Rouge qui fut un magnifique triomphe pour les amis de Dieu , et un désastre affreux pour ceux qui les persécutaient. Tous ces faits me sont parfaitement connus.

Mais la vérité cachée sous ces ombres, l'ai-je jamais bien comprise ?

Sans doute, les conséquences de la pâque chrétienne devront être bien plus précieuses que celles de la pâque Israélite. Notre pâque, c'est Jésus-Christ ! La manducation de cette pâque aura donc pour effet ce que Jésus-Christ a voulu pour lui-même. Or, ce qu'il a voulu, je le sais ; Jésus-Christ a passé de la mort à la vie ; d'une vie passible et mortelle à une vie glorieuse et immortelle. Le fidèle qui mange la pâque doit arriver au même résultat, il faut pour lui un changement, un passage, comme l'indique le mot de pâque.

Saint Augustin me dit : Le chrétien qui mange la chair de l'agneau de la nouvelle loi, sort des pensées et des affections de l'Égypte qui est le monde. Saint Ambroise assure que la pâque est le passage de la tyrannie des passions à la pratique des vertus chrétiennes. Saint Grégoire s'écrie : Notre orgueil, notre esprit de révolte, notre amour pour les choses sensibles, nous a fait sortir de notre patrie, et nous avons mangé une nourriture que Dieu nous défendait ; or, il est nécessaire que celui qui fait la pâque, revienne à la patrie par les larmes, par la soumission, par le mépris des choses de ce monde. Retournons à la patrie par une voie opposée à celle que nous avons prise pour en sortir les joies fausses, les plaisirs défendus nous en avaient éloignés, les regrets sincères et les gémissements de la pénitence nous y ramèneront.

L'âme pieuse qui sanctifie le mois du saint Sacrement comprend ces vérités ; elle les goûte, elles font sa joie, sa consolation, son bonheur. Avec quelle ferveur et quelle reconnaissance elle entonne le sublime cantique des Hébreux après le passage de la mer Rouge : Oui, je chanterai sa gloire et son amour immense : il a renversé mes ennemis, il m'a délivré de l'esclavage ; il m'a

mis en possession de la liberté des enfants de Dieu. Qu'il soit béni, qu'il soit glorifié, qu'il soit béni pendant les siècles des siècles !

Le mercredi
Veille de la fête du Très Saint Sacrement
Le Dieu caché

En disant aux Apôtres assis à la même table autour de lui : Prenez et mangez, ceci est mon corps, ceci est mon sang, Jésus-Christ a fait pour toujours à son Église un don qui surpasse tous les dons de Dieu. Pourquoi ? il est facile de le comprendre. Jésus-Christ est Dieu, et Jésus-Christ s'est donné lui-même ; donc, en recevant la divine Eucharistie, en possédant la divine Eucharistie, l'Église a reçu en réalité, et elle possède en réalité la substance même de Jésus-Christ, la substance du Fils de Dieu ; elle a reçu, et elle possède son Dieu.

Plein de l'esprit divin, le prophète Isaïe vit de loin. ce mystère, et il poussa ce cri d'admiration et d'amour : « Vous êtes véritablement un Dieu caché, ô Dieu Sauveur d'Israël » (Is. 11, 5). En donnant au Dieu caché le nom de Sauveur, le prophète ne laisse aucun doute sur la vision dont Dieu le favorise ; c'est Jésus-Christ qu'il aperçoit de loin, c'est celui-là même qu'il a déjà nommé grand, fort, admirable, père du siècle futur, Emmanuel, Dieu avec l'homme ; celui qu'il nomme un petit enfant donné à la terre et qu'il adore comme fils de la Vierge.

Jésus-Christ est donc véritablement le Dieu caché prédit par Isaïe. Mais où se cache-t-il aujourd'hui ? Où pourrai-je le rencontrer ? Quand me sera-t-il permis de dire : Il est là conversant avec moi d'une manière ineffable ?

Le divin Maître a répondu à ces questions : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ».

Mais si la divine Eucharistie me met en présence du Dieu caché, si elle me le livre comme le don du ciel par excellence. Si Jésus-Christ, par cet ineffable mystère, veut résider au milieu des hommes, n'est-il pas certain, évident, que c'est pour y être adoré par ses créatures, et en particulier par ses disciples, par les siens ?

Je comprends cette vérité, ô mon Dieu, et je veux aujourd'hui par cette méditation exciter dans mon âme un désir toujours plus ardent d'être à vos pieds, comme un fidèle adorateur plein du respect le plus profond et de l'amour le plus dévoué.

I. La grandeur infinie de Dieu caché sous les espèces eucharistiques

Si, dans le ciel, Jésus-Christ montre sa gloire aux Anges et aux Prédestinés, sur la terre il veut exercer notre foi, et nous donner le mérite de nous confier à sa seule parole. Quand nous disons : Je sais que mon Sauveur est en personne sous les espèces Eucharistiques et qu'il s'y trouve aussi réellement que dans le ciel.

O voiles Eucharistiques, comme je vous aime ! Vous exercez ma foi, mais je sais bien ce que vous dérobez aux yeux de mon corps, vous enveloppez, vous cachez mon Seigneur et mon Dieu, et ce que je trouve sous le nuage que j'aperçois, c'est Jésus !

Jésus ! Oh ! quand serai-je assez heureux pour comprendre ce grand mot, cette parole donnée par le ciel à la terre ? Jésus-Christ, c'est le Fils éternel de Dieu le Père, égal à lui, Dieu éternel, immense, incompréhensible comme lui : Jésus-Christ, c'est le Verbe éternel engendré dans le sein du Père céleste de toute éternité ; il ne connaît pas de commencement et il n'aura jamais de fin. Jésus-Christ, c'est le Dieu-Homme, dont le nom infiniment saint oblige toutes les puissances du ciel, toutes les grandeurs de la terre, toutes les forces de l'enfer, à fléchir le genou devant sa majesté infinie. Jésus-Christ, c'est le Fils de Dieu que l'univers attend encore une fois, et qui viendra du ciel, revêtu de puissance et de gloire pour juger tous les hommes. C'est à lui que le Père éternel a dit : Soyez assis à ma droite, jusqu'au jour où je réduirai vos ennemis à devenir l'escabeau de vos pieds. Jésus-Christ, c'est Celui par qui et pour qui Dieu a fait toutes choses ; c'est le Dominateur, le Roi éternel des siècles, par qui les siècles ont été faits, nous dit l'Apôtre saint Paul. Eh bien la divine Eucharistie ; savez-vous bien ce que c'est, âme chrétienne ? C'est ce même Jésus-Christ, Dieu caché, mais réellement présent avec son corps et son âme sous les espèces sacramentelles. C'est lui qui le dit, c'est lui qui l'affirme : *Ego vobiscum sum*, moi je suis avec vous ; voilà mon corps, voilà mon sang !

O Emmanuel ! ô Dieu avec l'homme ! c'est donc là cet inestimable don du Ciel qui fut fait à l'homme avant la mort du Sauveur ! Mais, si je le crois, si ma foi est vive ; si ma certitude est égale à la certitude de Dieu, puisque c'est la parole infaillible qui l'a formé en moi, si ma certitude ne laisse dans mon âme aucune espèce de doute et anéantit toute hésitation, quelles seront mes pensées, quels seront mes sentiments en présence de la divine Eucharistie ! quel sera mon respect ! quelle adoration profonde ! quel recueillement ! quels hommages sincères quelles actions de grâces ! Et puis, quelle confiance ! quel dévouement ! quel amour !

O Dieu caché ! je le sens, ma foi est bien faible ; si je parvenais à entrer dans un profond recueillement, en présence de cet ineffable mystère d'un Dieu qui est à une très petite distance de moi, qui m'écoute, qui m'interroge, qui me parle, mon âme se fondrait comme une cire molle en présence d'un feu violent !

II. La différence qui existe entre la vie cachée de Jésus, avant sa mort sur la croix, et sa vie cachée dans le Très Saint Sacrement

Pendant que Jésus-Christ vivait avec les hommes, le Verbe divin était caché dans la sainte humanité du Sauveur ; aujourd'hui, cette humanité adorable est cachée elle-même à nos yeux dans la divine Eucharistie.

Oui, sans doute, Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, était déjà, dans un sens rigoureusement vrai, le Dieu caché prédit par Isaïe. Quand le disciple bien-aimé nous dira : « Nous vous annonçons ce que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains », faudra-t-il donc penser que les Apôtres ont vu Dieu ? Non, certes, car le Sauveur nous affirme le contraire. Jamais personne n'a vu Dieu, le Fils unique qui est dans le Père, c'est lui qui l'a révélé (Jn 1). Il l'a révélé, il ne l'a pas montré. Voir Dieu face à face, c'est le privilège des élus dans le ciel.

Que voyaient donc les Apôtres ? Un homme qu'ils adoraient comme Dieu, parce que la divinité était clairement, évidemment prouvée par ses œuvres ; mais leurs yeux ne voyaient que l'humanité, comme le dit saint Thomas : *In cruce latebat solus Deitas* !

Jésus-Christ était donc alors le Dieu caché manifesté par des preuves qui soumettaient l'esprit, et entraînaient les cœurs.

Mais alors, Jésus-Christ devait-il être adoré ? Exigeait-il ce culte qui n'est dû qu'à Dieu seul ? Ce serait une horrible impiété de penser le contraire, il suffit d'ouvrir le saint Evangile pour y voir Jésus-Christ adoré comme Fils unique de Dieu le Père, adoré comme Dieu !

Mais aujourd'hui, Jésus-Christ est, d'une manière encore plus mystérieuse, le Dieu caché aperçu de loin par le prophète ; car, comme le dit saint Thomas, si, sur la croix, il cachait sa divinité, dans l'adorable Eucharistie, il cache aussi son humanité sainte. Je ne pense qu'avec délices et avec un sentiment d'admiration difficile à exprimer, à ce moment, peut-être le plus solennel de la vie du Sauveur, où, à table avec ses disciples, la veille de sa mort, on le vit présenter à ceux qu'il avait tant aimés le pain Eucharistique ! Quel ravissant tableau ! les Apôtres voient Jésus-Christ, ils l'entendent parler, ils le touchent ; et voilà que, tout à coup, le Sauveur visible prend dans ses mains sa propre personne devenue invisible et cachée sous les espèces du Sacrement. Quel contraste divin ! Que de merveilles accumulées dans ce grand acte de la vie d'un Dieu ! Jésus-Christ, le vrai Dieu caché, quant à sa nature divine, manifesté par son humanité sainte, réalise par une parole la vérité du Dieu caché de la manière la plus parfaite et la plus incompréhensible ; il cache son humanité sous les espèces du Sacrement ; Jésus-Christ visible donne à ses disciples Jésus-Christ invisible ; Jésus-Christ visible porte dans ses mains Jésus-Christ invisible, et les disciples qui paraissaient se rassasier de la vue de Jésus-Christ, de la contemplation de sa personne sensible, reçoivent l'ordre de se rassasier de Jésus-Christ invisible, devenu leur nourriture. Ô scène infiniment admirable ! Ô puissance divine ! Sagesse profonde ! Ô amour immense, incompréhensible !

Mais qui dira la grâce du Dieu caché ? Pendant la vie mortelle du Sauveur, une vertu divine sortait de lui, parce que Dieu était là caché sous la nature humaine. Dans le Saint-Sacrement, ce n'est plus seulement cette vertu divine qui s'échappe de la personne de Jésus-Christ, parce que la divinité était en lui. Non, c'est sa propre personne, c'est sa chair adorable, c'est son sang répandu pour le salut de tous, c'est son âme infiniment sainte, c'est le Fils de Dieu qui se donne à l'homme, qui le nourrit de sa propre substance et qui se livre tout entier plein de grâce et de vérité ! Qui racontera dignement ce mystère d'amour ? Mais surtout, qui le goûtera assez pour dire avec saint Paul : « Pour moi, vivre, c'est Jésus-Christ ; je regarde tout dans ce monde comme un fumier pour posséder Jésus-Christ ».

III. Pourquoi le Dieu caché ?

L'homme est libre ; par le bon de usage sa liberté, il doit mériter le ciel. Le ciel est une récompense ; or, toute récompense suppose le mérite. Dieu vient visiter la terre. Par le plus étonnant de tous les prodiges, l'Incarnation a lieu. Un Dieu est fait homme, et un homme est Dieu. Ici, je me demande ce qui serait arrivé dans la Judée, et puis dans le monde entier, si, au lieu de naître de la Vierge, de se faire enfant, de vivre dans l'obscur boutique de Joseph, de parcourir les villes et les campagnes de la Judée, d'être contredit, persécuté, diffamé, mis à mort, le Fils de Dieu fût sorti du ciel, porté sur des nuages, revêtu de puissance et de majesté, environné de gloire, entouré de célestes phalanges comme un roi puissant d'une nombreuse armée. Ce qui serait arrivé ? Mais ce qui arrivera à la fin des temps, quand le Fils de l'homme viendra sur la terre en qualité de juge souverain des vivants et des morts. Saisi de crainte à la vue de cette majesté redoutable, tout l'univers serait tombé à ses pieds pour l'adorer.

Mais alors où serait le mérite de l'homme ? Sa liberté d'accepter ou de repousser la lumière n'eût-elle pas été anéantie sous ce poids immense de gloire que Jésus-Christ aurait fait peser sur elle ?

Mais comme la sagesse de Dieu est admirable ! Son Fils unique viendra dans le monde ; il y paraîtra petit enfant, né de parents obscurs et pauvres ; il sera pauvre lui-même, il souffrira, il goûtera la mort, comme le dit saint Paul. En même temps, il annoncera qu'il est Dieu, et il prodiguera en quelque sorte les preuves qui établissent cette vérité consolante, si honorable pour la nature humaine. Alors l'homme croira ; il ne verra pas, car le Dieu qui vient le visiter est un Dieu caché ; mais je le répète, il croira, il croira à la puissance et aux œuvres de Celui qui lui dit : « Moi et mon père, nous sommes un » ; il croira librement,

volontairement, et sa foi au Dieu caché sera récompensée par une gloire infinie dans sa nature, parce que cette gloire, c'est Dieu lui-même, infinie dans sa durée, qui ne connaîtra jamais de limites.

Pour bien comprendre cette vérité, il suffit de rappeler cette parole du Sauveur à la sœur de Lazare : « Je suis la résurrection et la vie ; croyez-vous cela ? » Jésus-Christ ne dit pas : Voyez-vous ; mais Croyez-vous ? Enfin je comprends mieux encore cette divine doctrine, quand j'entends le Sauveur qui s'écrie : Heureux ceux qui n'auront pas vu, et qui croiront !

Mais ne me suis-je pas éloigné de la vérité que je dois méditer ! Oh ! non, je ne le pense pas. Je suis en possession du Dieu caché et je suis avec lui, et je lui parle, et je me nourris de toute sa substance. S'il n'était pas caché, pourrais-je jouir du bienfait qui fait toute ma consolation, tout mon bonheur ici-bas ? Pourrais-je le prendre, le transporter d'un lieu à un autre ; le tenir dans mes mains, l'élever vers le ciel, pourrais-je le manger ? O mystère du Dieu caché ! tu es, dans la divine Eucharistie, quelque chose de plus intime, de plus obscur, de plus enseveli dans l'ombre, que tu ne le fus pendant la vie mortelle de mon Jésus. Alors, des yeux clairvoyants avec un cœur docile suffisaient pour voir le Dieu dans l'homme ; aujourd'hui, je l'avoue, il n'en est pas ainsi. Dans la divine Eucharistie, rien n'atteste la présence de mon Jésus, ni la forme, ni la couleur, ni l'étendue, encore moins les paroles divines et les actes de la toute-puissance. Il en est tellement ainsi, qu'il est impossible de distinguer une hostie consacrée de celle qui ne l'est pas encore. Mais qu'ai-je dit, rien n'atteste ? Je me trompe, ce qui atteste cette vérité, c'est l'infailible, c'est la divine parole de Jésus-Christ : Ceci est mon corps , ceci est mon sang. Or, ce même Jésus, qui a dit ce grand mot, m'adresse la question qu'il adressait à Marthe : *Credis hoc ?* Crois-tu cela ? Oui, Seigneur, je le crois, parce que vous, qui l'avez dit, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, venu dans ce monde pour le salut du genre humain.

Ah ! je comprends la raison du Dieu caché ; je dois le croire sans le voir, et ma foi est le grand, l'infailible argument de ce qui ne paraît pas. Cette foi au Dieu caché, outre qu'elle sera un jour magnifiquement récompensée dans le ciel, où je contemplerai face à face les divines splendeurs de Jésus, cette foi me découvre encore ici-bas l'amour de Jésus, puisqu'en voulant être pour son Église un Dieu caché , il a trouvé le moyen d'être dans tous les temples, chez tous les peuples, avec tous les hommes ; il a trouvé le moyen d'établir entre lui et nous une sainte familiarité, le moyen de nous réunir tous à sa table, de se donner à tous en nourriture.

O Jésus, comme j'aime votre vie cachée dans la divine Eucharistie ! comme je la trouve avantageuse pour moi ! Mais aussi comme je voudrais pouvoir imiter cette vie, disparaître aux yeux des créatures, et me cacher tout entier dans votre cœur divin, comme vous vous êtes caché vous-même sous les espèces du Sacrement.

TROISIÈME SEMAINE

La réparation ou l'expiation

Jésus-Christ est le parfait réparateur du mal que la créature fait à Dieu par le péché ; il est la victime sainte qui expie les crimes de l'homme. Quand nous donnons au divin Maître les titres de Sauveur, de Rédempteur, de Prêtre et de Victime, nous confessons ce dogme consolant de l'expiation, de la réparation consommée sur la croix.

Dans la divine Eucharistie, Jésus-Christ est toujours notre prêtre, le médiateur entre Dieu et les hommes, le divin réparateur de nos désordres, la grande victime qui s'offre en expiation de nos infidélités et de nos ingratitude.

Mais Jésus-Christ veut bien associer ses disciples et ses amis à ce ministère de réparation et d'expiation. Il désire, il veut qu'ils soient, en union avec lui, prêtres et victimes pour offrir à Dieu un sacrifice de douleur et de larmes en faveur des ingrats, en même temps qu'ils consolent le cœur de Dieu, si horriblement contristé par l'indigne conduite d'un grand nombre de ses enfants.

Il y a plus encore, car, dans la sainte Eucharistie, le divin Sauveur voit son amour méconnu, et le Sacrement destiné à montrer aux hommes l'incomparable générosité de cet amour, est devenu lui-même l'objet de mille profanations et d'une multitude de sacrilèges qu'on ne connaîtra bien qu'au grand jour des vengeances. Eh bien ! l'âme pieuse a entendu cette voix : enfants d'Israël, vos frères se sont éloignés du Seigneur comme vous le voyez ; venez, vous, à son sanctuaire, et vous réparerez les injures qu'ils ne cessent d'adresser à leur Dieu ; vous gémirez, vous répandrez des larmes, vous louerez le Seigneur, et vos frères obtiendront la miséricorde.

Quel est le cœur assez indifférent pour Jésus-Christ et pour les pauvres chères âmes qui se perdent, et qui refusera de s'attendrir, à la vue des douleurs du divin Maître ?

Âmes fidèles, venez ; consacrons une semaine du mois qui est pour nous le plus cher dans l'année, à la réparation des offenses qui s'adressent à Dieu, et en particulier à Jésus-Christ dans son divin Sacrement. Soyons les consolatrices de notre Jésus. Quel doux et consolant ministère !

Prière pour la semaine de réparation

Le Verbe éternel qui, pour venir au monde est sorti du sein de Dieu sans néanmoins l'abandonner, était prêt à la fin de sa vie, d'accomplir la Mission dont son père l'avait chargé. Sur le point d'être livré à ses ennemis par un des siens, il voulut se donner lui-même à ses disciples pour devenir leur propre vie. Il le fit, en cachant sa chair et son sang sous la double espèce du pain et du vin, pour nourrir l'homme selon tout ce qu'il est, en donnant à l'âme la justice, et au corps un gage de son immortalité. En naissant, il se rendit semblable à nous ; en mangeant avec ses disciples, se donna pour être notre nourriture ; en mourant, il offre à son père le prix de notre rançon et dans le ciel, il est notre récompense. O victime du salut, qui nous ouvrez le ciel, l'ennemi nous livre de rudes combats ; fortifiez-nous contre ses attaques. Gloire soit à jamais rendue à Dieu, qui est un en trois personnes ; prions-le de nous faire arriver à notre patrie, pour y vivre de lui éternellement. Ainsi soit-il.

Le jeudi de l'octave du Très Saint Sacrement

Les tristesses du Cœur de Jésus

La grande pensée qui doit m'occuper aujourd'hui , c'est évidemment la solennité que l'Église doit célébrer demain. Une grande fête est établie en l'honneur du cœur adorable de Jésus toujours présent au milieu des siens qu'il a tant aimés, toujours ouvert en leur faveur dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie.

Or cette solennité se trouve admirablement placée à cette époque du mois Eucharistique, puisque c'est le cœur de Jésus, nommé par l'Église cœur très affligé, *cor afflictissimum*, c'est le cœur de Jésus qui a gémé, qui a souffert cruellement pour expier les péchés du monde. En adorant, en honorant d'un culte saint, pur, digne de Dieu, ce cœur victime des ingratitude de l'homme, je trouve le moyen de m'unir à lui, et par lui, en lui, avec lui, je sais qu'il m'est possible d'offrir à Dieu un sacrifice de louanges dont le prix est infini.

Je veux donc commencer cette semaine d'expiation et d'amende honorable, en méditant sur les tristesses et les afflictions du cœur divin de mon Jésus. Aucune considération ne serait plus capable de me porter à la ferveur, et à la sanctification de ces jours que je destine à l'accomplissement d'un devoir sacré, la réparation des outrages dont le divin Sauveur est l'objet dans le Sacrement de son amour.

I. La tristesse du cœur de Jésus dans le cénacle

En méditant sur les diverses circonstances qui ont accompagné l'institution de l'adorable Eucharistie ; en examinant tout ce qui a lieu dans le cénacle, pendant les quelques heures consacrées à la manducation de la dernière pâque judaïque, aussi bien qu'à l'institution de la pâque nouvelle, on ne peut s'empêcher de voir, sur un des plus magnifiques tableaux offerts par les

Evangelistes à notre juste admiration, une ombre fatale, un nuage sinistre, à côté des plus brillantes couleurs. Je dis plus, car il y a dans ce spectacle de la dernière cène comme une teinte de tristesse qui saisit l'âme contemplative, et cette tristesse je la vois sur les traits de mon divin Maître, sur le visage du plus grand nombre des Apôtres ; je la découvre dans l'âme de Jésus, puisqu'elle passe jusqu'à moi, portée sur les sombres paroles que mon divin Maître prononce, et qui vont retentir comme un son lugubre dans la partie la plus reculée de mon cœur.

Je vois bien le disciple de l'amour, le disciple vierge qui se penche sur la poitrine du divin Maître, et qui, en reposant sur son cœur, semble lui dire : moi, je vous aime bien, soyez consolé par mon dévouement, par ma fidélité qui sera éternelle. Et cependant, ce même disciple écrit cette ligne profondément triste : Jésus se troubla dans son âme !...

Ce trouble, nous disent les commentateurs, consiste dans une douleur profonde, dans une violente indignation causée par la vue d'un crime énorme, d'une profanation sacrilège, d'une ingratitude monstrueuse. Jésus en éprouva un déchirement de cœur qui fut d'autant plus cruel que son âme était plus aimante et son cœur plus sensible. Jésus frémit au dedans de lui-même. Or, ce frémissement et cette tristesse divine eurent leur contre-coup dans l'âme des Apôtres. On les voit épouvantés, leurs paroles sont pleines d'appréhension et de crainte ; il faut que Jésus les rassure, car le bonheur et la joie, les douces consolations du divin banquet semblaient prêts à s'évanouir.

Hélas ! l'enfer était là ; et, même dans la société des Apôtres, Satan comptait un de ses plus lâches esclaves .

Quel contraste ! Jean et Judas ! Jean dont le cœur demeure collé à celui de son Maître, dont l'âme pure se répand et se fond dans l'âme de Jésus ; Judas froid, glacé, insensible, ne s'occupant dans son esprit que du marché infernal déjà conclu avec les ennemis de Jésus, pour leur livrer, dans quelques heures, l'innocent et le juste, dont le meurtre sanglant sera le prix de quelques pièces de monnaie.

O Jean, consolez votre bon Maître aimez-le bien !...

Mais cette scène doit servir à mon instruction. L'histoire et la conduite de Judas sont inséparables du mystère que je médite ; il faut bien que je m'y arrête un instant, si je veux profiter de tous les enseignements que me donne le saint Evangile.

Judas déjà coupable de l'infâme contrat passé avec les ennemis de son Maître, vient au cénacle avec ses frères dans l'apostolat. Il souffre que Jésus-Christ lui lave les pieds ; il se met hardiment à table. C'est en vain que Jésus parle de son disciple infidèle pour le toucher ; Satan est le maître de son âme, et Judas ne fait rien pour briser les chaînes qui l'attachent au mal. Jésus s'écrie : un de vous est un démon ; et Judas persévère dans son dessein criminel. On le voit recevoir le corps et le sang du Sauveur avec une audace satanique ; l'enfer est dans son cœur. Il sort du cénacle ; il faisait nuit, nous dit l'Evangéliste. Horrible nuit, elle remplit de ténèbres l'esprit et le cœur de Judas ; l'aveuglement et l'endurcissement sont à leur comble.

Maintenant l'âme fidèle doit s'efforcer de pénétrer bien avant dans le cœur de Jésus. Ce cœur le plus doux, le plus miséricordieux, le plus sensible qui fut jamais, dites ce qu'il éprouva de tristesse et d'amertume, dites, si c'est possible, ses cruels tourments, les déchirements affreux par lesquels il fut torturé, pendant cette grande et lugubre scène de l'apostasie, du sacrilège, de la perte éternelle d'un Apôtre, d'un prêtre appelé à travailler pour le salut du monde. L'âme sublime de Jésus frémit et se troubla, c'est l'historien sacré qui le dit.

Mais ce trouble, ce frémissement, cette amère douleur, cette tristesse profonde, Judas en a-t-il été la seule et unique cause ? Hélas ! Hélas !...

Eh bien ! âme fidèle, ton Jésus a des amis. N'es-tu pas comptée parmi eux ? Or, que font les amis ? Ne sont-ils pas les consolateurs dans l'affliction, dans le délaissement, dans la tristesse ?

Venez, amis de Jésus ; venez réparer ces outrages sanglants dont votre divin Maître ne cesse d'être l'objet, dans le Sacrement de son amour. Son cœur a besoin de consolation, c'est à vous qu'il s'adresse !...

II. Les tristesses du cœur de Jésus dans le jardin de Gethsémani

L'âme fidèle qui, seule au pied d'un autel, devant la porte du tabernacle, veut s'exciter à la ferveur, ne manque jamais de contempler le cœur adorable de son divin Maître. Elle se souvient de tout ce qui s'est passé dans ce cœur divin, pendant la vie mortelle du Sauveur, et la contemplation des divines tristesses devient pour elle un exercice des plus doux et des plus consolants ; car enfin y a-t-il quelque chose de plus doux et de plus consolant, que d'offrir des consolations et des douceurs à l'ami, au père, à l'époux plongé dans la tristesse ?

Jésus venait de chanter avec ses Apôtres l'hymne de l'action de grâce, après la messe et la sainte communion ; il entre dans le jardin des Oliviers, et il s'éloigne de ses amis ; il veut être seul. Alors l'iniquité des hommes lui apparaît dans toute sa laideur ; il l'appelle ; son cœur ramasse toute impiété, toute corruption, toute ingratitude, pour s'en charger devant Dieu et pour les expier : *Cor ejus congregavit iniquitatem sibi* (Ps. 40) Avec cet amas énorme d'iniquités que lui présente son intelligence, je vois entrer dans le cœur de Jésus la frayeur, le trouble, le dégoût, l'amertume, une tristesse mortelle.

Contemple ce tableau, fidèle ami de Jésus, et puis demande-toi à toi-même si ce cœur divin dont la pureté est infinie, dont l'amour est immense, n'est pas digne de toute consolation et de toute joie. Mais cette consolation, cette joie, qui se chargera de l'offrir au cœur profondément affligé de mon Jésus ? Ce ne seront pas les âmes mondaines qui ne viennent en sa présence que pour l'insulter, qui ne s'assoient à la table sainte que pour profaner son divin Sacrement ; ce ne seront pas les chrétiens froids, indifférents, pour lesquels la divine Eucharistie n'est plus rien, si ce n'est une occasion d'outrager Celui qui, pour l'amour des hommes, s'est rendu solitaire dans nos églises, prisonnier dans le saint tabernacle.

Que de plaintes amères seraient entendues dans nos temples, si le cœur affligé de Jésus permettait à sa langue de les exprimer !...

Mais voici le moyen de consoler Jésus. Âme fidèle, pleure avec lui, gémis sur l'aveuglement des mauvais chrétiens, de ces faux frères qui désolent l'âme infiniment sainte du Fils de Dieu. Viens pleurer avec Madeleine, sur les pieds de ton Maître ; répands sur les marches de l'autel le parfum de tes louanges ; offre des actes nombreux de réparation ; expie par des sacrifices de chaque jour, les péchés de ce peuple qui ne connaît plus son Jésus. Reste longtemps avec ton adorable Maître, parle-lui bien souvent, renouvelle tes protestations de fidélité. Ne serais-tu pas heureuse, si tu entendais retentir dans le fond de ton cœur, cette parole d'une douceur ineffable : les consolations que tu m'offres ont réjoui mon âme, en proportion des douleurs sans nombre dont les ingrats affligent mon cœur ?

III. Les tristesses du cœur de Jésus au Calvaire

On parle quelquefois des atroces douleurs que Jésus-Christ a endurées dans sa chair divine, pendant qu'il demeura attaché à la croix. Il serait bon qu'on en parlât plus souvent ; car la considération des souffrances de la sainte humanité du Sauveur peut devenir le principe de la conversion des pécheurs qui consentiraient à contempler ce lugubre tableau.

Mais, il faut bien l'avouer, les souffrances et les tortures du cœur sont toujours bien supérieures dans l'homme, aux douleurs de sa chair ; elles sont d'un prix plus excellent . On peut même affirmer, que c'est le cœur seul qui donne du mérite aux tourments qu'endure le corps.

Pour ce qui est de Jésus-Christ, il est certain que, dans ces heures si affreuses de son agonie sur la croix, son Cœur divin souffrit et endura des tourments qu'aucune langue humaine ne saurait essayer de décrire.

Le Cœur de Jésus sur la croix ! c'est un tableau à examiner de près ; mais il faut pour cet examen, une contemplation dont les saints nous ont donné l'exemple, et dont le Saint-Esprit est le seul et unique maître.

Les tristesses du Cœur de Jésus sur la croix ! Pour en avoir quelque idée, il faudrait comprendre l'action des blasphèmes, des sacrilèges de tout genre, sur ce Cœur infiniment saint ; il faudrait mesurer la profondeur de la plaie que faisaient à ce Cœur adorable, et l'ingratitude des Juifs , et l'aveuglement des gentils, et la lâcheté des disciples, et enfin la perte éternelle d'un grand nombre d'âmes que le sacrifice sanglant du Calvaire ne devait pas retirer des mains du démon. Méditer sérieusement ces faits présents à l'esprit de Jésus-Christ, c'est un moyen pour arriver à son Cœur, et pour commencer à apprécier la violence de ses tortures, l'amertume infinie de sa douleur.

Mais le Calvaire devait être remplacé par l'autel, le sacrifice de la croix par le sacrifice Eucharistique. Or, l'autel comme le Calvaire, le saint et adorable Sacrement, comme l'arbre de la croix, n'offrent-ils pas bien souvent le spectacle douloureux de la même impiété, des mêmes sacrilèges, des plus horribles profanations ?

Va, âme fidèle, pénètre dans le Cœur de Jésus, et demande-lui le secret des douleurs amères qui sont comme l'unique tribut payé à son amour par un grand nombre d'ingrats.

Eh bien ! il n'y a pas une douleur dans l'âme de Jésus, il n'y a pas une tristesse qu'il ne soit en notre pouvoir d'adoucir et de soulager. La réparation, l'expiation, voilà ce que nous prêche l'Église ! Et pourquoi donc, si ce n'est parce que son divin Epoux l'a honorée de ce consolant et précieux ministère ?

Je le sens, ô mon Dieu, cette méditation va me remplir de zèle pour la sanctification de la troisième semaine de ce précieux mois. Oui, je réparerai, j'expierai, autant que ma faiblesse pourra me le permettre ; oui, je consolerai le Cœur de mon Jésus, je lui apporterai du baume pour fermer les plaies que l'ingratitude des hommes a causées à ce Cœur adorable. O bonheur ! ô joie ineffable ! je serai le consolateur de Jésus !

Le vendredi après l'octave du Très Saint Sacrement

Fête du Sacré Cœur de Jésus

Le sacré Cœur de Jésus considéré par rapport à Dieu

Comme l'âme fidèle voit arriver avec joie ce jour de fête ! Elle croit entendre une parole qui sort du divin Tabernacle, et cette parole est bien celle du Bien-Aimé qui s'écrie : Mes yeux et mon cœur seront toujours ici (3 R. 9). Celui qui tient un pareil langage est le même qui disait autrefois à la multitude des pauvres et des malheureux qui marchaient à sa suite : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et qui êtes accablés par la fatigue, je vous soulagerai ». Il ajoutait , pour leur inspirer une vive

confiance : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur » (Mt. 9). Ce cœur adorable, d'une bonté, d'une mansuétude infinie, l'Église veut que je l'honore aujourd'hui par un culte tout spécial, et que je lui offre les adorations les plus sincères, les hommages les plus fervents, dans la divine Eucharistie où il réside pour moi, où il fait éclater son amour et sa miséricorde.

Tandis que les mondains oublient Jésus et son divin cœur toujours présent au milieu de nous, le pieux ami du Sauveur s'empresse de venir aujourd'hui adorer, louer, remercier ce cœur divin qui est pour lui et pour le monde entier la source de toutes les grâces. Ces louanges, ces adorations, ces hommages offerts par l'Église entière à ce cœur qui a tant aimé les hommes, deviennent comme une protestation solennelle contre l'ingratitude des pécheurs ; elles sont une expiation pour les crimes du monde, une réparation des injures que l'indifférence de plusieurs ne cesse d'adresser au cœur infiniment saint de Jésus qui fait les délices de Dieu, en même temps qu'il offre aux hommes un asile assuré contre les coups si souvent mérités de l'éternelle justice.

I. Le cœur de Jésus est l'objet le plus cher à Dieu à cause de son infinie pureté

Dieu aime ce qui est saint. C'est par la sainteté qu'on approche de lui. Plus un objet est saint, plus il est agréable à Dieu. Or, rien dans l'univers, dans le ciel comme sur la terre, rien n'est pur, rien n'est saint comme le cœur de Jésus.

Pour former le cœur matériel du Sauveur, il a fallu le sang de la plus pure des Vierges. L'Église s'écrie : « Dieu tout-puissant et éternel, vous avez préparé, par l'opération du Saint-Esprit, le corps et l'âme de la Vierge Marie, pour en faire le digne tabernacle de Jésus-Christ votre Fils ». Oui, la toute-puissance de Dieu, la sagesse et l'amour infinis ont préparé le corps et l'âme de Marie. Marie a été conçue sans péché. Elle a été préparée par des grâces et des privilèges inouïs ; il a fallu qu'un ange pût dire : « Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous !... » Alors cette Vierge Immaculée a fourni de son sang pour former le cœur matériel de l'Homme-Dieu.

Mais à peine l'âme humaine de Jésus-Christ est créée et unie à son corps, le Saint-Esprit se communique à cette âme, et alors s'accomplit ce qu'avait vu de loin Isaïe, et ce que Jésus-Christ dira de lui-même : « Le Saint-Esprit s'est reposé sur moi. Il m'a oint d'une onction sainte » (Luc 4, 18).

Et de quelle onction, si ce n'est de cette onction de sainteté infinie, qui est la plus grande richesse de Dieu ? Mais cette âme humaine doit être l'âme d'un Dieu. Le cœur de Jésus-Christ est déifié dans sa création. Il n'existe pas un instant, sans être orné de cette pureté, de cette sainteté qui est en rapport avec sa haute dignité de cœur d'un Dieu ! La pureté, la sainteté de Dieu même, infinie, incréée ; onction divine dont le parfum, du cœur de Jésus, se répandra sur toute son adorable personne ! Parfum sacré qui pénètre et embaume le cœur de Jésus, par une faveur qui ne peut et ne doit être accordée qu'à lui seul.

Ah ! chantons avec l'Église : *Gratias agimus tibi... Quoniam tu solus sanctus, Jesu Christe !...*

Disons-le à Jésus : tous les mouvements, tous les soupirs de votre cœur, tous vos sentiments et tous vos désirs sont d'une pureté, d'une sainteté infinie, de la pureté et de la sainteté de Dieu même. Il suit de là que Dieu, en parcourant de son regard l'immensité des cieux, en mesurant tout l'espace occupé par la création, ne saurait y rencontrer un objet plus précieux et plus cher à son cœur que le cœur de Jésus. Ce cœur est donc l'objet des complaisances infinies de Dieu ; il fait ses plus chères délices.

Ah ! il sera aussi mon bien, mon trésor, mon tout !... Mais moi aussi, je veux attirer les regards de Dieu sur moi, je veux être cher à Dieu. Je vais donc examiner mon cœur. Est-il pur ? Je travaillerai constamment à le purifier davantage. Que dis-je ? c'est vous qui le ferez, ô Jésus, vous qui avez dit : Heureux ceux qui sont purs par le cœur (Mt. 5). Eh bien ! Seigneur, créez dans moi ce cœur pur, et purifiez-moi jusqu'au plus intime de mon être.

II. Le divin cœur de Jésus objet des complaisances de Dieu le Père à cause de l'amour dont il est le sacré tabernacle

Dieu le Père l'a dit : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». Or, n'est-ce pas à cause de son cœur que Jésus-Christ est l'objet des infinies complaisances du Père céleste ?

Le cœur de l'homme a été fait pour aimer. Ce qu'il devait aimer par-dessus tout, d'un amour de préférence qui ne se démentit jamais, c'était la souveraine amabilité de son Dieu. Mais, hélas ! nous savons quel usage malheureux et coupable l'homme a fait de ses affections et de sa volonté, nous savons la dégradation humiliante de son pauvre cœur. Mais Dieu n'a pas voulu abandonner l'homme, et, pour l'élever jusqu'à lui, il a créé un cœur destiné à devenir le siège et le sanctuaire d'un amour infini dans son intensité, dans sa pureté, dans la vivacité de ses ardeurs qui sont divines. Ce cœur d'homme est en même temps un cœur de Dieu, c'est le cœur de Jésus ! Qui dira ce que la divinité unie hypostatiquement dans la personne du Verbe, à l'âme du Sauveur, communique de sainteté et d'amour au cœur de l'Homme-Dieu ?

Quel autel, quel sanctuaire, quel tabernacle, quel foyer d'amour divin, éternel, immense, incompréhensible je découvre en regardant ce cœur adorable ? Voilà bien l'homme devenu par lui, par Jésus-Christ, par son divin cœur, capable des plus vifs transports de l'amour.

Mais alors comment le cœur de Jésus ne serait-il pas pour Dieu l'objet des plus suaves, des plus douces , des plus incompréhensibles complaisances ?

J'entends mon grand Dieu qui s'écrie : j'aime ceux qui m'aiment. Alors, dites, si vous le pouvez, de quel amour il aime le cœur de Jésus ? Pour le comprendre, il faudrait aussi comprendre l'impétuosité, la force, la vivacité de l'amour qui, du cœur de Jésus, commença à s'élever jusqu'au sein de Dieu, dès le premier instant qui suivit la création de ce cœur adorable. Pendant les neuf mois qui suivirent sa conception dans le sein de Marie, à la crèche, à Nazareth, dans sa fuite en Egypte, dans le temple, Jésus sait qu'il n'existe en sa qualité d'Homme-Dieu que pour remplacer les cœurs d'hommes qui ont refusé d'aimer Dieu, et pour embraser les cœurs que son Père a désignés pour être siens ! Alors quelle immensité dans cet amour qui est venu visiter la terre pour l'enivrer (Ps. 38). L'amour divin habitant dans ce cœur adorable, c'est Dieu qui aime Dieu par le cœur d'un Homme-Dieu ! O abîme ! qui en sondera la profondeur !...

Eh bien ! ce prodige continue dans la divine Eucharistie, appelée par excellence le Sacrement d'amour. Demandez à Jésus-Christ ce qu'il fait dans le saint tabernacle, il vous répond : Mon cœur brûle au-dedans de moi. J'ai dit à mon Père : Me voici !...

Dieu peut-il aimer quelque chose au - dessus du cœur de Jésus ? Et moi ! ... Mais Dieu est-il satisfait de mon amour pour lui ? Ah ! Seigneur, comme je vous ai connu bien tard ! Comme je vous ai aimé trop tard, ô amabilité infinie !...

III. Le cœur de Jésus objet des complaisances de Dieu le Père à cause du zèle dont ce divin cœur brûle pour la gloire de Dieu

A Dieu seul est dû l'honneur et la gloire. Tout ce qui existe doit contribuer à la manifestation et à la propagation de cette gloire. Hélas ! comme cette vérité est oubliée par le plus grand nombre des hommes !

Assistons en esprit à la création du cœur de Jésus. Ne semble-t-il pas que le Saint-Esprit s'adressant à ce cœur divin, au moment où il vient de le former, lui adresse cette parole : Rends gloire à Dieu (Jn 11).

Voici en effet ce cœur que Dieu a trouvé, ou plutôt qu'il a destiné de toute éternité, pour le glorifier de cette gloire infinie qui est due au souverain Être, et qui n'est due qu'à lui seul. Imaginez tous les genres d'honneur, toutes les louanges, tous les témoignages de respect, toutes les adorations, jamais vous ne comprendrez la gloire que rend à Dieu le cœur adorable de Jésus. C'est un autel mystérieux sur lequel brûle continuellement un parfum suave de louanges et d'actions de grâces qui réjouit le cœur de Dieu ! Éternellement, Marie, les anges et tous les élus placeront sur cet autel, leurs adorations, leurs hommages les plus purs !

Le cœur de Jésus étant un cœur d'homme, il a pu glorifier Dieu par le sacrifice, et par le sentiment de toutes les vertus, sentiment d'humilité, d'obéissance, d'anéantissement... Il a pu glorifier Dieu par l'adoration et par la prière. Et qui dira la gloire qui revient à Dieu de ces adorations et de ces hommages ?

Pendant qu'il était sur la terre, Jésus-Christ n'a désiré que la gloire de son Père. Il a travaillé constamment pour procurer cette gloire. Dans le ciel, le cœur de Jésus loue et glorifie continuellement l'adorable Trinité. Dans la divine Eucharistie, le cœur de Jésus se consume en saints désirs de la gloire de son Père, et il rend à chaque instant une gloire infinie à cette Majesté souveraine ! Voilà donc ce qui fait du cœur de Jésus l'objet le plus précieux aux yeux de Dieu.

Mon cœur est-il pour Dieu un objet de complaisance ? Il le sera, s'il ne cherche et ne désire en toutes choses que la plus grande gloire de Dieu.

O mon adorable Sauveur ! j'ai le désir d'être quelque chose, et je comprends que l'on n'est en réalité que ce que l'on est devant Dieu ! Or, aux yeux de Dieu, l'on n'est quelque chose que par le cœur. La beauté, les richesses, le pouvoir, les talents ne sont rien, Dieu ne peut y avoir égard, le cœur seul peut plaire à Dieu. Ah ! je vais m'appliquer à rendre mon cœur digne de Dieu par la pureté, l'amour, le zèle pour la gloire de Dieu. Je travaillerai à rendre mon cœur semblable au cœur de Jésus. Tous les jours, je viendrai adorer ce cœur divin dans le Sacrement d'amour. Je m'unirai à lui par la conformité de mes sentiments avec les siens ; et, par-dessus tout, je m'efforcerai de me rendre digne de cette union mystérieuse que Jésus forme lui-même, entre son cœur et le cœur des siens, par la sainte Communion !...

Jesu cor amantissimum, puris amicis mentibus, puris amandum cordibus, in corde regnes omnium.

Le samedi après la fête du Sacré Cœur *Le Cœur de Jésus considéré par rapport à l'homme*

Quelle est l'âme assez éclairée, et surtout assez pure, pour comprendre l'immensité du don que Jésus-Christ a fait aux siens, en leur livrant son propre cœur dans le Sacrement divin de l'Eucharistie ? Cette âme, si elle existe, pourra-t-elle s'étonner de voir la dévotion au cœur de Jésus répandue dans le monde entier et devenue le partage de tous les cœurs qui éprouvent le besoin d'aimer beaucoup, le partage de ceux qui ne trouvent qu'un vide immense dans la possession et dans l'amour des choses créées ?

Le cœur de Jésus ! Mais y a-t-il une âme pure, une âme pénitente, une âme sensible qui n'éprouve le besoin de l'aimer et de lui être entièrement consacrée ? Qui pourrait se défendre de cette force qui nous presse, qui nous pousse vers cette céleste dévotion ? Ah ! l'âme qui connaît un peu Jésus-Christ n'oppose à cet attrait aucune résistance.

Le cœur adorable de Jésus est là ! je regarde l'autel, je contemple la porte du tabernacle, et je me dis à moi-même : Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes voilà ce cœur d'un Homme-Dieu, dans lequel habite la plénitude de la divinité. Voilà la source de toutes les richesses, le trône de la sagesse de Dieu ! C'est le chef- d'œuvre de la toute-puissance ! Ce cœur a été formé dans le sein virginal de Marie, et, pendant neuf mois, tous ses battements étaient des élans d'amour, et des actes du désir le plus violent d'honorer Dieu, et de sauver l'homme coupable. Il continue dans le tabernacle, sur l'autel, ce qu'il fit dès le premier instant de l'Incarnation, et pour mettre le comble à son amour, il veut prendre son repos sur mon propre cœur, choisir ma poitrine pour son tabernacle, et me permettre de ne faire plus qu'une chose avec lui, afin que les mouvements de mon cœur se confondent avec les mouvements du sien.

Mais ce qui doit me porter davantage à cette précieuse dévotion, c'est la pensée si douce et si consolante, pour une âme pieuse, que, par le cœur de Jésus, elle peut réparer les outrages que la divinité reçoit tous les jours de la part des hommes. O heureuse réparation ! qui refuserait de la vouloir, de la chercher, de mettre tout en œuvre pour devenir digne de l'offrir tous les jours à Dieu par le cœur de son Fils ?

Mais ce que je me propose encore et d'une manière spéciale, dans ce mois précieux, c'est de réparer les sacrilèges et les irrévérences dont la divine Eucharistie est l'objet de la part des mauvais chrétiens ; et c'est avec cette intention bien arrêtée que je veux continuer l'examen de la grandeur et de la sainteté du cœur de Jésus, afin d'exciter dans mon âme un amour plus ardent, moins indigne de ce divin Sauveur auquel je désire si vivement d'appartenir sans réserve.

I. La pureté infinie du cœur de Jésus

Ce qui éloigna l'homme de son Dieu, ce fut le péché ; or, le péché a son siège dans le cœur, puisqu'il n'est autre chose que le désordre et la malice introduits dans la volonté, dans les affections de l'homme.

Dieu ayant résolu de manifester sa miséricorde, en purifiant par la grâce le cœur de l'homme, en l'attirant à lui par la sainteté et la pureté de ses affections dont il le rendrait capable, il voulut former un cœur d'homme dont la sainteté infinie serait la source de toutes les grâces, le grand réservoir de tous les dons surnaturels, de toutes les richesses qui découlent du sein éternel du Père céleste. Ce cœur d'homme devait ainsi devenir le modèle sur lequel seraient formés tous les cœurs que Dieu voulait posséder, et sur lesquels il doit régner éternellement dans le Ciel.

Le cœur de Jésus fut créé, uni à la personne du Verbe divin, formé du sang le plus pur de la Vierge Immaculée ; ce cœur adorable est d'une pureté et d'une sainteté divine.

Cette pureté du cœur de Jésus, cette sainteté infinie qui fait, comme il a été dit, de ce cœur divin, l'objet éternel des complaisances de Dieu le Père, est offerte à l'homme comme un modèle qu'il est obligé d'imiter, et cette imitation si honorable pour le chrétien qui a le bonheur d'en faire l'unique objet de ses plus ardents désirs, cette imitation est encore pour lui le moyen seul, unique, infaillible, de réparer le mal que la plupart des hommes font à Dieu, en laissant la corruption régner en souveraine dans leur pauvre cœur.

Je me représente maintenant l'âme fidèle devant le saint tabernacle, ou bien à la sainte Messe, et surtout à la communion. Le cœur de Jésus lui apparaît avec ses richesses infinies, avec cette pureté toute divine, cette sainteté parfaite qui convient au cœur d'un Dieu : que fera cette âme ? Si elle comprend la vraie dévotion au cœur de Jésus, elle éprouvera un désir véhément de copier ce parfait modèle. On la verra pleine d'ardeur, bien plus pour l'imitation des vertus dont ce divin cœur est le trône, que pour des exercices tout extérieurs qui n'auraient pour elle aucun avantage, si la pureté, la sainteté du cœur de Jésus ne se communiquait pas à elle, ne sanctifiait pas tous les mouvements de sa volonté, ne purifiait pas chacune de ses affections.

En agissant ainsi, l'âme fidèle offre à Dieu, par Jésus les et par son divin cœur, une vraie réparation pour crimes des hommes ; elle offre au cœur divin de son adorable Maître une consolation que Jésus-Christ cherche, qu'il demande à ses amis ; elle expie autant qu'il est en elle, les péchés nombreux qui affligent le cœur de Jésus, témoin, du fond de son tabernacle, des ingratitude monstrueuses du plus grand nombre des hommes.

Âme fidèle, tu le sais, et tu serais bien malheureuse si tu venais à l'oublier : il n'y a rien de vrai, rien de solide dans ta dévotion au sacré cœur de Jésus, lorsque la sainteté de ce cœur adorable est négligée et ne devient pas l'objet de ta noble ambition.

II. La miséricorde du cœur de Jésus

C'est par son humanité sainte, que Jésus-Christ a sauvé le monde. Voilà pourquoi l'Église ne cesse de chanter, comme expression de sa foi et de sa reconnaissance. *Qui propter nos homines, et propter nostram salutem descendit de cœlis ; et incarnatus est de Spiritu Sancto, ex Maria Virgine, et homo factus est !*

La chair de Jésus-Christ a été immolée ; l'Homme-Dieu a été notre victime. Mais, dans Jésus-Christ comme dans tous les hommes, le mérite des actions extérieures venait des sentiments qui en étaient le principe.

Le corps et l'âme du Sauveur constituaient son humanité sainte. Comme dans tous les hommes, le cœur matériel communiquait le mouvement et la vie à tous les organes de ce corps sacré ; mais aussi le cœur moral, ou la volonté, l'amour, était le principe de tous les mouvements de l'âme.

Ces vérités admises, qui pourra s'étonner de voir tous les saints, toutes les âmes véritablement éprises d'amour pour Jésus-Christ, aller droit à son cœur, et se diriger vers lui comme vers le centre de tout ce qu'a fait le Sauveur du monde pour le salut du genre humain ? Qui pourra s'étonner, en entendant un saint Bernard s'écrier : « Puisque nous sommes enfin arrivés au cœur très-doux de Jésus, et qu'il est bon pour nous d'être là, prenons garde de nous en éloigner trop facilement. Oh ! qu'il est bon, qu'il est consolant d'habiter dans ce cœur ! Plût au Ciel que je pusse en approcher, et y fixer ma demeure, pour tous les jours de ma vie ! »

Aujourd'hui, où trouverons-nous ce cœur divin ? dans l'adorable Sacrement de l'autel. Écoutons l'épouse du Cantique : Moi je dors, mais mon cœur veille (Ct. 5, 2). S'il existe pour Jésus-Christ un état que l'on puisse comparer au sommeil, c'est bien celui dans lequel notre foi le découvre sous les espèces Eucharistiques. Là, mon Sauveur est sans mouvement, et l'immobilité est la condition de cette nouvelle vie qu'il a voulue pour sa personne divine, et dont il s'est revêtu par amour pour nous. Mais, sous cette immobilité apparente et matérielle, quel mouvement intérieur, mouvement du cœur toujours en action pour honorer Dieu et pour sauver l'homme ! Le cœur de Jésus dans le Très Saint-Sacrement est toujours en action. Il veille : *Cor meum vigilat*. Le cœur d'un père ne veille-t-il pas sur ses enfants ? Le cœur d'une mère s'est-il jamais reposé sur quelqu'un du soin d'aimer son fils ? A-t-il jamais cherché dans l'inaction et le sommeil un délassement nécessaire, comme si l'amour maternel pouvait engendrer la lassitude ? Non, certes. Alors même que les membres fatigués réclament le repos, le cœur veille si bien que le moindre soupir d'un enfant suffit pour rendre à une mère toute son énergie, et pour éloigner le sommeil de ses paupières.

Que dirons-nous du cœur de Jésus, infiniment plus tendre et plus généreux que celui d'une mère ! Il veille sur nous du fond du tabernacle. Pas un de ses enfants ne laisse échapper un soupir qu'il ne l'entende aussitôt. Pas une larme ne coule de nos yeux, sans qu'il se hâte de nous offrir ses consolations. Le moindre danger auquel nous sommes exposés attire sa sollicitude.

Elle est donc juste, elle est infiniment raisonnable, la confiance de l'âme pieuse qui a continuellement recours au cœur adorable de Jésus, dans ses angoisses, dans ses tristesses, dans ses craintes et ses terreurs, dans ses défaillances de chaque jour. Cette confiance honore le cœur de Jésus, puisqu'elle est un hommage rendu à sa divine miséricorde ; elle est encore pour ce divin cœur une douce consolation qui le dédommage de l'oubli et de l'indifférence de ce grand nombre de cœurs livrés à tous les genres d'affections grossières, terrestres, et devenus complètement étrangers aux douces émanations de la grâce qui découle du cœur de Jésus dans le cœur de ses amis, pour les nourrir, les fortifier, et enfin pour les préparer à cette union éternelle qui sera leur glorieuse récompense.

III. Les consolations offertes par le cœur de Jésus

Si la pureté du cœur de Jésus nous est offerte comme un modèle de la pureté de nos cœurs ; si la miséricorde de ce divin cœur nous est présentée comme notre refuge ; n'est-il pas vrai encore que Dieu nous offre le cœur adorable de son divin Fils comme notre consolation et notre joie, comme notre paix, notre douceur, notre repos, au milieu des épreuves de la vie présente ?

L'Épouse du Cantique demande que son bien-aimé la place sur son cœur ; Jean l'ami de Jésus, vient aussi, lui l'apôtre de l'amour, prendre son repos sur le cœur du divin Maître. Ne vois-tu pas, ô âme pieuse, ce cœur, port assuré, toujours ouvert à ceux qui craignent le naufrage ? et si le délaissement du monde venait à te rendre triste, pourrais-tu perdre de vue cet asile, cette douce retraite qui ne se ferme jamais devant ceux qui la cherchent ?

Je parle d'un lieu de retraite pour les cœurs pieux. Oh ! comme là ils se trouvent bien ! « Faisons, s'écrie saint Bonaventure, trois tentes dans les plaies de Jésus, une dans ses mains, une dans ses pieds, et une autre dans son cœur. Celle-ci sera la nôtre. Tâchons de n'en sortir jamais ». Là nous parlerons à Jésus, et nous serons toujours exaucés. N'y trouve-t-on pas cette source d'eau vive dont le Sauveur parlait à la Samaritaine et dont la fontaine jaillit jusqu'à la vie éternelle !

Venez, âmes pieuses, cœurs faits pour aimer. Si vous aimez les larmes et les soupirs, le cœur de Jésus est le nid où la plaintive tourterelle fait entendre ses gémissements. Si vous êtes affamés du pain céleste, venez ; c'est là que l'innocente colombe sait trouver sa délicieuse nourriture. Si vous êtes dégoûtés des plaisirs fades de ce monde, venez : c'est un jardin où le parfum qu'on respire est celui des lys que les âmes pures aiment à rencontrer au milieu des roses. Si vous cherchez le divin Époux qui semble s'être caché, venez vous le trouverez dans ce cellier mystique, il vous enivrera du vin qui fait germer les vierges, après vous avoir nourri du froment délicieux qu'il a préparé pour ses élus. Si vous aimez le repos, venez encore au cœur de Jésus c'est un lit délicieux où l'âme pure goûte les joies d'une paix inaltérable qui devient pour elle un avant-goût du ciel !...

En nourrissant mon âme de ces sentiments qui furent ceux de tous les saints, j'ai la certitude d'être agréable à Dieu, d'appartenir à ce petit troupeau dont parlé le divin Maître, et auquel le Père céleste a promis son royaume. Je sais encore que par cette piété tendre, cette dévotion vraie, éclairée, au cœur de mon Jésus, je m'associe à la grande réparation, à l'expiation qui eut lieu sur le calvaire, quand le cœur de Jésus fut percé d'une lance, réparation et expiation qui continuent dans la divine Eucharistie par l'union de tous les cœurs purs et brûlants d'amour, avec le cœur infiniment saint de mon adorable Jésus !

Le troisième dimanche après la Pentecôte

Le Sacrifice

Tous les peuples ont compris que le sacrifice est l'acte le plus solennel de la Religion, et Dieu qui avait enseigné cette vérité au premier homme, en a conservé le souvenir, même chez les nations les plus enfoncées dans les ténèbres de la superstition et de l'ignorance.

Le peuple Juif fut le peuple choisi pour rendre au vrai Dieu un culte pur, et sans mélange d'erreur. Le sacrifice fut, pour lui, d'un usage continu, et tous les jours, on voyait à Jérusalem l'immolation d'un grand nombre de victimes.

Jésus-Christ est venu, et tous les peuples ont su que le sacrifice du Calvaire était la réalité figurée et annoncée par les sacrifices anciens, ombres prophétiques destinées à envelopper la vérité que nous contemplons aujourd'hui dans tout son éclat.

Le sacrifice a plusieurs fins, c'est vrai : mais toujours on a dit qu'il fallait expier le péché, apaiser la colère divine, satisfaire à la justice éternelle, en offrant à Dieu des victimes. Or, cette vérité que tout l'univers proclame, l'Église catholique l'enseigne à ses enfants. Bien plus heureuse que les peuples étrangers à nos saints mystères, elle dit à ses enfants : Venez à l'autel saint, prenez l'adorable victime, élevez-la vers le ciel, et Dieu justement irrité sera satisfait, et il pardonnera au coupable.

Quel bonheur, et quelle consolation pour moi ! Je sais qu'un moyen existe, qu'il m'est offert, qu'il est entre mes mains, et que je puis, par ce moyen, réparer le mal que le péché fait à Dieu, offrir à l'éternelle justice une compensation pour les outrages qui sont faits à la sainteté infinie de mon Dieu : et ce moyen, c'est le sacrifice. O religion sainte, le sacrifice de la Messe auquel tu m'invites, est un acte si grand, et en même temps si agréable à Dieu, que je devrais m'en occuper continuellement, et ne jamais cesser d'y penser ! Heureuse l'âme qui en fait ses plus chères délices !

Pour mieux apprécier le grand acte de religion que j'appelle le sacrifice de la Messe, je veux aujourd'hui considérer attentivement trois choses qui sont de l'essence de tout sacrifice, et sans lesquelles nul sacrifice ne serait vrai, réel. Ces trois conditions du sacrifice sont le prêtre, la victime, l'immolation. En étudiant la sainte Messe sous ce triple rapport du prêtre, de la victime et de l'immolation, je verrai comment, par la Messe, je peux honorer mon grand Dieu, et réparer les offenses dont tous les jours les hommes se rendent coupables envers sa majesté souveraine.

I. Le Prêtre

Si ma pensée s'arrêtait à ce que mes yeux voient à l'autel, il me serait impossible de concevoir l'existence de ce sacrifice, dont le prix infini doit rendre à Dieu une gloire digne de sa majesté souveraine. Quand saint Paul, a dit : « Il était convenable que nous eussions un prêtre qui fût saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux » (He. 7), évidemment, il ne désignait pas un homme mortel, fragile, rempli d'imperfections et de misères, qui a besoin de prier d'abord pour lui-même, avant d'intercéder pour ses frères. Ce prêtre caractérisé par le grand Apôtre ne saurait être que Jésus-Christ.

Mais Jésus-Christ est-il à l'autel en qualité de prêtre, et mes yeux sont-ils trompés, mes oreilles induites en erreur, quand je vois, quand j'entends, à la Messe, un homme qui partage toutes mes misères ? Saint Paul répond d'une voix forte à cette question importante. Nous remplissons, dit-il, les fonctions d'ambassadeurs, de représentants de Jésus-Christ (2 Cor. 5) ; les hommes doivent nous regarder comme ses ministres.

Voilà donc ce qu'est à l'autel cet homme mon frère, que la grâce du Sacrement a rendu capable d'exercer les fonctions augustes du sacerdoce chrétien ; c'est un ministre, c'est un représentant, c'est un ambassadeur.

Or, un ministre agit au nom de son maître, un ambassadeur au nom du monarque qu'il représente : il n'est ni le maître, ni le souverain dont il exécute les volontés ; et quand il parle, c'est le souverain qui parle par sa bouche ; quand il agit, c'est le souverain qui agit par lui, et qui exerce seul la souveraine puissance. Il y a donc à l'autel un prêtre autre que l'homme qui porte à juste titre ce même nom de prêtre. Certes, pour m'en convaincre, je n'ai qu'à prêter une oreille attentive, je n'ai qu'à saisir les paroles sacramentelles qui opèrent le plus étonnant comme le plus sublime des mystères, dont l'Église a été mise en possession par son divin fondateur !

Le prêtre ministre, ambassadeur, dit sur le pain : « Ceci est mon corps ! » Or qu'arrive-t-il alors ? Le pain est-il changé au corps de l'homme qui vient de parler ? Le vin est-il changé en son sang ? Je sais bien le contraire ; c'est le corps, c'est le sang d'un Dieu que j'adore sur l'autel. Mais alors qui a parlé, qui a agi, qui a tout opéré ? C'est Jésus-Christ lui-même. Le ministre qui a parlé, a donc prêté sa langue à Jésus-Christ, Jésus-Christ a parlé par la bouche de son ministre : Jésus-Christ est donc le vrai prêtre, à l'autel et dans toute l'action du sacrifice.

S'il n'en était pas ainsi, où devrais-je chercher l'accomplissement de cet oracle éternel : *Tu es sacerdos secundum ordinem Melchisedeck* (Ps. 110). Melchisedeck fut prêtre par le pain et le vin qu'il offrit au Seigneur. Où nos pauvres frères égarés trouveront-ils le sacerdoce de Jésus-Christ par l'offrande du pain et du vin ? Certes, ce ne sera pas sur le Calvaire. Enlevez à Jésus-Christ sa qualité de prêtre dans le sacrifice Eucharistique, et puis dites, comment s'est accomplie, comment doit s'accomplir toujours, *in æternum*, l'admirable parole : *Sacerdos secundum ordinem Melchisedeck*.

Autel Saint, c'est toi seul qui me présentes, à chaque instant, ce prêtre annoncé par les prophètes, salué par l'Ancien Testament, et destiné à devenir la gloire de l'Église chrétienne. C'est bien là que je l'aperçois, ce prêtre immortel dont la majesté est infinie, qui seul a les mains assez pures pour offrir au Roi éternel des siècles, le sacrifice de louanges que le monde attendait, et qui devait, jusqu'à la fin des temps, rendre à Dieu une gloire infinie dans l'univers entier. Oh ! avec quelle joie et quel transport d'amour, je m'écrierai du pied de l'autel, et de la porte du sanctuaire : Oui, Seigneur, votre nom est grand du couchant à l'aurore, du septentrion au midi ; il est grand parmi tous les peuples, parce que toujours, en tous lieux, un prêtre dont la sainteté est infinie élève continuellement vers le ciel des mains infiniment pures !

II. La Victime

Saint Paul a dit : « Tout prêtre est établi pour offrir des dons et des hosties, d'où il est nécessaire qu'il ait quelque chose à offrir » (He. 12). Cette parole du grand Apôtre étant appliquée à Jésus-Christ, il est facile de comprendre la vérité que je vais dire : Jésus-Christ est prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedeck, la foi me l'enseigne ; or, en cette qualité, où sont les hosties et les dons qu'il offre à son Père ? Ce ne peut être le pain lui-même, ni le vin dans sa nature, ces deux substances étant par elles-mêmes aussi impuissantes à effacer le péché, que l'était, dans l'ancienne loi, le sang des boucs et des génisses. D'ailleurs je sais que les paroles de la consécration changent la substance du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ. Dès lors n'est-il pas évident que la victime offerte sur l'autel comme sur la croix, c'est le corps et le sang du Fils de Dieu, toute la différence consistant dans la manière d'offrir cet adorable sacrifice ?

Saint Paul nous dit encore : Nous avons un autel dont ceux qui servent dans le tabernacle n'ont pas le pouvoir de manger. Évidemment, il n'est pas question, dans ce passage de l'épître aux Hébreux, du Calvaire et de la croix ; car saint Paul parle au présent, nous avons, longtemps après la résurrection du Sauveur. De plus, et il est essentiel d'en faire la remarque, la chair de la victime immolée sur la croix ne fut point mangée au Calvaire ; il s'agit donc ici d'un autel qui est toujours dressé, et d'une victime qui est donnée en nourriture. Or, quel est cet autel ? quelle est cette victime ? Tous les docteurs, tous les Pères de l'Église répondent, après avoir rapporté les paroles du grand Apôtre : Cet autel, c'est l'autel Eucharistique ; cette victime, c'est Jésus-Christ caché sous les espèces du pain et du vin.

Donc, à l'autel Eucharistique comme sur le Calvaire, le prêtre qui offre le sacrifice, c'est Jésus-Christ ; à l'autel, comme sur le Calvaire, la victime qui est offerte c'est toujours Jésus-Christ. Conçoit-on le Fils de Dieu établi prêtre, et offrant à son Père autre chose que lui-même ! Où seraient les dons et les hosties dont saint Paul établit la nécessité pour celui qui est prêtre, si ces dons, si ces hosties n'étaient pas le corps et le sang du Sauveur ? Quoi ! vous trouveriez dans les objets créés, et en présence de la personne adorable du Fils de Dieu, quelque chose que ce prêtre saint, innocent, plus élevé que les cieus, put offrir à son Père comme un encens d'une agréable odeur ? Cette supposition révolte la foi ; cette pensée est une injure faite à Dieu, aussi bien qu'à Celui qui a été établi prêtre éternel, pour offrir un sacrifice de louanges capable de rendre à la divinité un honneur infini.

Il est donc certain, que, sur l'autel Eucharistique, il n'y a pas d'autre victime que Jésus-Christ. Jésus-Christ, nous dit un savant évêque, ayant prononcé qu'il se sanctifiait soi-même pour nous, c'est-à-dire, qu'il s'offrait et se dévouait, afin que nous fussions saints, nous ne craignons point de dire que cette sanctification et cette oblation de Jésus-Christ continuent encore sur nos autels, et c'est essentiellement dans la consécration de l'Eucharistie que nous la faisons consister (Bossuet).

L'Église catholique est donc cette montagne sainte où l'on aperçoit toujours l'agneau sans tache, la victime offerte dès l'origine du monde, par l'acceptation du Fils de Dieu qui consentait à venir un jour dans le monde pour y expier nos crimes ; offerte sur le Calvaire, dans la douleur et l'effusion du sang, offerte jusqu'à la fin des siècles sur l'autel Eucharistique, pour l'accomplissement de cette parole divine : Vous êtes prêtre à jamais, selon l'ordre de Melchisedeck.

O merveille de l'amour infini ! le grand sacrifice du Calvaire est à chaque instant renouvelé au milieu de nous ; il est représenté, il est offert pour les mêmes fins que Jésus-Christ se proposa en entrant dans le monde, et, plus tard, en acceptant la croix ! Ici le même prêtre et la même victime, je le sais, je le crois, je le confesse. Mais alors comment dois-je parler du sacrifice Eucharistique ? Quels sentiments dois-je éprouver, quand Dieu m'invite à y prendre part ? Dans quelles dispositions doit se trouver mon âme, pendant les courts instants qu'elle passe auprès de cet autel où le sang de l'adorable victime continue de couler, quoique d'une manière invisible et mystérieuse, pour effacer les péchés du monde ?

Non, la foi n'est point vive et l'amour est bien faible, là où l'on n'aperçoit plus d'empressement pour se rendre à la Messe, là où les chrétiens murmurent contre la trop longue durée de la Messe, là où l'ennui, les distractions de tout genre, la froideur et l'indifférence se sont emparés de la plupart des âmes.

III. L'Immolation

Il y a des mots qui sont tellement faits pour aller toujours ensemble, qu'il paraît bien difficile de les séparer ; j'ajoute que, même en les séparant dans le discours, celui que l'on prononce réveille nécessairement l'idée que renferment les autres. Quand je dis autel, prêtre, victime, mon sens intime voit une relation nécessaire entre les trois idées qu'indiquent ces expressions, et il en résulte pour mon intelligence cette grande pensée qui résume tout le sacrifice !

Mais s'il est vrai qu'un autel, un prêtre, une victime indiquent clairement l'idée d'un sacrifice, il n'est pas moins certain que le sacrifice est un acte particulier qui a lieu sur l'autel, qui a pour auteur un prêtre, pour matière une victime. Cet acte particulier est celui de l'immolation.

Lorsque Abraham sortit de grand matin avec son fils Isaac portant le bois nécessaire pour brûler la victime, sur la montagne que Dieu avait désignée, toutes les conditions du sacrifice existaient, mais pour que le sacrifice lui-même fût offert, il fallait encore l'immolation de la victime. Dieu ayant refusé cette immolation, le sacrifice ne fut pas consommé !

Sur le Calvaire, l'immolation fut parfaite. Le souverain prêtre offrit son corps et son sang, sa mort dans les douleurs les plus aiguës ; il immola comme victime sa propre personne, il donna sa vie !

Or, pour que la Messe soit un vrai sacrifice, il ne suffit pas d'avoir un autel, un prêtre, une victime, il est encore nécessaire de trouver un acte, de voir une immolation. Cet acte existe, et l'Église, dans son langage plein d'énergie, le nomme l'action, l'action par excellence, l'action la plus grande, la plus sublime, la plus sainte que puisse voir la terre ; et cette action, c'est l'immolation de l'adorable victime de notre salut.

Le glaive qui frappe la victime et qui l'immole, c'est la parole du prêtre. En disant Ceci est mon corps , et puis séparément : Ceci est mon sang, il séparerait le sang du Sauveur de son corps divin, si l'état de gloire où se trouve Jésus-Christ ne s'opposait pas à cette séparation. Il y a ici mort mystique, et une mort qui représente parfaitement ce qui eut lieu sur le Calvaire, lorsque le sang de l'Homme-Dieu sortit de son corps sacré, et se répandit sur la terre.

Jésus-Christ, dit Bossuet, a dit à ses disciples, en instituant la divine Eucharistie : Ceci est mon corps rompu , ceci est mon sang répandu pour vous. Or, ces mots vous donnent une vive idée du sacrifice dans l'Eucharistie ; car ils n'ont pas seulement leur relation à la croix, c'est encore dans l'Eucharistie que le corps de Jésus-Christ est donné et rompu, et son sang répandu pour nous. Il faut bien remarquer, continue le même auteur, que ces mots donné et rompu pour le corps, et ce mot répandu pour le sang, leur conviennent également bien tant à la croix que dans l'Eucharistie.

Le corps de Jésus-Christ est rompu dans la sainte Eucharistie, non pas en lui-même, mais figurativement par la fraction des saintes espèces, afin d'être donné aux fidèles, et en mémoire des coups dont sa sainte chair a été frappée pendant sa Passion. Pour le sang, ajoute Bossuet, il est visible que s'il a été versé sur la croix, il coule encore dans l'Eucharistie sous la forme d'une liqueur.

Jésus-Christ, en instituant la divine Eucharistie, a choisi des mots qui pussent convenir à son saint corps, tant à la croix qu'à l'Eucharistie. En parlant au temps présent, il ne montrait pas seulement sa mort prochaine, mais il montrait dans son corps et dans son sang, en la manière dont ils étaient dans l'Eucharistie, un caractère de victime dont ils étaient actuellement revêtus.

Ce caractère est visible dans ces mots : « Pour vous », car ce sont ceux dont se sert toute l'Écriture pour montrer que la croix est un sacrifice où Jésus-Christ donne sa vie et verse son sang pour nous. Aussi l'action du sacrifice est marquée dans l'Eucharistie, lorsque Jésus-Christ dit lui-même non-seulement que son corps nous y est donné, mais qu'il est donné pour nous, et que son sang répandu pour nous dans cette action, avant même qu'on le boive, y paraît sous la forme d'une liqueur toujours prête à couler pour notre salut.

O action sublime ! immolation mille fois précieuse pour l'homme, infiniment glorieuse pour Dieu ! O Église catholique, quel immense trésor tu possèdes ! Voilà donc le prodige annoncé par le prophète Malachie. Du couchant à l'aurore, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu, une oblation infiniment pure m'est présentée ; en tout lieu, on sacrifie pour me rendre la gloire qui est due à ma majesté infinie !

C'est donc l'Église, l'épouse chérie du Sauveur, qui possède le vrai sacrifice de louanges, de propitiation, d'action de grâce. C'est elle qui dresse l'autel, qui appelle le prêtre, qui voit descendre du ciel la victime, et qui s'incline, pénétrée d'un respect profond, au pied du sanctuaire, où s'accomplit l'ineffable mystère, l'immolation d'un Dieu ! Qu'est-ce que je pense de ces grandes vérités, moi, enfant de l'Église ? Et si la foi n'est pas éteinte dans mon âme, quels vont être mes sentiments, quelle sera ma conduite à l'égard de la sainte Messe ?

Le lundi de la troisième semaine après la pentecôte

L'excellence du saint Sacrifice de la Messe

Si j'ai bien compris les vérités développées dans la méditation précédente, il me sera facile de saisir la pensée de Dieu, lorsqu'il adresse à l'homme ce commandement offre à ton Dieu un sacrifice de louange ; le sacrifice de louange m'honorera.

Et comment le Seigneur Très-Haut, Très Saint, infiniment bon, ne serait-il pas honoré par le sacrifice que lui offre l'Église, lorsque le prêtre, la victime et l'immolation, sont en réalité tout ce que je puis concevoir de plus saint et de plus auguste ?

Disons-le avec une sainte fierté ; nous avons un sacrifice, et ce sacrifice est grand ; il est d'une excellence dont rien n'approche ; il surpasse en dignité, en efficacité, en mérite, tout ce que l'esprit humain pourra concevoir de plus élevé, de plus parfait ici-bas.

Le prêtre qui offre ce sacrifice, nous dit le grand Apôtre, est bien plus haut que les cieux, et la victime qui est offerte a une valeur infinie.

Heureuse l'âme fidèle qui a conçu une grande idée de l'adorable sacrifice de nos autels ! Heureux le chrétien qui en voit l'excellence, et qui apprend à aimer, à estimer, à placer au-dessus de tout, dans la Religion qu'il professe, la Messe dite tous les jours pour son propre salut, aussi bien que pour la gloire du Dieu qu'il adore ici-bas, et qu'il est destiné à louer éternellement dans le ciel !

I. La nature du saint Sacrifice de la Messe

Les formes extérieures sont nécessaires à notre condition sur la terre ; mais ces formes extérieures cachent souvent des vérités, et enveloppent des mystères que l'âme va chercher, qu'elle découvre, et dont elle fait sa consolation et sa gloire.

Si je veux connaître l'excellence du sacrifice de la Messe, il faut que je soulève les voiles qui dérobent aux yeux de mon corps les choses sublimes qui ont lieu sur la terre, et qui constituent la nature et l'essence du sacrifice des chrétiens.

L'autel, pour nous, c'est le Calvaire représenté, continué jusqu'à la fin des temps. Lorsque les hérétiques nous opposent saint Paul qui a dit : Par une seule oblation, il a consommé pour l'éternité la sanctification des élus (He. 10), ils ne voient pas que ces paroles rapprochées de celles-ci : « Nous avons un autel dont ceux qui servent au tabernacle des Juifs ne peuvent être participants » (He. 13), et surtout de cet ordre donné par Jésus-Christ : «Faites ceci en mémoire de moi » (1 Cor. 11), ils ne voient pas, dis-je, que ces paroles font notre gloire, et sont la meilleure preuve de la doctrine catholique.

En quoi consiste cette doctrine ? A croire, à dire que le sacrifice de la Messe est le même que celui de la croix et qu'il ne diffère de celui-ci que par la manière dont il est offert. Voilà ce que l'Église enseigne, depuis que les Apôtres ont commencé à prêcher l'Evangile.

O éminente dignité du sacrifice de la Messe ! Ce sacrifice est celui du Calvaire continué, offert sous nos yeux, tous les jours, dans tous les pays du monde. Ici, sur l'autel, je vois la même oblation par laquelle Jésus-Christ, du haut de la croix, rendit à son Père céleste une gloire infinie, et aux hommes la liberté des enfants de Dieu qu'ils avaient perdue en devenant les esclaves du diable.

A l'autel comme sur le Calvaire je vois Jésus-Christ, seul et unique prêtre de la nouvelle alliance ; Jésus-Christ, seule et unique victime dont la sainteté fut digne de Dieu. À l'autel comme sur le Calvaire, les mêmes mérites, les mêmes douleurs, le même sang, la même mort sont offerts au grand Dieu par qui tout respire. À l'autel comme sur le calvaire, je vois les mêmes fins d'une seule et unique immolation, la même valeur d'une seule et unique mort.

Il suit de ces principes qui appartiennent à la foi, que tout ce qu'a pu faire pour Dieu, Jésus-Christ mourant sur la croix, il le fait, il continue de le faire à l'autel ; que tout ce qu'il a mérité pour l'homme en s'immolant sur la croix, il continue à le mériter sur l'autel où il offre, à chaque instant, les douleurs du Calvaire, et les plaies d'où s'échappe son sang adorable ; enfin des deux côtés, sur le Calvaire et à l'autel, un Dieu prêtre offre à Dieu, un Dieu victime ; tout est divin à l'autel, comme tout fut divin sur la croix.

N'avez-vous pas entendu cette grande parole : « Voilà mon corps qui sera livré pour vous, voilà mon sang qui sera répandu pour la rémission des péchés ? » Or, n'est-il pas évident qu'à la dernière cène, Jésus, sous les espèces sacramentelles, offrait par anticipation le sacrifice de la croix, les douleurs et les humiliations, le sang, la mort du Calvaire ? Eh bien ! le sacrifice de la Messe n'est-il pas l'action prescrite par Jésus-Christ, en mémoire et comme continuation de ce qu'il venait de faire, et de ce qui devait avoir lieu sur la croix ? Que signifieraient donc ces paroles : Faites cela en mémoire de moi ?

Ah ! je comprends maintenant ces expressions du concile de Trente : « Nous sommes obligés de confesser que les fidèles de Jésus-Christ ne peuvent faire une action plus sainte et plus divine que celle de l'offrande de ce redoutable sacrifice où nous voyons la victime vivante, source et principe de toute vie, offerte à Dieu le Père par les mains du prêtre, pour nous réconcilier avec le ciel ».

Âme fidèle, comprends-tu cette vérité ? Dès ce moment, vas-tu concevoir la plus haute idée de la grandeur, de l'excellence du saint Sacrifice auquel peut-être tu as bien souvent assisté sans dévotion, et avec une foi presque morte ? Ah ! ne l'oublie jamais, en face de l'autel, tu es sur le Calvaire ; il se passe là un mystère incompréhensible ; un Dieu s'immole pour toi !...

II. La fin du Sacrifice de la Messe

La fin de tout sacrifice proprement dit, ne peut être que Dieu. Offrir des sacrifices en l'honneur d'un être créé, c'est un crime, c'est un acte d'idolâtrie, puisque tout sacrifice est offert pour reconnaître la dépendance absolue de celui qui offre et de l'objet offert, à l'égard de celui à qui la victime est présentée et pour qui elle est immolée.

Ce qui ennoblit une action, c'est la grandeur de la fin que se propose celui qui fait cette action ; de là , la grande idée que tout le genre humain a constamment attachée à l'immolation des victimes, à l'offrande des sacrifices. Or, d'après ce principe, que dois-je penser de la grandeur et de l'excellence du sacrifice de la Messe, considéré dans sa fin qui est l'honneur et la gloire de Dieu ?

Je viens de dire un mot profond ; beaucoup de chrétiens le prononcent ; tous le comprennent-ils ?

L'honneur de Dieu, la gloire de Dieu, c'est-à-dire la glorification de Celui dont il est écrit : A Dieu seul honneur et gloire, pendant les siècles des siècles (Rm. 16). Quand la sainte Vierge s'écrie : Mon âme glorifie le Seigneur, elle dit le premier, le grand et unique devoir de toute créature intelligente et libre. Glorifier Dieu, c'est rendre Dieu grand, autant qu'il appartient à la créature de le faire. Quand Dieu glorifie l'homme, il l'élève, il le rend grand, magnificat ; et c'est en lui faisant part de ses biens. Mais l'homme, comment peut-il rendre grand le Dieu éternel, principe de toute grandeur et de toute gloire ? L'homme rend Dieu grand, magnificat, quand du fond de sa bassesse il lui offre le tribut de son adoration, de ses louanges, et qu'il consent à reconnaître qu'il n'est rien devant lui.

Mais l'homme seul peut-il dire qu'il rend à Dieu l'honneur et la gloire que mérite sa majesté infinie ? Personne n'oserait le penser. Cependant la Sainte Ecriture est pleine de témoignages qui attestent la volonté de Dieu, d'être glorifié dignement par sa création. Dieu demande-t-il donc une chose impossible ? Gardons-nous de le croire.

Voici un homme qui est Dieu. Or, ce Dieu-homme est prêtre ; en cette qualité, il prie, il loue Dieu, il l'adore. Ce n'est pas tout encore, car ce Dieu-homme est victime, et en qualité de victime, il est offert, il est immolé pour l'honneur, pour la gloire de Dieu.

Dieu est donc honoré, il est glorifié, il est rendu grand par sa créature qui exalte ses perfections infinies, sa majesté redoutable, et qui l'honore, qui le glorifie, qui l'exalte d'une manière digne de lui, c'est-à-dire infiniment.

Eh bien ! c'est pour laisser à l'homme un moyen infaillible d'honorer et de glorifier Dieu, que Jésus-Christ a voulu le saint Sacrifice de la Messe. La fin première de ce sacrifice est donc la réalisation de cette parole : Rendez à Dieu un sacrifice de louanges. Dites s'il est possible d'imaginer, de concevoir une fin plus noble, plus sublime, plus grande, dans une action déjà si sainte et si auguste de sa nature.

Je l'avoue, cette fin qui est celle du saint Sacrifice de la Messe, me transporte comme hors de moi-même. Comment ! par cette oblation sainte, par l'offrande du corps et du sang de Jésus-Christ qui se renouvelle tous les jours sur l'autel, je puis dire à mon grand Dieu Je vous honore, je vous glorifie, non pas seulement autant que ma nature en est capable, ce serait bien peu et bien imparfait ; mais je vous honore et je vous glorifie autant que vous en êtes digne. Ô bonheur ! Ô consolation ineffable !

Dieu disait un jour au peuple d'Israël par la bouche de son prophète : Si je suis ton père, où est l'honneur que tu me rends ? (Ma. 1) Et ce peuple infortuné se trouvait réduit au silence le plus humiliant. Il n'en est pas ainsi du fidèle, de l'ami de Jésus ; quand Dieu lui dit : Si je suis ton père, si tu tiens tout de moi, où est l'honneur que tu me rends ? Le fidèle répond : Seigneur, un honneur, une gloire infinie ; je vais à la Messe, je m'unis au prêtre, je vous offre votre propre fils, et je vous glorifie d'une manière digne de vous.

Je le demande encore une fois ; comment, avec ces pensées, le fidèle ne regarderait-il pas le saint sacrifice de la Messe comme sa gloire, sa consolation, son bonheur ?

III. Les fruits du saint Sacrifice de la Messe

Si la valeur d'un arbre doit être appréciée par la nature des fruits qu'il fournit à celui qui le possède et qui le cultive, que dirons-nous de l'excellence et de la vertu intrinsèque du sacrifice de la Messe, considéré dans les fruits qui en résultent, et dans les effets merveilleux que l'Eglise lui attribue ?

Saint Thomas d'Aquin enseigne que, dans chaque messe célébrée depuis la publication de l'Evangile, on trouve les fruits abondants que Jésus-Christ a produits par sa mort sur la croix. Et saint Jean Chrysostome assure la même chose, quand il s'écrie : La célébration d'une messe vaut autant que la mort de Jésus-Christ sur le Calvaire.

Écoutons maintenant un saint dont l'Eglise adopte souvent le langage : Un prêtre qui, sans raison, omet la célébration de la messe, prive la sainte Trinité d'une grande gloire, les Anges d'une joie ineffable, les justes d'un grand nombre de grâces, les pécheurs du pardon de leurs fautes. Il prive les âmes du purgatoire d'un soulagement certain, l'Eglise d'un précieux avantage ; enfin il se prive lui-même d'un puissant remède pour la guérison de son âme.

Dites maintenant si les fruits du saint Sacrifice de la messe ne sont pas merveilleux, abondants, universels ! Le ciel les savoure avec délices, la terre s'en nourrit, le purgatoire y trouve sa plus douce consolation. Quand l'Eglise s'écrie, le Vendredi Saint : *Terra, pontus, astra, mundus, quo lavantur flumine !* La terre, la mer, les astres, le monde entier, se trouvent lavés par les eaux abondantes de ce fleuve, croirons-nous qu'il s'agit uniquement de ce fleuve de grâce qui descendit du Calvaire pour inonder l'univers ? Nous venons d'entendre les plus grands docteurs enseigner le contraire, et soutenir que chacune des messes qui se célèbrent dans l'Eglise produit les mêmes effets.

Quelle gloire pour Jésus-Christ, qui est le prêtre et la victime dans cet auguste mystère !

Mais ici il est bon de faire une remarque. Nous avons dit que la fin du sacrifice, c'est Dieu, et cela est incontestablement vrai. À Dieu seul il est permis d'offrir des sacrifices ; c'est pour sa gloire qu'ils sont institués. Cependant, comme le remarque saint Augustin, Dieu qui, par un effet de son admirable sagesse et de sa bonté infinie, a mêlé nos véritables intérêts avec les siens, de telle sorte que nous ne pouvons travailler efficacement pour lui sans travailler efficacement pour nous ; Dieu, suivant la pensée de ce grand docteur, en voulant le saint Sacrifice de la messe, qui est d'une valeur infinie, a bien moins envisagé la gloire qui lui en revient que les fruits que nous en recueillons.

Admirable idée du grand docteur de l'amour ! Elle nous montre l'abondance des fruits excellents qui résultent du Très Saint Sacrifice dont nous parlons ; car, si d'un côté, Dieu en reçoit un honneur et une gloire infinie, de l'autre, toute créature est appelée à recueillir, avec une merveilleuse abondance, les fruits les plus précieux de cette oblation sainte qui est dirigée vers le ciel, et qui, néanmoins, se répand en un fleuve de bénédictions et de grâces sur la nature entière.

Comme les mérites de ce sacrifice doivent être grands ! Qui en sondera la profondeur, la hauteur, la largeur ? Qui en dira l'immensité ? O Église catholique ! je ne m'étonne plus de tes triomphes qui comptent plus de dix-huit siècles ; le zèle ardent de tes Apôtres, la constance et la force de tes martyrs, l'éminente pureté de tes Vierges, rien ne saurait me surprendre. Tous ces miracles de sainteté ne sont que les fruits naturels de l'adorable sacrifice que tu ne cessas jamais d'offrir à Dieu, et qui se perpétuera jusqu'au jour où, de la terre, tu t'élanceras vers le ciel.

Mais pourquoi faut-il voir un grand nombre de catholiques se priver volontairement de ces immenses avantages attachés à la célébration de nos sacrés mystères ? O douleur ! pour beaucoup de nos frères, la messe semble n'être plus rien ; ils ne savent plus même en quoi elle consiste ; ils n'y prennent aucune part, ils s'en éloignent, ils lui demeurent parfaitement étrangers.

Prêtres, parlez plus souvent de l'adorable sacrifice que vous offrez tous les jours ! Avec plus d'instruction, le peuple aurait plus de foi. N'entendez-vous pas le saint concile de Trente qui vous dit : Pour que les brebis de Jésus-Christ ne souffrent pas de la faim, pour que les petits enfants ne demandent pas du pain, et qu'il ne se trouve personne pour le leur rompre, le saint concile ordonne aux pasteurs et à tous ceux qui ont la charge des âmes, d'expliquer souvent, dans la célébration du saint Sacrifice de la messe, ou de faire expliquer par d'autres, quelque chose de ce qui se lit à la messe, et de faire entendre, entre autres choses, quelqu'un des mystères de ce très saint sacrifice, surtout les jours de dimanches et de fêtes ! (Concile de Trente. sess. XXII).

Puisse cet ordre de l'Église être observé partout ! puissent les fidèles être ramenés à la foi, au respect, à l'amour envers le saint et adorable sacrifice de nos autels !

Le mardi de la troisième semaine après la Pentecôte

Les fins principales du saint Sacrifice de la Messe

Si la grandeur d'un acte résulte de sa nature, comme cela est incontestable, cette grandeur résulte aussi de la fin pour laquelle ce même acte est consommé. Bien souvent cette fin, par son importance, par sa noblesse relève et agrandit prodigieusement une action qui, de sa nature, serait essentiellement médiocre et peu digne d'admiration.

Dans le saint sacrifice de la Messe, la nature et la fin de l'acte qui s'accomplit, concourent également à nous découvrir la dignité et l'excellence de cette action divine dont Dieu est l'auteur aussi bien que la fin dernière.

Déjà nous connaissons cette vérité. À Dieu seul il appartient d'être la fin, le dernier terme d'un sacrifice proprement dit. Or, ce principe dont personne ne doute est très propre à nous faire apprécier la dignité et l'excellence de l'acte que je nomme le saint sacrifice de la Messe. Car enfin, que fait un chrétien, que fait le prêtre surtout, quand, plein de foi et de piété, il offre, en union avec Jésus-Christ, le saint et adorable sacrifice dont je parle ? Il entre dans la pensée du Fils de Dieu, il s'unit à lui, il veut ce que veut Jésus-Christ, et c'est avec lui qu'il veut faire l'action la plus sainte et la plus parfaite que la vertu de Religion ait pu jamais produire.

Or, je vois clairement, dans le saint sacrifice de la Messe, une intention qui va directement à Dieu le Père, une intention ou une fin qui a un rapport particulier avec Jésus-Christ, et enfin une troisième qui regarde l'Église. C'est ce que je veux méditer en ce moment, afin de m'affectionner toujours davantage à cet adorable mystère de l'autel, devenu pour moi le grand et sublime moyen d'honorer Dieu, et de réparer par des hommages d'un prix infini, les injures que le péché ne cesse d'adresser au souverain Maître de toutes choses.

I. Le saint Sacrifice de la Messe considéré par rapport à Dieu

Quoi de plus grand et de plus élevé que le culte en esprit et en vérité rendu à Dieu par Jésus-Christ vrai Fils de Dieu, vrai Fils de l'homme, Dieu et homme en une seule et unique personne ? Ce culte renferme l'adoration, l'action de grâces, l'expiation, la prière. Or, ces actes sublimes se rencontrent dans le sacrifice de nos autels ; que dis-je ? ils sont la fin principale, la grande fin que s'est proposée Jésus-Christ, en voulant être notre victime, en même temps qu'il était notre prêtre.

Dieu veut être adoré, il le mérite à cause de sa nature, et de chacune de ses perfections qui sont infinies. Mais l'homme, s'il est seul, comment adorera-t-il son Dieu, d'une manière digne de sa majesté souveraine ? Il ne le pourra jamais. Alors Jésus-Christ vient, et avec lui, en lui, et par lui, le pauvre enfant d'Adam, du fond de sa bassesse, adore son créateur comme il convient à Dieu d'être adoré.

Quelle gloire pour l'homme ! Quelle douce consolation ! Et c'est à la Messe qu'il trouve le prêtre infiniment saint, la victime infiniment pure qu'il offre au ciel comme un sacrifice sans tache et d'un prix infini. Par ce même sacrifice de nos autels, l'homme s'acquitte envers Dieu du devoir sacré de la reconnaissance et de l'action de grâces ; il donne autant qu'il a reçu ; car si Dieu a donné tout, en donnant Jésus-Christ son Fils unique ; de son côté, l'homme donne tout à Dieu, en lui offrant comme sa reconnaissance, sa gratitude, ce même Jésus-Christ devenu pour lui une vraie victime destinée à être immolée pour l'honneur de Dieu.

O douce, ô consolante vérité ! par le saint sacrifice de la Messe, je remercie Dieu de tous les biens dont il m'a comblé, et mon action de grâces est digne de lui, parce qu'elle est en proportion avec ses bienfaits. Viens à la Messe, âme pieuse, et crie bien haut, en union avec ton Jésus : *Deo gratias ! Gratias agimus tibi ! Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto !...*

Mais ce grand Dieu qui habite au ciel, il faut que l'homme se le rende propice ; et l'homme est si coupable ! Saint Paul ne va-t-il pas me désespérer, quand, il s'écrie : C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ? Me désespérer ! Non, certes !

L'homme seul, qui tombe entre les mains d'un Dieu infiniment juste, oui, cette pensée me fait frémir. Mais est-ce que je suis seul ? Voici l'autel, le prêtre, la victime, voici l'immolation, et par là même la propitiation et le salut.

À l'autel, l'homme est racheté, comme il le fut sur le Calvaire. L'Église m'enseigne que Dieu, apaisé par le sacrifice eucharistique, accorde à l'homme la grâce, le don de la conversion, le pardon de ses crimes, même les plus affreux (Concile de Trente. sess. XXII).

Ne fais plus entendre des plaintes désespérées sur tes faiblesses et sur tes chutes, ô chrétien qui, chaque jour, peux assister à l'adorable sacrifice. Tu pêches tous les jours, prends ce sang tous les jours ; prends cette hostie, élève-la vers le ciel ; il n'y a rien dans les célestes trésors de la divine miséricorde que tu ne puisses obtenir par cet adorable mystère.

Je sais que l'homme a besoin de la grâce et d'une grâce abondante ; je sais que, sans la prière, il ne parviendra jamais à ouvrir le ciel en sa faveur. Mais la prière de l'homme arrive-t-elle au ciel ? Voilà la grande question. Eh bien ! Jésus-Christ l'a résolue. Demandez en Mon Nom, et rien ne vous sera refusé.

La demande au nom de Jésus-Christ, d'où va-t-elle partir pour arriver au cœur de Dieu ? Un jour ce fut du sommet du Calvaire, et l'univers fut sauvé. Maintenant le même prêtre, la même victime, la même immolation me sont présentés sur l'autel ; et je douterais de l'efficacité de ma prière ? Placés sur l'autel avec le corps, avec le sang de la victime, mes vœux, mes supplications, mes prières ne seraient pas exaucés ! C'est impossible. L'impie seul pourrait concevoir une semblable pensée !

Voilà donc ce qu'est en réalité le saint sacrifice de la Messe par rapport à Dieu qui en est la fin suprême. Par lui, Dieu est adoré dignement, par lui Dieu est remercié autant qu'il le mérite, par lui Dieu est sensible à la voix des coupables qui demandent miséricorde ; par lui, Dieu se rapproche de sa créature, il est propice à ses vœux, il exauce toutes ses prières.

O amour infini de mon Jésus, que vous rendrai-je pour ce bienfait inestimable de la sainte Messe ? Mais surtout, comment voudrais-je négliger ce moyen infaillible de réparer, en vous offrant ce divin sacrifice, toutes mes offenses personnelles, et toutes celles dont les impies et les chrétiens dégénérés se rendent tous les jours coupables à vos yeux ?

II. Le saint Sacrifice de la Messe considéré par rapport à Jésus-Christ

Que le saint sacrifice de la Messe soit le mémorial de Jésus-Christ, le monument de ses merveilles, le souvenir de tout ce qu'il a fait pour les hommes, c'est une vérité de foi, car nous la trouvons sur les lèvres divines du Sauveur d'où elle a passé dans l'âme de ses apôtres et dans le cœur de tous les fidèles.

Prosterné au milieu de l'autel, le prêtre qui offre cet adorable sacrifice est chargé de dire à Dieu, que c'est en mémoire de Jésus-Christ son Fils qu'il vient exercer son ministère, et que l'hostie pure, sainte et sans tache est offerte pour honorer tous les mystères de la vie, de la mort, de la résurrection, et de l'ascension de Jésus-Christ. L'immolation du Sauveur ayant commencé avec son incarnation, l'Église résume tous les mystères qui doivent être honorés par l'adorable sacrifice, à ces trois grandes paroles qui renferment tout La passion, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ le Fils de Dieu : *In memoriam Passionis, resurrectionis et ascensionis Domini nostri Jesu Christi*. La fin de l'adorable sacrifice est donc, je me plais à le dire, l'honneur qui est dû à Jésus-Christ, en souvenir et en action de grâces pour les innombrables bienfaits qui nous viennent de sa passion, de sa résurrection et de son ascension glorieuse.

Saint Thomas s'écrie, au pied de l'autel saint : ô mémorial de la mort du Sauveur ! Voilà bien la foi de l'Église, voilà sa dévotion à la Messe, la mort de Jésus-Christ représentée, honorée, exaltée par l'oblation sainte de la victime infiniment sainte expirant sur le calvaire, après avoir été attachée à la croix.

Oh ! comme il est juste, cet honneur rendu à la mort de Jésus ! À ce sacrifice d'une générosité infinie, un souvenir perpétuel, un honneur divin, une reconnaissance sans bornes de la part de tous les fidèles, jusqu'à la fin des siècles, est-ce donc un tribut exagéré, supérieur au bienfait qu'il s'agit de reconnaître ?

Mais que dirons-nous de la résurrection de Jésus-Christ ? Elle fut le terme, le complément de sa passion, de ses mérites, de toute l'économie de sa vie. La mort et la résurrection forment un tout qui devient le trésor des mérites du Sauveur, et la cause de notre justification. Par sa résurrection, Jésus-Christ devient le vainqueur de la mort, il donne aux hommes la paix, il les met en possession des mérites de sa passion et de sa mort ; il est déclaré Fils de Dieu, roi éternel des siècles, il donne la vie aux hommes, en les arrachant à l'empire de la mort ; il leur communique le droit à la résurrection glorieuse qui leur est réservée pour la fin des siècles.

Or, tel est le sublime mystère honoré, exalté par le saint sacrifice de la Messe ; et c'est Jésus-Christ qui a voulu cet honneur, quand il a dit à ses Apôtres : Faites ceci en mémoire de moi.

Âme pieuse, tu pourrais oublier ces grandes choses, quand tu assistes à l'adorable sacrifice de nos autels ? Enfin ce qui n'est pas moins vrai, c'est que le saint sacrifice est offert pour honorer l'ascension glorieuse de Jésus-Christ dans le ciel.

Qui dira la gloire, immense, incompréhensible, éternelle que Jésus-Christ donne à son humanité sainte, au jour où il l'élève dans le ciel, où elle sera couronnée par la munificence de Dieu le Père ? C'est ici le complément du sacrifice ; la victime est acceptée de Dieu qui la reçoit dans son sein. Elle est présentée devant son trône, dans ce moment solennel où le Très-Haut dit à son Fils unique : Asseyez-vous à ma droite.

Qu'il est beau, qu'il est consolant pour l'homme, le mystère de l'ascension du Sauveur ! Combien il est glorieux pour l'âme fidèle qui le contemple, et qui médite cette admirable parole de saint Paul : Jésus-Christ ayant dépouillé le démon du fruit de ses conquêtes, ayant brisé le sceptre du diable pour nous ouvrir la porte du ciel, est entré le premier, dans le séjour de la gloire. En s'élevant dans les cieux, il emmène avec lui une multitude de captifs qu'il a délivrés d'une prison obscure, et des ombres de la mort (Eph. 4). Voilà le ravissant tableau que présente le mystère de l'ascension, mystère dans lequel je vois la gloire immense qui est le fruit des humiliations et des douleurs du Calvaire.

Eh bien ! voilà aussi le mystère que nous honorons à la Messe, en suivant l'intention manifestée par Jésus-Christ, quand il a dit : Faites ceci en mémoire de moi.

Et maintenant qu'on le dise ; la Messe n'est-elle pas un grand honneur pour Jésus-Christ, l'honneur suprême rendu à l'Homme-Dieu et à tous les mystères qu'il a accomplis pour le salut des hommes ? Or, cet honneur, l'âme fidèle est jalouse de l'offrir au divin Sauveur, en dédommagement de l'ingratitude des pécheurs, des impies, des libertins, en réparation des injures adressées tous les jours à Jésus-Christ par les mauvais chrétiens, même en présence du grand mystère de l'amour infini. Serai-je désormais cette âme fidèle, vraie amie du Sauveur.

III. Le saint Sacrifice de la Messe considéré dans ses rapports avec le corps mystique de Jésus-Christ qui est l'Église

Tous les enfants de Dieu sont les membres d'un corps dont Jésus-Christ est le chef, la tête, comme l'affirme saint Paul. C'est pour ce corps mystique appelé l'Église, que Jésus-Christ a opéré toutes les merveilles de sa vie, de sa mort, de sa résurrection et de son ascension glorieuse. Aussi l'Église est-elle la propriété de Jésus-Christ, propriété inaliénable que l'enfer ne saurait lui ravir.

C'est pour son corps mystique, pour son Église, que Jésus-Christ s'immole tous les jours sur l'autel. Les mérites de cette immolation deviennent la propriété et les richesses de l'Église. Les gloires de ce sacrifice adorable rejaillissent sur l'Église entière, comme les rayons du soleil sur le monde matériel et physique.

Mais, jusqu'au dernier avènement du Sauveur, l'Église se trouve partagée en trois sociétés ou trois états différents, qui cesseront d'être, après la résurrection générale, parce qu'ils se confondront en un seul état qui sera celui de la gloire éternelle.

Le premier de ces états est celui de l'Église triomphante, société des prédestinés et des élus qui nous ont précédé dans le ciel. Or, cette Église triomphante reçoit un honneur et une gloire du saint sacrifice de la Messe. Par l'oblation de la sainte victime, nous louons Dieu, nous le bénissons, nous lui rendons grâce à cause de tout ce qu'il a fait pour Marie, pour les anges et pour les saints. Toutes les œuvres de Dieu sont dignes d'une immortelle reconnaissance ; or, l'œuvre par excellence, c'est celle de la sainteté acquise par les saints et par le secours de la grâce. Que les saints soient dans l'impossibilité de rendre à Dieu une gloire infinie, c'est une chose certaine. Eh bien ! Cette gloire infinie ils la rendent à Dieu par Jésus-Christ, et nous venons à leur aide, en offrant l'adorable victime pour remercier dignement l'éternelle bonté, à cause des richesses qu'elle a répandues sur les saints. Dira-t-on que l'Église triomphante n'est pour rien dans le saint sacrifice de la Messe ?

Il y a plus encore ; car les saints étant les amis de Dieu, plus rapprochés de son trône, nous les prions de venir à notre secours, et de présenter avec leurs mains bien plus pures que les nôtres, le sang adorable de Jésus-Christ, au Père céleste, pour la rémission de nos fautes. Conçoit-on quelque chose de plus raisonnable ?

Que dirai-je maintenant de l'Église militante, l'Église de la terre ? Ah ! c'est elle qui possède le trésor du saint sacrifice, l'autel, le prêtre, la victime. C'est elle qui immole, qui offre Jésus-Christ. Écoutez-la : « Père saint, je vous offre cette hostie sans tache pour les innombrables péchés que commettent mes enfants, pour leurs offenses, pour leurs omissions. Je vous demande le salut pour ceux qui entourent l'autel, pour ceux qui en sont éloignés, pour tous les chrétiens vivants ou morts, afin que ce sacrifice leur procure la vie éternelle ». Et encore : « Seigneur, soyez apaisé, en acceptant cette oblation ! Par les mérites de la victime sainte que nous vous offrons, établissez nos jours dans la paix, délivrez-nous de la damnation éternelle, et daignez nous associer à l'Église de vos élus ! »

Ce langage nous dit assez les biens immenses qui nous sont offerts, et auxquels nous pouvons avoir part, si nous consentons à user de ce bien qui est à nous, qui est devenu notre propriété, je veux dire le saint sacrifice de la Messe.

J'arrive enfin à l'Église souffrante, et je demande si le saint sacrifice de la Messe lui est favorable, utile, si elle doit l'aimer. Oh ! loin d'ici l'hérésie et le blasphème. La foi m'apprend que les mérites de la victime immolée sur l'autel, sont applicables aux âmes du purgatoire dont le sang adorable de Jésus va, tous les jours, éteindre les feux. Cette pensée est bien douce pour un cœur chrétien ! Ouvrir le ciel à certaines âmes, en les délivrant du purgatoire par une Messe bien dite ou entendue avec ferveur, n'y a-t-il pas dans cette espérance une immense consolation !...

Mais en voilà bien assez pour m'inspirer la plus haute estime de la Messe, de l'adorable sacrifice du corps et du sang de Jésus. C'est à moi à réfléchir, et à considérer tous les avantages que je puis retirer de ce grand nombre de Messes auxquelles il m'est permis de prendre part ; avec une foi vive et une tendre piété, j'offrirai Jésus-Christ à Dieu par les mains du prêtre, et je causerai une grande joie au ciel, au purgatoire, à la terre, au monde entier, et Dieu sera glorifié par moi !...

Le mercredi de la troisième semaine après la Pentecôte

Il est certain que le juste tient à sa disposition un moyen efficace, puissant, un moyen infaillible pour réparer le mal qui offense Dieu, qui afflige l'Église, qui perd un nombre considérable de pauvres âmes, et les précipite dans la damnation éternelle. Ce moyen qui est offert à tous, qui peut être employé tous les jours, à tous les instants, c'est l'offrande, l'oblation de l'adorable victime, c'est le sacrifice de la loi nouvelle, la sainte Messe.

Sans doute, les œuvres de piété, les exercices de la pénitence, les ferventes prières, les pèlerinages doivent être regardés comme des pratiques louables, que tous les saints ont aimées.

Néanmoins il serait dangereux d'ignorer, ou seulement d'oublier que la Messe est l'acte de religion par excellence, celui qui rend à Dieu un honneur infini et qui, par sa vertu toute divine, efface les crimes de l'homme, et répare ses ingratitude continuelles à l'égard du souverain Maître de toutes choses.

Ce sera donc par l'assistance à la sainte Messe, par ma foi vive, mon recueillement profond, ma piété sincère, mon amour tendre, mon union intime avec Jésus, s'immolant pour tous les hommes, que je m'efforcerai de dédommager le cœur de Dieu des outrages que lui prodigue tous les jours la malice des hommes. En m'adressant à l'adorable victime qui s'immole tous les jours sous mes yeux, je participerai à ses mérites, et j'offrirai au ciel un sacrifice de louanges et d'expiation qui consolera le cœur de mon Père céleste, et qui le disposera favorablement à l'égard des pécheurs dont la conversion doit être pour moi le sujet d'une grande joie.

Mais pour que cet exercice éminemment saint contribue à la gloire de Dieu et au salut des âmes, il faut que je sache m'y livrer avec les dispositions convenables, et que je le sanctifie par des actes de vertu dignes de la fin sublime que doit se proposer l'âme fidèle qui offre Jésus-Christ à Dieu par les mains du prêtre. Je serai heureux si je comprends bien les vérités que je vais méditer aujourd'hui, et dont le souvenir devra m'accompagner à la Messe, toutes les fois que j'aurai le bonheur d'y assister.

I. L'occupation de l'âme pendant la sainte Messe

Pourrait-il m'être permis de demeurer oisif, froid, indifférent et distrait, pendant que j'assiste à la Messe ? Hélas ! ma pauvre nature pourrait bien m'entraîner à cette négligence funeste, l'expérience du passé me le dit éloquemment. Mais alors, pourquoi refuserais-je de réveiller mon âme engourdie ? Pourquoi la foi que je n'ai pas perdue, ne crierait-elle pas avec force : Voilà ma victime ! voici l'immolation ! le salut est sur l'autel, et il m'est offert ; c'est Jésus-Christ qui l'apporte ?

Comment le cœur ne serait-il pas tout à coup livré aux sentiments pieux, lorsque je lui dirai Voici le sacrifice du Calvaire, et l'œuvre de la Rédemption qui continue ?

Qu'aurais-je fait si, instruit comme je le suis dans ce moment, je m'étais trouvé à côté de Marie, de Jean, des saintes femmes, sur le calvaire, au pied de la croix ?

Or, y a-t-il quelque chose de moins sur l'autel ? Ne sais-je pas avec une certitude infaillible, qu'ici, devant mes yeux, la chair et le sang de Jésus-Christ sont offerts en ma faveur au père des miséricordes ?

Si le sacrifice adorable auquel j'assiste si souvent, n'était offert qu'une seule fois dans l'année, dans un seul pays du monde, ne serais-je pas jaloux de la grâce accordée aux heureux habitants de cette ville sainte ? Penserai-je que la demi-heure consacrée à cette action toute divine, est employée par eux à l'oisiveté, à l'indifférence, aux distractions, à tout autre chose qu'à la ferveur et à la piété la plus sincère ? Mais qui m'apprend que je suis libre de ne mettre aucune borne à mon ingratitude, parce que Jésus-Christ n'en met aucune à sa libéralité et à son amour ?

Ah ! je ne veux pas réfléchir, voilà mon grand malheur. N'est-il pas certain que, sur le calvaire, Jésus-Christ, tout en s'immolant pour le monde entier, s'offrait néanmoins à son Père pour moi, comme si j'eusse été le seul pécheur à racheter ? N'est-il pas certain qu'il en est ainsi de la Messe, et de la fin que Jésus-Christ se propose en s'immolant sur l'autel ? Et, en face de ce même autel, tandis que Jésus-Christ s'y trouve en état de victime et qu'il s'offre pour moi, j'ai de la peine à m'occuper de lui, je pense à tout, excepté à son amour et à sa miséricorde !

Eh quoi ! cette pensée : Voici mon Jésus qui offre sa chair et son sang à son Père pour me délivrer de l'enfer et pour m'ouvrir le ciel, cette pensée ne peut me faire sortir de mon engourdissement, du sommeil de l'indifférence ? Cette pensée est impuissante à m'émouvoir !

Les amis du Sauveur qui assistaient à sa mort, voyaient et entendaient tout ce que les Evangélistes nous racontent ; leurs yeux et leurs oreilles étaient vivement affectés ; c'est vrai. Mais quoi ! je ne rougirais pas de dire que la foi ne saurait suppléer au langage des sens ! Ma foi peut s'emparer de mon imagination, et par cette faculté de mon âme, ne verrai-je pas le tableau si consolant du sacrifice offert de nouveau sur l'autel ? Ne pourrai-je pas contempler les plaies du Sauveur, entendre les paroles divines : Mon Père, pardonnez-leur ! J'ai soif...

Oh ! oui, Jésus a soif sur l'autel ; et plusieurs ne lui offrent que du fiel et du vinaigre ; toi, âme fidèle, viens au secours de la victime ; il y a une soif qui la dévore, c'est celle de ta sanctification. Si tu entends sa voix, comment peux-tu assister à la Messe sans ferveur et sans dévotion ?

La foi la foi ! avec elle, l'assistance à la sainte Messe sera la plus douce consolation de l'âme pieuse. Cet exercice sera pour elle le premier, elle le préférera à tout autre ; elle renoncera à mille prières de son goût, plutôt que de consentir à se priver de la Messe. Toutes les Messes lui paraîtront courtes, elle n'y sera jamais livrée à l'oisiveté de l'esprit et du cœur, à la dissipation, à l'ennui, à la froide indifférence. L'assistance à la sainte Messe sera pour elle une source de bénédictions et de grâces, source toujours nouvelle, et toujours ouverte en sa faveur.

II. L'union de l'âme à Jésus-Christ pendant la sainte Messe

Le prêtre à l'autel ne parle et n'agit qu'au nom de Jésus-Christ, et en union avec lui. Ce qu'il veut, ce qu'il fait, ce qu'il dit, c'est ce que veut, ce que dit, ce que fait Jésus-Christ. Or, le fidèle vient à la Messe pour s'unir au prêtre ; donc aussi pour s'unir à Jésus-Christ.

Maintenant je demande ce que veut, ce que fait Jésus-Christ à la Messe. Il le dit lui-même ; cette parole est tombée de sa bouche divine : *Ego honorifico Patrem* (Jn. 8). Cette gloire que Jésus-Christ rend à la divinité par son immolation, est une gloire infinie, parfaite.

Or, le chrétien, pourquoi assiste-t-il à la Messe ? N'est-ce pas pour honorer Dieu par l'acte le plus sublime et le plus parfait de la religion ? Mais alors permettra-t-il que Jésus-Christ seul honore la divinité, et lui, chétive créature, refusera-t-il à l'auteur de tout bien, la gloire et les honneurs qui lui sont dus ? Non, je dis que si l'on n'entend pas la Messe pour adorer Dieu par Jésus-Christ, et en union avec lui, on est déplacé à l'Eglise, on s'y trouve sans utilité, sans avantage pour soi, et sans qu'il résulte de cette présence le moindre degré d'honneur pour le grand Dieu qui habite le ciel.

Mais l'acte d'adoration suppose l'esprit et le cœur ; les cadavres n'adorent pas. Être corporellement à l'Eglise sans s'occuper de Dieu, de Jésus-Christ son Fils, est-ce un acte de religion ? Je le demande. Quoi ! Vous pensez à tout, excepté à ce qui se passe sur l'autel, votre imagination vous fait parcourir la ville et la campagne ; peut-être arrangez-vous vos meubles, votre table, des objets de toilette, et vous adorez Dieu ? Comment l'adorez-vous ? Écoutez, Jésus-Christ va vous le dire : Moi j'honore mon Père ; quant à vous, vous me déshonorez (Jn 8).

Oui, on insulte Jésus-Christ, on déshonore son adorable sacrifice, lorsqu'on n'y assiste pas pour adorer Dieu !...

Que fait Jésus-Christ sur l'autel ? Il rend grâces à son Père pour tous les biens que sa miséricorde a répandus sur les créatures. Que fera donc à la Messe l'âme qui veut être unie à Jésus-Christ ? Elle s'occupera des bienfaits de Dieu, elle le bénira, elle lui rendra grâces par Jésus-Christ ; elle paiera la grande dette de sa reconnaissance.

Savez-vous ces choses, vous qui ne mourez pas de honte, en disant qu'un ennui mortel vous a dévoré pendant cette Messe interminable qui a occupé l'espace de vingt-cinq minutes ?

Que fait Jésus-Christ sur l'autel ? Il s'immole pour les pécheurs, il mérite leur pardon. Il demande à son Père tous les genres de grâces, il les obtient ; et, à sa voix, les coupables sont touchés, les justes reçoivent tous les secours qui leur sont nécessaires pour persévérer, et pour acquérir une plus grande perfection.

Ici je demande ce qui arriverait, si la foule qui court aux Églises tous les dimanches, se composait de vrais fidèles qui s'uniraient à Jésus-Christ pour crier vers le ciel, en joignant leur voix à celle de l'adorable victime. Que de conversions viendraient réjouir le peuple de Dieu ! Que de prodiges de sainteté s'offriraient au monde ! Que de milliers, d'âmes échapperaient aux pièges du diable ! Mais, hélas ! il n'en est pas ainsi, et beaucoup n'ont jamais pensé à cette union avec Jésus-Christ, qui est la disposition essentielle pour retirer un grand fruit de l'assistance à la Messe.

Pauvres chrétiens ! Ils sortent de l'Église, après être restés vingt minutes en face d'un autel, et leur seul mouvement est de s'écrier : C'est enfin fini ! O mon doux Jésus, comme je désire que votre justice n'ait pas prononcé contre plusieurs cette terrible parole : Leur perte est consommée ! Mon sang indignement profané sera pour eux sans vertu et sans force !

Mais vous, âmes ferventes, vous viendrez à la Messe, vous y viendrez souvent, tous les jours ! Par vous, Dieu recevra l'hommage de ce culte en esprit et en vérité que Jésus-Christ a prêché à ses disciples. Vous honorerez Dieu, vous lui rendrez d'immortelles actions de grâces, vous pleurerez avec Jésus-Christ sur vos péchés et sur ceux du monde entier, et vos larmes unies à celles du divin Rédempteur, feront descendre la miséricorde sur la terre ; vous prierez, vous demanderez, et vos demandes monteront vers le ciel avec la prière infiniment sainte de Jésus-Christ, et elle sera exaucée. O assistance à la Messe, action sainte, que de biens, que de riches trésors tu procures tous les jours à l'Église catholique, et au monde entier.

III. L'amour reconnaissant que les fidèles doivent à la Messe

Il y a beaucoup de chrétiens qui n'ont jamais réfléchi sur cette vérité : La Messe est le principe de l'Eucharistie, la cause qui la produit, l'Eucharistie et tous les biens qui en découlent sont dus à la Messe ; cessez de célébrer, dans une ville, dans une paroisse, et voilà tout un peuple privé du bienfait de la présence réelle, privé de la sainte Communion, des bénédictions du très Saint Sacrement.

Et d'abord, pour ce qui est de la sainte Communion, elle est étroitement unie à la Messe, elle en est une des parties principales ; le prêtre qui voudrait célébrer, consacrer et ne pas faire la Communion se rendrait coupable d'un crime. Si les fidèles peuvent recevoir la sainte Communion en dehors du saint Sacrifice, c'est une faveur qu'ils ne doivent pas moins à ce sacrifice adorable ; car sans lui, il n'y aurait point d'hostie consacrée, le pain des Anges ne serait plus sur la terre.

Ouvrons le saint Evangile, et nous verrons Jésus-Christ unissant d'une manière indissoluble ces deux grandes actions, l'offrande, l'oblation de la victime, et la manducation de sa chair adorable.

Ainsi les paroles du prêtre à la consécration deviennent comme le glaive qui immole la victime, et ces mêmes paroles produisent le sacrement. D'où il suit que je dois à la Messe la présence habituelle de Jésus-Christ sur l'autel, dans le saint tabernacle, et, en même temps, la sainte Communion qui me donne en nourriture la chair et le sang de mon divin Rédempteur.

Quel amour, quelle reconnaissance je dois à la sainte Messe ! Eh quoi ! je mangerais les fruits de l'arbre divin, je jouirais de tous les biens qu'ils procurent, et je n'aurais que de l'indifférence pour l'arbre lui-même qui produit ces fruits délicieux ?

Si donc j'assiste à la sainte Messe, avec l'intention d'y communier, mon cœur ne saurait être froid, insensible, en voyant Jésus-Christ qui, depuis dix-huit siècles, continue à s'immoler pour moi sur l'autel, et qui ne cesse jamais de me dire à moi et à tous ses enfants Venez tous ! Prenez et mangez, ceci est mon corps ! Prenez et buvez, ceci est mon sang !

Si, au contraire, j'assiste à la sainte Messe, quoique je ne doive pas y faire la Communion, mon humilité profonde, ma foi vive, et l'ardeur de mes désirs ne doivent-ils pas m'unir à Jésus-Christ par la Communion spirituelle ? Par cette Communion ne vais-je pas recevoir une partie des grâces qui sont réservées à la Communion sacramentelle ?

Pourquoi ces pensées ne se présentent-elles pas à mon esprit, pour descendre de là dans mon cœur, et le remplir de sentiments pieux, et l'embraser d'amour ?

Lorsque le prêtre donne la Communion à beaucoup de fidèles, bien loin de languir et de m'abandonner au dégoût et à l'indifférence, je devrais penser à ces vérités si douces et si consolantes ; et quand je me trouve peu fervent, j'aurai encore une ressource ; c'est celle d'offrir à Jésus-Christ, pour lui témoigner ma reconnaissance et mon amour, tout ce qui se passe de plus digne de lui, dans le cœur de tous mes frères qui reçoivent la sainte Communion.

Il n'y a que les esprits légers, superficiels, les âmes dissipées, incapables de réflexion, ou mieux les cœurs dans lesquels la foi conserve peu de vie, qui refuseront de comprendre que la sainte Messe étant pour tout le peuple chrétien, le principe et la source des grâces les plus signalées, un amour de reconnaissance très-vif, très prononcé, lui est dû de la part de tous les enfants de Dieu.

Or, où se trouve cet amour ? Quels en sont les effets ? À quels signes peut-on le reconnaître dans moi ?

QUATRIÈME SEMAINE

La Prière

Le divin Sauveur nous assure que toute demande adressée à son Père en son nom sera exaucée. Prier au nom de Jésus-Christ, c'est prier en union avec le souverain prêtre dont saint Paul a dit : Dans les jours de sa mortalité, il a offert des supplications et des demandes à son Père, avec un grand cri, et en versant des larmes, et il a été exaucé à cause de son éminente dignité.

Or ce prêtre immortel est toujours avec nous, il nous invite à venir prier à ses pieds, et en union avec lui. Que de vœux ardents partent continuellement de son cœur divin, et s'élèvent vers le ciel en notre faveur !

Mais ce même cœur n'est-il pas la source inépuisable de tous les biens ? En lui adressant nos prières, pouvons -nous craindre de n'être pas exaucés ?

Renouvelez votre ferveur, âmes fidèles, et venez frapper à la porte de ce divin cœur. Il est là en votre présence, dans la divine Eucharistie. Il y est par amour, il vous invite, il vous attend ; il est comme impatient de répandre sur vous des torrents de grâces.

Adressez-vous à lui ; priez-le avec confiance ; vous obtiendrez tout ce que vous demanderez pour vous et pour vos frères.

Prière pour la semaine

Pater noster, qui es in Cœlis, sanctificetur nomen tuum ; adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in Cœlo et in terra. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie. Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo. Amen.

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne vienne, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous laissez pas entrer en tentation mais délivrez-nous du Mal. Amen.

Le jeudi de la quatrième semaine après la Pentecôte

La divine Eucharistie est sur la terre le vrai trône de la grâce

Il est certain que le trône de la grâce c'est Jésus-Christ. Si quelqu'un avait connu le mystère opéré par la vertu du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Immaculée, et qu'on lui eût demandé où se trouvait le trône de la grâce, sa réponse se serait-elle fait attendre ? Non assurément ; l'enfant que portait Marie eût été désigné comme le vrai et le seul trône de la grâce.

Partout où l'on a pu rencontrer Jésus-Christ sur la terre, depuis le moment de l'Incarnation du Verbe, on a dû se réjouir, parce qu'on rencontrait, on trouvait avec la personne du Sauveur, le trône de la grâce. Il faut parler ainsi et affirmer cette vérité, quand on admire les prodiges de la crèche, les mystères de la divine enfance, les abaissements du Sauveur à Nazareth, sa vie publique, sa passion, sa mort sur le Calvaire, sa résurrection glorieuse. Partout où l'on a vu Jésus-Christ, on a vu aussi le trône de la grâce.

Si de la terre, j'élève mes pensées vers le ciel, si les yeux de mon âme perçant la voûte étoilée, vont découvrir Jésus revêtu d'immortalité et de gloire, assis à la droite de Dieu le Père, n'est-il pas évident qu'ils rencontrent encore , dans cet océan de lumière, le vrai trône de la grâce ?

Pourquoi Jésus-Christ est-il monté au ciel ? en quelle qualité a-t-il pris possession de son royaume éternel ? Saint Paul nous assure que c'est en qualité de Pontife, d'intercesseur, d'avocat, et qu'il est auprès de son Père, toujours vivant, pour intercéder en notre faveur. Et la conséquence qu'il tire de cette vérité, c'est que nous devons aller à lui par la prière, comme au trône de la grâce, afin d'y trouver un secours opportun.

Rien donc n'est plus certain ; il est impossible de dire : Jésus est là, sans être obligé d'avouer que l'on est au pied du trône de la grâce, puisque ce trône de la grâce, c'est la personne elle-même du divin Sauveur.

Mais je sais par la foi que celui -là même qui pénétra les cieux, au jour de son Ascension glorieuse, en sa qualité de médiateur et de pontife, pour placer avec son humanité sainte le trône de la grâce à la droite de la majesté infinie du Père, est aussi dans la divine Eucharistie, vivant de sa vie glorieuse, et possédant toutes les qualités qu'il a conservées dans le ciel. Or, cette vérité une fois admise, la divine Eucharistie m'apparaît aussitôt comme le trône de la grâce, placé dans l'Église de Jésus-Christ par celui-là même qui a fondé l'Église, et qui a voulu lui laisser des richesses infinies.

Quelle lumière je reçois , en entendant ces mots d'une douceur dont rien n'approche : Voilà le trône de la grâce ! Comme cette grande idée qui renferme une vérité de la foi, doit relever à mes yeux la dignité éminente du divin Sacrement ! Comme elle rend ce mystère divin, précieux et magnifique pour l'homme ! Ah ! comme je désire que l'esprit de Dieu me découvre aujourd'hui tout ce que je dois admirer, tout ce que je dois aimer dans la divine Eucharistie considérée sous ce point de vue si avantageux pour moi !

I. La grandeur et la dignité du trône de la grâce

Ce que Dieu possède de plus grand, n'est-ce pas son amour ? Il veut être appelé de ce nom d'Amour, et sous le règne de la nouvelle alliance, il se définit lui-même l'Amour, *Deus charitas est*. La preuve qu'il est l'amour par excellence, l'amour parfait, c'est qu'il nous dit que demeurer dans l'amour c'est demeurer dans lui ! (Jn. 8)

Mais l'amour, dans Dieu, n'est pas oisif, pas plus qu'il ne saurait l'être dans une intelligence créée à l'image de Dieu même. L'amour est essentiellement productif ; rien n'est fécond comme l'amour. Or, ce que produit l'amour, ce qu'il engendre nécessairement, c'est la bonté ; voilà pourquoi Dieu est souverainement bon par nature. Mais la bonté qui se manifeste, quel nom lui donnerons-nous ? De la part de Dieu, qui ne doit rien à sa créature, cette manifestation de la bonté qui est en lui se nomme la grâce, la miséricorde. Eh bien ! Dieu nous apprend par la bouche du roi prophète, qu'au-dessus de toutes les œuvres de sa puissance et de son infinie sagesse, nous devons placer sa miséricorde, c'est-à-dire sa bonté manifestée aux créatures sorties de ses mains.

Avant l'Incarnation, le sein éternel de Dieu était donc le trône étincelant de beauté où régnaient la miséricorde et la grâce. Par l'Incarnation, ce trône de la grâce a été établi dans la personne de Jésus-Christ. Cette vérité élémentaire ne saurait être ignorée par une âme chrétienne.

Mais quelle gloire immense, quel honneur infini pour un homme, d'être le trône de la grâce divine ! Cet honneur est dû à Jésus-Christ, parce qu'en lui réside toute la plénitude de la divinité, comme nous l'apprend Saint Paul, et cela à cause de l'union hypostatique entre la nature divine et la nature humaine dans la personne du Fils de Dieu.

Eh bien ! Cette éminente dignité de trône de la grâce, je dois la reconnaître et l'admirer dans la divine Eucharistie. Je dis le trône, pourquoi ? Le trône est comme un point unique sur lequel réside le pouvoir souverain ; voilà pourquoi ces mots usités parmi les hommes : La majesté du trône, l'éclat du trône, la beauté et la splendeur du trône. Si donc j'appelle Jésus-Christ, et, par une conséquence rigoureuse, la sainte Eucharistie, un trône, je veux dire le lieu où doit m'apparaître dans tout son éclat et dans toute sa beauté, l'objet digne d'être placé sur un trône, je désigne le lieu où cet objet doit m'apparaître dans toute son étendue, dans toute sa force, dans toute sa perfection.

Mais le trône dont je parle, c'est celui de la grâce, et la grâce, c'est la bonté infinie de Dieu se manifestant aux hommes, s'épanchant, se répandant sur eux. La divine Eucharistie est donc le point lumineux, le siège étincelant de clarté, le trône magnifique que Dieu a désigné, qu'il a choisi pour y placer sa bonté éternelle, son amour immense, toutes les ineffables richesses de sa grâce. O mon âme, comprends-tu ces choses ? Et si tu les comprends, quelle estime, quelle haute et sublime idée vas-tu concevoir de la grandeur, de la dignité du divin Sacrement ?

Quand le prophète Isaïe a vu le trône de Dieu environné de lumière, et les séraphins saisis d'un respect profond, se couvrant de leurs ailes, incapables de contempler face à face l'éclat de ce trône éternel, a-t-il vu autre chose que ce qui est voilé sur l'autel par les espèces sacramentelles ?

Si ces espèces disparaissaient, et qu'il me fût permis de contempler la beauté infinie de ce trône où résident l'amour, la grâce et la miséricorde, je ne saurais soutenir son éclat, je serais comme anéanti dans cet océan de lumière, et enivré des délices qui déborderaient comme un torrent et viendraient inonder mon âme ; je ne concevrais plus la froideur et l'indifférence de certains hommes, placés, sans qu'ils le sachent, au pied de ce trône immortel de la grâce infinie de mon Dieu.

O Jésus, ô amour, ô trône immortel de la grâce, que vais-je faire devant vous, maintenant que je commence à comprendre mieux la dignité et la prodigieuse grandeur de la divine Eucharistie ?

II. Comment la divine Eucharistie est-elle le trône de la grâce

Je sais, et je l'ai appris du disciple bien-aimé de Jésus, je sais qu'en instituant l'adorable mystère de nos autels, le divin Maître a aimé les Siens jusqu'à l'excès. La divine Eucharistie est donc, par excellence, le mystère d'amour, le sacrement d'amour, le gage le plus précieux de l'amour dont le cœur de Jésus a brûlé pour les hommes.

Par là même, je vois dans la divine Eucharistie le vrai trône de la grâce, et il m'est impossible d'y voir autre chose. Qu'on me parle de Jésus-Christ prêtre, de Jésus-Christ victime dans le Très Saint Sacrement ; qu'on me dise que sur cet autel, dans le saint Tabernacle, il est mon avocat, mon médiateur, mon refuge, je comprends tous ces mots qui expriment des vérités réelles, incontestables ; mais toutes ces qualités de Jésus-Christ, désignées par des expressions qui me sont chères et produisent sur mes lèvres une douceur incomparablement plus grande que celle du miel, *super mel ori meo* (Ps. 117), toutes ces qualités, que me disent-elles ? Que Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, sur le trône de sa grâce : je ne puis pas y voir autre chose.

Maintenant que le saint Précurseur vienne me dire : La grâce a été faite par Jésus-Christ, et tous, nous avons reçu de cette plénitude de grâce (Jn 1) qui est en lui ; que le disciple chéri de Jésus me dise à son tour : Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous plein de grâce (Jn 1), moi je dirai au saint Précurseur, je dirai au disciple bien-aimé : C'est vrai, c'est incontestablement vrai, ce que le Saint-Esprit vous fait dire pour notre instruction ; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que notre Maître, celui qui est votre Sauveur et le mien, a dit avant de mourir : Ceci est mon corps. Or, en disant ces paroles, il me

donnait sa personne adorable sous les espèces Eucharistiques ; donc, il me donnait cet agneau de Dieu que vous, Jean-Baptiste, vous montriez aux Juifs comme le trône de la grâce, puisque vous affirmiez que la grâce était faite par lui et comme élaborée, en quelque sorte, dans le tabernacle de son cœur qui en recèle toute la plénitude ; donc encore, il me donnait le Verbe fait chair, que vous, ô disciple fidèle de l'amour, vous affirmiez de la part de Dieu, être plein de grâce aussi bien que de vérité, et que vous me montriez, par là même, comme le trône de la grâce aussi bien que le siège de l'éternelle lumière.

Non, Jésus-Christ ne s'est dépouillé de rien, il n'a renoncé à aucune de ses richesses, il n'a abdiqué aucune de ses prérogatives, en se laissant, en se donnant à l'Église, sous les apparences du pain et du vin ; il est là avec tous les trésors qu'il possède dès le premier instant de son Incarnation ; toute la grâce de Dieu est en lui ; je ne dis pas assez, il est le trône, il est le siège de cette grâce, et de ce trône glorieux, la grâce descend, elle s'épanche, elle va couler dans les âmes ; elle les inonde de faveurs célestes, elle les rend dignes de Dieu, elle les dispose à hériter d'une éternelle gloire !

O trône de la grâce, est-il possible que je m'occupe si peu des biens dont vous pouvez m'enrichir ? Quel aveuglement serait le mien, si, regardant la sainte Hostie d'un œil sec et indifférent, je ne m'élançais pas de toute la force de mes désirs, vers Celui qui a fait la grâce, et qui a voulu habiter cette terre avec moi, afin que, de la plénitude des biens qui sont en lui, je reçoive à chaque instant les secours de la divine miséricorde que ma misère réclame.

III. Ce que doit être pour l'âme fidèle la divine Eucharistie considérée comme le trône de la grâce

Ici j'écoute saint Paul : Allons donc, nous dit-il, pleins de confiance à ce trône de la grâce, afin d'y trouver cette grâce dans le secours opportun (He. 4). Telle est la conséquence que je dois tirer des considérations que je viens de faire.

Le trône de la grâce n'est pas le trône de la colère, de la justice, de la vengeance. Le même Jésus-Christ qui sera un jour si terrible pour les ingrats qui auront méprisé sa miséricorde, le même Jésus-Christ, quand il est sur le trône de sa grâce, ne saurait inspirer d'autre crainte que celle de ne pas l'aimer assez. Confiance ! Confiance ! Il n'y a rien que nous ne puissions obtenir, en nous jetant avec amour, avec un saint abandon, au pied du trône de la grâce.

Saint Paul nous dit que nous recevons la grâce comme un secours opportun . Un secours opportun est celui que l'on réclame dans le moment, comme nécessaire, vu les circonstances où l'on se trouve placé, vu les besoins que l'on éprouve et les dangers que l'on court ; ô heureuse l'âme qui comprend cette pensée du grand Apôtre, et qui la suit avec une amoureuse confiance ! Dites quel est le moment où Jésus-Christ refusera de l'admettre devant son trône, et d'ouvrir les oreilles de son cœur aux cris qu'elle poussera vers le ciel.

Quand la pécheresse de l'Evangile entra dans la maison du Pharisien, elle savait que là était alors le trône de la grâce ; elle sut y venir avec confiance ; et le secours opportun dont parle le grand Apôtre lui fut-il refusé ? Quand les deux sœurs de Lazare se jetèrent successivement aux pieds du divin Maître, elles savaient bien aussi que ces pieds étaient ceux du trône de la grâce, leur confiance fut-elle trompée ? Vous verrez la gloire de Dieu, s'écria le Sauveur, et cette gloire ne tarda pas à se manifester dans les effets d'une immense miséricorde. Mais Jésus-Christ attache cette grâce à la foi vive qui attend tout de Lui ; *si credideris, videbis gloriam Dei* (Jn. 9).

Que de malheureux il y a sur la terre ! Que de larmes amères coulent autour de nous ! Hélas ! le nombre des cœurs souffrants, des âmes désolées est infini ! Et cependant le trône de la grâce est là, devant ces infortunés qui gémissent en vain, et qui finissent par le plus cruel désespoir ; et, ces pauvres, ces malades, ces délaissés, ces âmes que le regret ou l'amertume dévorent, que la douleur consume, refusent d'élever leurs regards vers le trône de la grâce ; est-il étonnant que le secours opportun leur manque ?

Mais l'ami de Jésus a compris la parole divine ; ces mots bien simples : le trône de la grâce, le secours opportun, remuent son cœur et le font bondir d'espérance. Tout ses gémissements, tous ses soupirs montent, s'élèvent comme la fumée de l'encens, vers ce trône divin où réside la miséricorde infinie de son Jésus ! Ah ! L'autel Le divin Tabernacle, voilà son unique espérance ; voilà les consolations de son exil, sa force dans les combats, sa douceur au milieu des souffrances.

Une longue et bien précieuse expérience lui apprend que jamais on ne cria vers Jésus régnant sur la terre par la divine Eucharistie, sans que, du trône de la grâce, tous les secours n'aient coulé comme un torrent de célestes bénédictions, dont le cœur le plus pauvre s'est trouvé bientôt enrichi.

Le vendredi de la quatrième semaine après la Pentecôte

La sainte Communion, source intarissable de grâces

Le divin Maître l'a dit : Ma chair est véritablement une nourriture. Cette nourriture Jésus-Christ l'appelle un pain vivant, pain descendu du ciel, pain qui donne la vie éternelle. Donc, faire la Communion, c'est manger, c'est prendre une nourriture.

Tout être qui peut s'affaiblir, diminuer, mourir, a besoin d'un aliment. Voyez les plantes, les arbres, les animaux ; le corps de l'homme est soumis à cette loi. Refusez de le nourrir, et puis dites ce qu'il devient.

Jésus-Christ aurait pu n'offrir à notre âme, pour aliment, pour nourriture, que sa parole et sa grâce. Sans doute, l'âme humaine pouvait vivre de la vie spirituelle, de la vie de Dieu, par le pain de la parole sainte, par la grâce qui est un vrai aliment. Mais ce qu'il pouvait faire, le divin Sauveur ne l'a pas voulu. Il a aimé les hommes d'un amour si grand, si généreux, qu'il leur a destiné une nourriture, un aliment, un pain dont l'excellence est au-dessus de toute appréciation et surpasse tout sentiment. Nous savons que cette nourriture, c'est son propre corps immolé sur la croix pour le salut du monde : Prenez et mangez, ceci est mon corps !

Toute nourriture est destinée à entretenir, à conserver la vie. Notre âme a une vie propre qui n'est pas la vie du corps ; cette vie est naturelle ou surnaturelle. L'âme humaine vit naturellement, elle use de ses facultés, elle exerce ses fonctions, quoiqu'elle ne jouisse pas de la vie surnaturelle qui est la vie de la grâce. Or, cette vie surnaturelle, cette vie de la grâce est la fin que s'est proposée Jésus-Christ en destinant à l'homme son corps adorable, pour qu'il en fasse sa nourriture et son aliment. Il sait de là, que le pain céleste dont nous parlons, n'est pas donné à l'homme pour la vie naturelle de son âme ; aussi la Communion n'a-t-elle pas pour effet de donner de l'esprit, des talents, du génie, de la mémoire, des connaissances humaines. Non, le pain vivant descendu du ciel a pour objet, pour fin essentielle, nécessaire, la vie spirituelle, la vie de la grâce, la sainteté.

Donc le fidèle communie pour que la vie surnaturelle soit en lui ; il communie ; il mange le corps du Sauveur, il boit son sang, dans le dessein bien formel et bien connu d'obtenir en sa faveur, du Père des miséricordes, une grande abondance de grâces, un accroissement de cette vie toute surnaturelle qui l'unit à Dieu dans le temps, et qui doit lui mériter la vie de la gloire dans l'éternité.

Maintenant, il nous faut examiner les effets que produit dans l'âme des fidèles la nourriture infiniment sainte qu'ils reçoivent en communiant. Pour bien comprendre ces effets, il nous suffira de répondre à cette question. Que produit sur le corps le pain dont l'homme se nourrit ? Saint Thomas répond Le pain soutient, il donne l'accroissement, il répare les pertes, il fait plaisir *Sustentat, auget, reparat, delectat*. L'explication de ces courtes paroles du docteur Angélique nous suffira pour comprendre et apprécier l'action produite sur notre âme par la manducation du pain Eucharistique.

I. Le pain Eucharistique conserve la vie spirituelle

Le principe de notre vie spirituelle n'est pas dans la manducation du pain Eucharistique ; il faut vivre avant de manger ; si notre âme était morte, il faudrait que la grâce la ressuscitât et lui rendît la vie divine, avant qu'elle pût se nourrir du corps du Jésus-Christ.

Il en est ainsi du corps humain. Il faut qu'il existe et qu'il vive pour être capable de manger. Toute nourriture, tout aliment lui est interdit, s'il est privé de la vie. Mais lorsque l'enfant a puisé la vie dans le sein de sa mère, il a besoin de nourriture pour conserver cette vie.

L'âme de l'homme puise la vie surnaturelle, la vie de la grâce, dans le sein de l'Église qui devient sa mère, le jour où, par le Baptême, elle le conçoit et l'enfante à Jésus-Christ. C'est alors seulement qu'elle devient capable de manger le pain surnaturel qui n'est autre que le corps adorable de mon Sauveur.

Mais la vie de l'âme, je dis la vie de la grâce, la vie surnaturelle, n'est pas inamissible ; on peut la conserver, comme aussi on peut la perdre. Bien des corps hier frais et vermeils, pleins de vigueur, pleins de vie, pâlissent tout à coup, et s'acheminent vers la tombe. Bien des âmes, fortes par la vie de la grâce, perdent insensiblement leur vigueur et finissent par mourir.

Si le défaut de nourriture, la privation d'un aliment convenable, est le plus infailible moyen de conduire à la mort l'enfant ou l'homme qui jouissait pleinement de la vie, on peut dire de notre âme la même chose, par rapport à la vie surnaturelle.

Mais pourquoi la chair adorable du Sauveur du monde a-t-elle la propriété de conserver en nous la vie de la grâce ? Je réponds que cette propriété du corps de Jésus-Christ lui vient de ses rapports et de sa ressemblance avec la chose qu'elle est destinée à sustenter, à conserver, à nourrir. Cette chose, c'est la grâce, la vie divine. Eh bien, dites-le : peut-on concevoir des rapports plus intimes que ceux du corps adorable de Jésus-Christ avec la grâce divine ? Ce corps sacré, par ses douleurs, par ses souffrances, n'a-t-il pas été le principe de la grâce, comme le dit saint Jean La grâce a été faite par Jésus-Christ (Jn 1).

Ce même corps n'a-t-il pas été le foyer, le tabernacle de la grâce divine, ayant été conçu, enfanté par une Vierge, contre toutes les lois de la nature ?

Nous parlons des rapports de la chair du Sauveur avec la grâce qu'il doit alimenter, soutenir, conserver ! Mais ce sont les rapports du ruisseau avec la source d'où il est sorti ; ce sont les rapports du rayon de lumière avec l'astre radieux qui le communique ; les rapports de la branche, du fruit, avec l'arbre qui lui donne la vie. Il est donc bien naturel de dire avec Jésus-Christ, que le pain qu'il nous donne soutient et conserve la vie de la grâce.

Ce qui donne à la nourriture la propriété de nourrir le corps et de lui conserver la vie, c'est l'antipathie de tel ou tel aliment pour les causes de destruction qui se concentrent dans ce même corps. Voilà pourquoi il faut choisir sa nourriture avec prudence, afin que cette nourriture détruise, anéantisse, ou du moins paralyse les vices que l'on rencontre dans les humeurs, dans le sang ou dans les nerfs.

Eh bien, je dis qu'il existe une antipathie admirable, glorieuse pour Jésus-Christ, très avantageuse pour moi, entre le corps sacré de mon adorable Sauveur et les causes de destruction et de mort spirituelle que je rencontre dans mon âme. Ces causes, qu'ai-je besoin de les énumérer ? Hélas ! quoique bien nombreuses, je les connais parfaitement. Mais que m'importe leur nombre et leur vertu destructive ? Orgueil, paresse, avarice, mollesse, amour charnel, tout cela peut tuer mon âme, je le sais. Mais le pain dont Jésus-Christ veut que je me nourrisse est antipathique à tous ces genres de mort, il les chasse devant lui, sa présence les affaiblit, les tue !

Oh ! que de vérités dans ces quelques lignes ! Si je les comprends, si je les goûte, je serai affamé de la nourriture que mon Jésus me présente, je la désirerai avec ardeur, je la recevrai avec reconnaissance, avec amour, elle sera ma consolation, mon espérance, l'objet ardent de mes désirs les plus enflammés.

II. Le pain Eucharistique donne l'accroissement à la vie spirituelle

Un enfant qui conserverait sa fraîcheur et ses forces, mais qui ne croîtrait pas, causerait de vives inquiétudes. Si ses membres étaient, à sept ans, ce qu'ils furent à deux ans ou à trois, on espérerait peu de le conserver. On demanderait s'il est assez nourri, et si les aliments qu'on lui donne sont de nature à favoriser un accroissement qu'on a le droit d'espérer, puisqu'il est fondé sur les lois qui régissent le corps humain.

Mais, hâtons-nous de le dire, à moins qu'un grand vice n'existe dans le sang ou dans les organes, ceux-ci se développent et prennent de jour en jour un accroissement nouveau, et le petit enfant devient un homme. Qui a produit cette transformation ? Les aliments, la nourriture, le pain.

Il est dit de Jésus-Christ lui-même : L'enfant croissait en âge, en grâce et en sagesse (Luc 2). Cela n'est pas étonnant. Le Verbe divin répandait sur la sainte humanité du Sauveur, des torrents de bénédictions célestes qui paraissaient au dehors, et qui faisaient de l'Enfant Dieu un prodige toujours plus merveilleux de sagesse, de grâce et de sainteté.

Or, qui niera que l'âme des fidèles soit appelée à croître tous les jours dans la vie surnaturelle, dans la vie de la grâce ? Celui qui vient de recevoir le Baptême ou une Absolution nécessitée par l'existence du péché mortel dans son cœur, celui-là est un enfant ; c'est saint Pierre qui le dit ; Vous êtes comme des enfants qui viennent de naître (P. 2). Mais ces enfants dans l'ordre spirituel, sont-ils destinés à ne pas voir la vie se développer en eux ? Faut-il dire que Dieu les dispense de l'obligation de croître, d'avancer dans la vie de la grâce ? Pour tenir un pareil langage, il faudrait renoncer à l'enseignement chrétien.

D'ailleurs, pour le dire en passant, celui qui refuse de croître, d'augmenter la somme de vie dont il jouit, d'avancer dans les voies de Dieu, perdra bientôt cette vie dont la divine miséricorde l'a mis en possession. Hélas ! qui ne le voit tous les jours ?

Saint Paul distingue le lait donné en nourriture aux enfants, du pain qui doit être l'aliment des hommes. Il veut donc que l'enfant d'un jour devienne un homme, comme il l'est devenu lui-même. En devenant homme, je me suis dépouillé des attributs de l'enfance (Cor. 8, 21).

Eh bien ! Voici le grand moyen, le moyen sûr, infaillible, de voir en nous la vie spirituelle prendre des accroissements toujours nouveaux. Mangeons ce pain que Jésus-Christ nous présente ; il renferme le Verbe de vie qui donnait tant de perfection à la sainte humanité de Jésus ; croirons-nous qu'il a perdu quelque chose de sa vertu qui est infinie ? Mangez ce pain, vous qui êtes encore dans la plaine, peut-être même dans une humble et étroite vallée, et bientôt, comme Élie, vous atteindrez le sommet de la montagne de Dieu !

Qui dira l'accroissement rapide de la vie surnaturelle dans certaines âmes ! Nous en sommes quelquefois étonnés. Mais pourquoi cette marche dans les voies de la justice est-elle si rapide ? Pourquoi tant de lumière, une si haute sagesse, de si héroïques vertus, dans des âmes qui ont connu bien tard Jésus-Christ ? Vous le demandez. Mais ces âmes ont mangé souvent, elles ont mangé avec une sainte avidité le pain qui donne la vie, et cette vie a pris dans elles des proportions étonnantes, elle s'est développée de la manière la plus merveilleuse ; le ciel s'en réjouit, et l'Église en est dans l'Admiration.

Allons donc à la table sacrée, et la vie de la grâce qui est en nous, sera non-seulement conservée, soutenue par la divine nourriture que nous présente Jésus-Christ, mais encore nous verrons celle-ci se perfectionner en nous d'une manière prodigieuse, et nous réaliserons dans notre conduite ce qui a été dit de notre divin modèle : Il croissait en âge, en sagesse, et en grâce, devant Dieu et devant les hommes !

III. Le pain Eucharistique répare les pertes dans la vie spirituelle

L'aliment, nous dit saint Thomas, a cela de propre, qu'il dédommage la substance de nos corps, de ce qui s'était dissipé, et qu'il répare les pertes qu'elle avait faites par l'activité des choses qui lui sont contraires.

Hélas ! Notre âme connaît ces pertes continuelles ! Tous les jours, quelque chose de bon qui était en elle tend à se dissiper. Quelle activité dans tout ce qui est contraire à sa perfection ! Quelqu'un niera-t-il cette propension qui est en nous, de déchoir, de rétrograder, de céder à l'action incessante des ennemis de notre salut qui ne dorment jamais !

Quand l'Ange de l'Apocalypse s'écrie : Souviens-toi de la hauteur d'où tu es tombé, fais pénitence, retourne à ta première ferveur ; n'indique-t-il pas la triste et humiliante vérité dont je m'occupe ?

Mais voici le remède ; c'est Jésus-Christ qui me l'offre. Son corps est une nourriture, sa chair et son sang sont donnés à mon âme pour être son aliment. Or le propre de cette nourriture est de réparer les forces, de relever une âme de sa faiblesse, de l'arrêter sur la pente qui l'entraîne au mal.

Vous avez combattu, vous êtes accablé de lassitude et de fatigues ; votre courage semble diminuer, je le comprends. Mais voici un pain qui fortifie, et qui, mangé avec les dispositions convenables, multiplie les forces, relève le courage, répare toutes les pertes. Pourriez-vous en douter ?

Ce qui affaiblit l'âme, ce sont les infidélités, c'est le péché qui toujours fait une brèche à l'intégrité de la grâce. Or le pain Eucharistique a la vertu de détacher notre âme de toute affection mauvaise, de détruire mille habitudes qui, sans être précisément criminelles, sont diamétralement opposées à notre avancement dans la vertu, et finissent presque toujours par éteindre le feu sacré de la ferveur, en affaiblissant la volonté pour le bien.

Saint Bernard dit que le pain Eucharistique opère en nous deux effets : le premier consiste à diminuer notre penchant pour les petites fautes, et le second à empêcher le consentement, quand il s'agit du péché mortel. Pense-t-on qu'une âme dans laquelle la sainte Communion opère ces heureux effets, pourra s'affaiblir de jour en jour, et tomber enfin dans une infidélité qui serait grave ? Mais non, c'est impossible.

Saint Thomas indique une autre propriété des aliments par rapport au corps qui les reçoit, c'est le plaisir qu'il éprouve en mangeant. Cette propriété convient au pain Eucharistique donné en nourriture à l'âme fidèle. Je ne fais que l'indiquer ici, parce que le sujet est trop important pour n'être pas traité dans une méditation d'une certaine étendue.

Maintenant arrêtons-nous, et demandons-nous à nous-mêmes si nous avons commencé au moins à comprendre ce que c'est que la Communion, et la fin que Jésus-Christ s'est proposée, en nous laissant ce gage de son éternel amour. Si cette première méditation sur la sainte Communion n'éclaire pas notre intelligence, ne touche pas notre cœur, il nous sera difficile de bien comprendre celles qui vont suivre. Mais au contraire, si ces vérités fondamentales nous plaisent, si elles ont répandu une vive lumière dans notre intelligence, un peu de ferveur dans notre volonté, nous devons continuer à parcourir ce vaste champ qui s'ouvre devant nous, et que nous trouverons émaillé des fleurs les plus éblouissantes, les plus capables d'attirer nos regards et de régénérer notre vue.

Le samedi de la quatrième semaine après la Pentecôte

Trois bienfaits particuliers accordés par Jésus-Christ au fidèle qui communie

L'acte saint, l'acte le plus grand que les simples fidèles puissent accomplir sur la terre, c'est, sans aucun doute, celui que toute l'Église appelle la Communion. Lorsque j'affirme d'une personne qu'elle a communie ou qu'elle se dispose à communier, je dis qu'elle a fait ou qu'elle va accomplir le plus grand acte de la vie chrétienne.

Or cet acte si beau, d'une excellence supérieure à tout ce que je puis imaginer dans les actions humaines, est, en même temps, un acte très avantageux à ceux qui le font ; il peut leur procurer des biens qui surpassent tous les biens créés, il leur ouvre les portes du Ciel, il les conduit à la vie éternelle.

Cependant, il n'en est pas de l'action dont je parle, comme de certains actes solennels qui ne s'accomplissent que rarement, et même une seule fois dans la vie. La communion qui est établie pour tous les fidèles sans aucune exception, leur est de plus offerte tous les jours ; ils sont libres de renouveler cet acte sublime tous les matins. Rien n'est plus grand, et néanmoins rien n'est plus facile à obtenir que la communion.

Mais ici se rencontre le danger, et ce danger est grand ; pour l'éviter, il est nécessaire d'être instruit solidement sur la nature, les effets, la fin de la communion, sur les dispositions nécessaires pour renouveler cet acte plus au moins souvent ; il est nécessaire de ne pas le confondre avec une infinité d'actes très ordinaires dans la vie humaine. C'est ce que veut saint Paul qui recommande à tous les vrais disciples de Jésus-Christ de discerner la nourriture qui est l'objet, l'essence de la communion, de toute autre nourriture. Ce discernement fait avec soin, sera le moyen le plus sûr pour éviter l'indignité, et le sacrilège qui en est la suite.

Le mot de communion consacré par l'Église pour désigner la réception du Sacrement auguste de l'Eucharistie, est parfaitement bien choisi ; communion signifie union avec un autre. Or, il s'agit ici de l'union la plus vraie et en même temps la plus intime, la plus étroite, la plus parfaite qu'il soit donné à l'homme de concevoir. Cette union se fait entre Jésus-Christ, le Fils de Dieu, et le fidèle qui reçoit le pain eucharistique. L'acte par lequel s'accomplit cette union réalise la parole du divin Sauveur : Demeurez en moi, et moi en vous (Jn 15). Il s'agit donc de la possession de la personne adorable du Fils de Dieu, qui, par un amour incompréhensible pour l'homme, veut venir, non plus seulement auprès de lui comme un ami, un guide, un compagnon de voyage, mais qui veut venir dans lui, reposer dans sa poitrine, dans son cœur, servir de nourriture à son âme. *O res mirabilis*, s'écrie l'Église, dans un transport d'admiration bien légitime, ô chose infiniment admirable !

La communion est la réception de Jésus-Christ dans l'âme et dans le corps du fidèle . Aujourd'hui , je m'arrête à cette première pensée, et je veux la méditer. Les réflexions que je vais faire seront comme une introduction à l'étude des grandes vérités qui ont rapport à ce sujet si important qui devra m'occuper tous les jours de ma vie, si je veux que mes communions ne deviennent jamais inutiles ou même dangereuses.

I. La sainte Communion est un principe d'honneur

L'homme court après l'honneur et la gloire ; c'est pour lui un besoin qu'il apporte en naissant, et qu'il tient de sa nature. Le mal est que la plupart des enfants d'Adam n'ont pas une idée exacte de l'honneur et de la gloire, qu'ils cherchent ces biens là où jamais on ne saurait les rencontrer.

L'honneur et la gloire sont en Dieu ; si quelqu'un entre avec Dieu dans des rapports intimes, on peut dire de lui ce qu'a chanté le Prophète ; Dieu le couronne d'honneur et de gloire (Ps. 3).

Or ces rapports d'intimité avec Dieu, où les chercherons-nous, pendant la vie actuelle, si nous ne nous les voyons pas dans la sainte communion ? Ici je me demande à moi-même : Quel est Celui qui vient à moi, quel est Celui que je reçois, quand je vais m'asseoir avec mes frères à la Table sacrée ? Si l'honneur d'une visite est en proportion avec la dignité de la personne qui est reçue ; si cet honneur augmente, s'il devient une gloire, à cause de la bassesse de celui qui reçoit la visite d'un grand, d'un souverain, d'un illustre monarque, que faut-il penser de l'honneur, de la gloire qui revient à un pauvre mortel, de la visite de Jésus-Christ ?

Et quand je dis la visite, je ne dis pas tout, car on peut recevoir une visite chez soi, dans son appartement, dans une maison. Mais la sainte communion est quelque chose de bien plus élevé que ne le serait la visite qu'un homme recevrait chez lui de la part du Fils de Dieu. Ici Jésus-Christ se donne, il se livre à l'homme qui communie, il entre dans sa poitrine pour s'unir à son Cœur, pour nourrir son âme de sa propre substance. Dire seulement que cet homme reçoit alors la visite de son Sauveur et de son Dieu, c'est rester bien au-dessous de la vérité, c'est parler d'une manière imparfaite.

Dans la sainte communion il y a un lien mystérieux, ineffable, mais très réel, qui attache Dieu à l'homme, et qui autorise le fidèle à dire comme saint Paul : Jésus-Christ, mon Dieu vit en moi. Ce n'est pas le lien, l'union par la foi, par la charité, par la grâce, c'est quelque chose de bien supérieur à tous ces genres d'union déjà si honorables pour l'homme. C'est l'union réelle, par la chair et le sang du Fils de Dieu ; l'union d'un Dieu avec la personne de l'homme. Dire la grandeur et la sublimité de l'acte par lequel cette union se consomme, c'est impossible.

L'Église tout émerveillée des grâces et des privilèges sublimes accordés à la Vierge Immaculée, manque d'expression pour dire ce qu'elle éprouve à l'égard de ces étonnantes grandeurs ; et cependant, cette même Église, en considérant la distance infinie qui existe entre Marie, simple créature, et Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, s'écrie, en contemplant l'amour de Jésus-Christ manifesté par son Incarnation : O Dieu, vous n'avez pas eu horreur du sein de la Vierge ! On comprend cette exclamation, quand on a quelque idée de la grandeur et de la sainteté de Dieu.

Eh bien ! ce même Fils de Dieu qui s'est fait homme dans le sein de la Vierge, c'est lui qui vient à moi, qui s'unit à moi, par le lien le plus incompréhensible ; c'est lui que je reçois, que je possède dans ma poitrine, quand je fais la communion ! Dis, âme chrétienne , si jamais tu as conçu dans ton esprit l'idée d'un honneur et d'une gloire plus grande.

Quand Elisabeth comprit que la Vierge sa parente portait dans son sein le Verbe de vie, elle entra dans un saint transport, et on l'entendit s'écrier : D'où cela à moi, que la Mère de mon Dieu vienne vers moi ! Et cependant, il faut en convenir, l'honneur que recevait alors Elisabeth, était bien au-dessous de celui que reçoit un chrétien qui communie.

Pieux fidèles, comprenez ce langage ! Soyez fiers de l'honneur auquel Dieu vous invite, et de la gloire immense qui vous environne, quand vous faites la sainte communion. Dans ce grand acte de la vie chrétienne, le Saint par excellence, le Fils de Dieu, objet éternel des complaisances de son Père, vient lui-même à vous, il repose sur votre cœur ; votre poitrine est alors son tabernacle, son sanctuaire ! Que pensez-vous d'un pareil honneur ! Connaissez-vous une gloire semblable à celle dont je vous parle ? Ah ! Seigneur, si vous avez dit, en parlant des personnes qui se marient : Elles ne sont plus deux, elles sont une même chair, que dois-je dire de l'union qui s'opère entre vous et moi quand je communie ? O union sainte, divine, incompréhensible ! O gloire ineffable pour moi, honneur qui surpasse tout ce que l'on peut imaginer de plus honorable ici-bas ! Qui me donnera cette estime que je dois concevoir pour un si grand bien ? Mais surtout qui me fera comprendre mon indignité ? Qui m'inspirera les sentiments d'une humilité profonde, à la vue de mes nombreuses misères, et de la grandeur de celui qui vient à moi ? Ah ! je le comprends très-bien ; l'orgueil à la Table sacrée, ce serait l'abomination de la désolation dont a parlé le prophète, et dont Jésus-Christ lui-même a rappelé le douloureux souvenir !

II. La sainte communion est un principe de force

Dire la faiblesse de l'homme, quand il s'agit des combats qu'il est obligé de livrer à l'enfer, au monde et surtout à son propre cœur, c'est une chose bien difficile. On voit cette faiblesse, on la sent, pour peu qu'on veuille regarder autour de soi, ou mieux

se regarder soi-même ; mais les éloquentes discours ne diront jamais la profonde misère de cet être déchu, et son incurable impuissance pour opérer un bien réel, un bien qui le conduise à sa fin qui est l'éternelle béatitude.

Les Livres saints abondent en expressions bien humiliantes pour notre condition actuelle, et le Saint Esprit qui a dirigé la plume des écrivains sacrés, nous a dit notre faiblesse, notre corruption , nos épouvantables misères.

Mais le Rédempteur est venu ; il a ordonné à l'homme d'être saint, de fuir le mal, de pratiquer les plus grandes vertus. Or comme il connaissait notre faiblesse naturelle, il a pourvu au moyen de nous rendre forts, courageux , invincibles. Il a dit à ses disciples : Celui qui me mange vit pour moi, comme moi je vis pour mon Père (Jn. 6). O suave parole ! Ce qu'a été Jésus-Christ à l'égard de son Père céleste, l'homme le sera pour Jésus-Christ, et comme Jésus-Christ a pu dire : Je ne cherche que la gloire de mon Père, je fais en toutes choses sa volonté, je ne fais jamais la mienne ; toujours j'accomplis ce qui plaît à mon Père ; mon Père et moi, nous ne sommes qu'un ; de même le chrétien dira : Je ne vis que pour Jésus-Christ, je fais en tout sa volonté adorable, Lui et moi nous ne sommes qu'un.

Mais que faisons-nous alors de la faiblesse, de la corruption, de la misère de l'homme ? Ce que nous en faisons ? Nous changeons cette faiblesse en énergie, en force, en courage ; cette corruption en sainteté, cette misère en richesse. Le moyen, le voici : Prenez et mangez ; c'est mon corps, prenez et buvez, c'est mon sang !

La force chrétienne est l'effet de la communion, un effet naturel ; elle en est une conséquence rigoureuse. Si cet effet n'existe pas, si cette conséquence ne découle pas de l'acte saint que je fais en communiant, je dois frémir !

Pour qui donc est réservée cette manne cachée sous les voiles eucharistiques, si ce n'est pour celui qui veut vaincre ses nombreux ennemis ? Demandez-le au disciple bien-aimé de Jésus.

Satan recule devant les fidèles dont les lèvres sont teintes du sang de Jésus-Christ. Le monde a peur de ceux qui viennent s'asseoir fréquemment à la Table sacrée. Les passions de l'homme voient leur ardeur diminuer sous la vertu du divin Sacrement.

Avec la communion, quel est l'homme qui hésitera à dire comme saint Paul : Je puis tout par Celui qui me fortifie. Fidèles amis de Jésus, vous avez chanté bien souvent ces paroles : Je ne crains rien ; Jésus est avec moi.

Demandez à tous les siècles chrétiens d'où leur sont venus tant de héros parmi les vierges et les martyrs ; ils se lèveront pour vous dire ceux-là savaient manger le pain des forts !

Il est donc certain que la communion doit être ma force, et que la force qu'elle communique est grande, pleine d'énergie ; elle suffit pour abattre tous les ennemis de mon salut, pour les vaincre : elle suffit pour le renoncement à soi-même, pour la chasteté, pour la pratique des plus héroïques vertus.

Si je n'ai jamais compris ce principe de force surnaturelle que la communion est destinée à déposer dans mon âme, il est bien à craindre que la communion soit pour moi une chose inconnue dans sa nature, aussi bien que dans les effets qu'elle est destinée à produire dans l'âme du fidèle appelé à la Table sainte.

III. La sainte Communion est un principe de joie

La communion étant ce que nous venons de dire, l'acte sublime par lequel le Fils de Dieu s'unit d'une manière mystérieuse, mais certaine, au chrétien qui mange sa chair ; cette union étant pour l'homme qui en est le terme, le plus haut degré d'honneur et de gloire auquel une créature puisse aspirer ici-bas ; cette même union étant de plus un principe de force toute divine qui rend l'homme capable des plus éclatantes victoires ; capable de pratiquer les vertus les plus héroïques, il est évident que rien, sur la terre, ne doit satisfaire, réjouir une âme, comme l'acte saint et infiniment avantageux, prodigieusement honorable, que j'appelle la communion.

Lorsque Zachée entendit cette parole que lui adressait le Sauveur : Il faut aujourd'hui que je demeure chez toi, il se hâta d'aller dans sa maison, et dit saint Luc, il reçut, plein de joie, le Fils de Dieu. Zachée était loin de savoir ce que nous savons aujourd'hui, sur la grandeur et l'infinie majesté de Jésus-Christ. Zachée ne recevait celui qui, à ses yeux, était un grand prophète et rien de plus, que dans l'intérieur de sa maison. Quelle différence entre Zachée et le fidèle qui communie ! Quelle distance entre l'action de recevoir chez soi un homme de Dieu, comme le crut Zachée, et l'acte par lequel Dieu lui-même me nourrit de sa chair sacrée ! Et cependant cette joie, cette allégresse de Zachée n'est pas toujours dans l'âme de ceux qui communient. Quelle honte pour eux ! Oh ! s'ils avaient une foi vive !

Le divin Maître nous assure qu'Abraham, par un esprit prophétique, a vu de loin les jours de l'Incarnation, et que son cœur a bondi d'allégresse. Si je compare cette connaissance accordée par le Saint-Esprit au patriarche Abraham, avec l'acte si sublime de la communion, que penserai-je de la joie qui doit remplir mon cœur, lorsque je vais m'asseoir à la Table sacrée ?

Voyez, dans le saint Evangile, Elisabeth, quand elle apprend que la Mère de Jésus est en sa présence, et qu'elle apporte dans sa maison le Sauveur, quelle vivacité dans ses sentiments ! quels transports de joie ! Et puis contemplez Jean-Baptiste qui bondit dans le sein de sa mère, *exultavit*. Oh ! qu'il y avait loin de cette présence divine, si douce et si consolante, à l'union réalisée par

la réception du divin Sacrement ! Mais pour un grand nombre de ceux qui contractent cette union avec Jésus-Christ, la joie et l'allégresse des saints personnages que je viens de nommer, n'est-elle pas un sentiment presque toujours inconnu ?

Que dirai-je de Siméon, le saint vieillard qui veut mourir, parce que son âme n'a rien à désirer, après que ses yeux ont contemplé la lumière du monde ?

Certes, il ne s'est pas nourri de son Sauveur comme moi je m'en nourris, et cependant quelle douce joie, quelle ivresse de bonheur !

Je ne dis rien de la sainte Vierge. C'est un sujet qu'il faut traiter à part. Mais cependant ce mot si touchant, si expressif : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*, ne m'indique-t-il pas la vérité qui m'occupe aujourd'hui ?

Eh quoi, la sainte communion pourrait n'être plus chez un grand nombre, le principe de toute joie, de toute satisfaction ? Le Roi Prophète assure qu'une seule parole de Dieu est plus suave pour lui que le miel le plus doux, qu'il la préfère à tous les trésors de la terre ; et la parole incarnée, le Verbe divin reçu substantiellement dans mon cœur, n'y répandrait pas la joie, le bonheur, les plus ineffables consolations !

Il faut le dire bien haut, le bonheur de communier est grand en lui-même ; mais il est senti, goûté, apprécié par les âmes qui aiment Dieu, et qui connaissent bien Jésus-Christ ; par les âmes qui comprennent ce mot prononcé le plus souvent sans intelligence : La communion !... L'ignorance, la froideur à l'égard des choses du Ciel, l'éloignement de Jésus-Christ, l'opposition à son esprit, voilà l'obstacle à la joie pure, au bonheur indicible que goûtent les âmes saintes dans la fréquentation des sacrements, et qui les attend toujours à la Table sacrée.

O mon adorable Jésus, détachez mon cœur des choses de la terre, et je comprendrai mieux le bonheur de communier. Dépouillez-moi de ma vanité, de mes sensualités qui, sans être criminelles, n'en sont pas moins des obstacles réels à votre grâce ; alors la communion qui est pour moi le principe du plus grand honneur, le principe d'une force toute divine, sera encore pour mon âme le principe d'une joie sincère, d'un bonheur que vous seul pouvez procurer, et que vous réserverez pour vos véritables amis !

Le quatrième dimanche après la Pentecôte

Les vertus que la sainte Communion doit communiquer à l'âme bien préparée

Pourquoi n'appliquerions-nous pas à Jésus-Christ vivant dans la divine Eucharistie, ces belles paroles qui ont été dites de lui par le Saint-Esprit, dans le livre de la Sagesse Il est le miroir sans tache de Dieu, l'image de sa bonté (Sg. 7). Sans doute ceux qui furent assez heureux pour connaître le divin Sauveur, pour étudier ses sentiments, apprécier ses actions, et comprendre ses immortelles paroles, quand il vivait et qu'il agissait dans le monde, durent reconnaître ce miroir sans tache des perfections divines, cette image parfaite de la bonté infinie dont l'Ancien Testament avait annoncé l'apparition sur la terre.

Mais ce que les sens extérieurs disaient aux disciples de Jésus-Christ, qui voyaient, qui entendaient, qui touchaient de leurs mains le Verbe de vie, un sens intérieur, la foi, cet argument sans réplique des choses invisibles, le dit aujourd'hui au vrai fidèle, touchant la personne adorable du Fils de Dieu, toujours présent, en qualité de Docteur et de Maître, dans la divine Eucharistie.

C'est toujours un Dieu, le Fils éternel du Très-Haut vivant avec les hommes, plein de grâce et de vérité, dont les paroles entendues par les cœurs fidèles continuent d'être les paroles de la vie éternelle. Niera-t-on que Jésus-Christ, du fond de son tabernacle, ne dise à l'homme qui le visite : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ? (Mt. 11) Niera-t-on que cette adorable parole du Roi Prophète s'applique à Jésus-Christ vivant dans la divine Eucharistie, aussi bien qu'à Jésus-Christ pendant sa vie mortelle : Approchez-vous de lui , et vous serez éclairés (Ps. 33) ? Non, certes, et il faut bien en convenir ; ce grand Docteur, l'Ange du grand conseil promis à la terre continue d'être avec les hommes, et ses divins enseignements sanctifient tous ceux qui veulent les entendre.

Je veux donc moi aussi continuer à vous entendre, ô mon adorable Sauveur ; les leçons que je reçois à vos pieds sont toutes dans vos exemples, et votre vie Eucharistique m'apparaît comme un tableau lumineux sur lequel je lis tous vos préceptes, et toutes les lois que je trouve dans le saint Evangile.

I. Jésus-Christ modèle d'obéissance dans la divine Eucharistie

Saint Paul nous dit que, pendant sa vie mortelle, Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix. Nous savons le prix attaché par notre divin Maître à cette admirable vertu de l'obéissance. Combien de fois ne l'a-t-il pas recommandée à ses disciples, et toujours en se montrant le modèle parfait de ce qu'il prêchait comme étant très agréable à son Père ! Je ne suis pas descendu du ciel, leur disait-il, pour faire ma volonté, mais celle de mon Père céleste ; je fais toujours ce qui lui est agréable. Aussi le grand Apôtre affirme-t-il que le divin Sauveur ne s'est point complu en lui-même (Rm. 15) : parole profonde qui nous montre la volonté de Jésus-Christ toujours fondue, en quelque sorte, dans la volonté de son Père.

Mais Jésus-Christ continuant à vivre au milieu des hommes ses frères, ne serait-il pas toujours pour eux le modèle de l'obéissance la plus parfaite ? Du haut de son trône Eucharistique, le Docteur et le Maître en Israël cesserait-il de prêcher ce

qu'il a publié dans le monde, ayant sa mort et sa résurrection glorieuse ? Regardons l'autel, prêtons une oreille attentive, et nous aurons une réponse à cette question importante.

Comment le Fils unique de Dieu est-il venu sur l'autel, où je l'aurais cherché en vain avant la consécration ? Par quel moyen sa divine présence m'est-elle accordée ? Par un acte d'obéissance au prêtre qui a voulu, à cette heure, dans tel lieu, sur un autel désigné, choisi par lui-même, changer le pain et le vin au corps et au sang adorable de Jésus-Christ. Quel est le prêtre qui a voulu, et à qui Jésus-Christ n'a pas hésité un seul instant d'obéir ? peut-être un saint, mais enfin un pur homme ; peut-être un malheureux qui vit mal, et qui est l'ennemi de Jésus. C'est ainsi que Dieu obéit à la volonté de sa créature, et quelquefois d'une créature non pas seulement imparfaite et pleine de misères, mais encore chargée de péchés et de crimes énormes.

Je continue, et je me demande à moi-même : Qui oblige Jésus-Christ à demeurer dans cette église, dans ce tabernacle, plutôt que partout ailleurs ? Qui a choisi cette sorte de prison, d'où le divin captif ne sortira jamais de lui-même, par un effet de sa volonté propre ? quelles chaînes, quels liens le retiennent ? Tu le demandes, ami fidèle ? Mais pourrais-tu l'ignorer ? ce sont les chaînes, c'est le lieu de l'obéissance à son Père céleste qui, de toute éternité, a résolu de mettre son divin Fils à la disposition des hommes, de le livrer à leur volonté quelquefois coupable, par le sacrement de la divine Eucharistie.

Oui, tout pouvoir est donné aux hommes sur le corps et sur le sang de Jésus. Ils peuvent abuser d'une manière sacrilège de ce pouvoir sacré ; je suis loin de l'ignorer, mais alors même qu'ils agiraient de la sorte, Jésus-Christ se soumettrait à la voix et à la volonté de ses prêtres. Ceux-ci le placent où ils veulent, ils le transportent d'un lieu à un autre, quelquefois d'une façon fort peu convenable ; ils le présentent à une assemblée qui n'est pas réunie pour le louer, mais qui se prépare au contraire à lui refuser les hommages ; et toujours il obéit, il se soumet, parce qu'il l'a promis, et que son amour pour les hommes a accepté toutes les conséquences de cette soumission, de cette obéissance sans bornes.

Cette obéissance du divin Maître est telle qu'il se réduit à l'inaction, à l'immobilité la plus absolue, n'ayant pas d'autre mouvement que celui qui est imprimé par la main de l'homme. Oh ! quand on a dit que par l'obéissance religieuse, l'homme devient comme un mort, comme un cadavre, on a cru dire tout, et cependant voici quelque chose de plus surprenant ; car enfin un mort, un cadavre oppose au moins la résistance de sa pesanteur ; il faut bien des efforts pour le placer où l'on veut. Mais, dans la sainte Eucharistie, c'est autre chose ; et, dans un instant, Jésus-Christ soumis à la volonté d'un homme, se trouvera livré à un très grand nombre de ses créatures, uniquement encore parce que celles-ci l'ont voulu !

O prodige incompréhensible ! c'est Jésus-Christ le Fils de Dieu qui, volontairement, se réduit à un pareil état d'impuissance, pour m'apprendre l'usage que je dois faire de ma volonté, et de cette liberté dont je suis tous les jours si fier et si horriblement jaloux. Et moi je ne comprendrais pas cet enseignement divin ? Je voudrais me nourrir de Jésus-Christ, et détester toujours la soumission et l'obéissance !

Âme chrétienne, prends-y garde, et réfléchis sérieusement. Un Dieu fait ta volonté, et tu te révoltes à chaque instant contre sa volonté adorable ; un Dieu respecte la volonté de sa créature, et celle-ci n'a que du dégoût et de l'aversion pour la volonté de son Créateur ; elle murmure, elle veut secouer le joug de l'obéissance, elle n'estime que la liberté la plus absolue, et l'indépendance à l'égard de toute autorité légitime ! C'est une monstruosité, mais c'est un fait ; et la conduite d'un grand nombre de prétendus dévots au Saint Sacrement n'atteste que trop l'existence de ce déplorable état, qui n'est qu'une illusion grossière dont le diable se sert pour endormir certaines âmes, et les conduire plus infailliblement à leur perte.

O mon Jésus, comme je goûte ces vérités ! je sens que mon âme en est toute pénétrée ; aussi vais-je m'appliquer mieux que jamais à pratiquer l'obéissance, en me souvenant de cette parole que j'ai trop souvent oubliée : L'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et obéir, se soumettre, est une chose préférable aux victimes les plus grasses (R. 15). Je conclurai toujours de cette parole, que je dois obéir plutôt que de communier, et que la sainte Communion, comme tous les actes de la piété chrétienne, n'a de valeur à vos yeux qu'autant qu'elle est réglée, dirigée par le sentiment d'une obéissance vraie et sincère.

II. Jésus-Christ modèle de pauvreté dans la divine Eucharistie

Quel profond mystère présente à la méditation de l'âme pieuse le divin Sacrement de l'Eucharistie ! C'est la gloire, c'est la hauteur incompréhensible d'un Dieu avec les plus humbles abaissements ; c'est la puissance infinie avec l'inaction et la dépendance la plus absolue ; enfin ce sont les richesses inénarrables et tous les trésors de la Divinité unis à la pauvreté la plus incompréhensible. Jésus-Christ a été pauvre pendant sa vie mortelle ; voyez la crèche, Nazareth, la croix. Celui qui commandait en souverain au ciel et à la terre, nous assure qu'il n'a pas même une pierre pour reposer sa tête. Et cette pauvreté volontaire était le grand remède apporté aux hommes pour guérir les maux affreux que l'amour des richesses fait tous les jours à leur âme.

Comme Docteur et comme Maître, Jésus-Christ a prêché la pauvreté ; il a maudit les richesses ; il a aimé les pauvres, il les a bénis, et les plus effrayants anathèmes sont tombés sur les riches.

L'âme fidèle aime à voir son Jésus pauvre, et dépouillé de tout ce vain appareil des richesses qui perd les insensés en les attachant à la terre en les dégoûtant des liens surnaturels de la grâce. Sous ce rapport, la divine Eucharistie est un mystère bien consolant, puisque la vie dont y jouit le divin Maître, est encore une vie de pauvreté offerte comme un modèle à tous ceux qui veulent être de Jésus en adoptant son Esprit.

Jésus-Christ est en possession d'une dignité souveraine ; mais cherchez-en les marques dans la divine Eucharistie, vous ne les rencontrerez pas. Jésus-Christ est Roi, Monarque universel, dans son adorable Sacrement ; qui peut apercevoir sa couronne et son sceptre ? Le manteau royal de Jésus, où le trouverai-je ? ce sont les accidents, les viles et communes apparences du pain et du vin. Conçoit-on quelque chose de plus pauvre ?

Mais allons plus loin, pénétrons davantage dans le fond de cet adorable mystère. Dis-le, âme chrétienne, conçois-tu un état plus pauvre que celui d'une personne qui ne possède rien, et qui ne vit que d'emprunt, sous la dépendance d'autrui, et par suite de la libéralité de ceux qui consentent à lui donner quelque chose ? Eh bien ! cet état n'est-il pas celui de Jésus dans sa vie Eucharistique ? Il reçoit tout, il n'a rien à lui. Le pain et le vin, qui sont la condition de cette vie prodigieusement miraculeuse, lui sont fournis par les hommes ; s'ils les refusent, le divin Sauveur ne descendra pas du ciel ; sa vie Eucharistique finira. La maison habitée par Jésus-Christ, qui est chargé de la lui offrir ? Toujours les hommes, libres dans leur action, et qui usent souvent de cette liberté pour ne prêter au Fils de Dieu qu'une bien pauvre demeure, quelquefois sale, dégoûtante, près de tomber en ruines.

Ces demeures empruntées aux hommes ne cessent pas de leur appartenir, car bien souvent on les a vus, faisant acte de propriétaires, obliger le Sauveur à les abandonner à ses plus cruels ennemis.

Si, dans les grandes villes, on trouve des temples élégamment décorés, combien n'en voit-on pas dans certaines contrées, que le moindre bourgeois refuserait d'habiter un seul jour dans sa vie ? Les autels vermoulus, les tabernacles au-dessous de la pauvreté qui pourrait toujours être propre, les linges sacrés vieux et usés, les ornements déchirés, tout accuse certains hommes sans foi, mais tout atteste un dénuement et une pauvreté que Jésus-Christ avait prévue, et qu'il a acceptée pour l'amour des hommes, afin d'être avec eux, alors même qu'on lui refuse l'honneur qui lui est dû.

Combien de messes servies par des enfants en haillons, et dont l'aspect inspire le dégoût ! Hélas ! si les habitants de certaines paroisses ignorent ces choses, l'homme qui a voyagé, qui a vu l'indifférence et l'irrégion de plusieurs populations et de certains prêtres, sait bien que, dans ce siècle de luxe et de richesses, la maison la plus pauvre, dans beaucoup de localités, est la seule maison que l'on destine à Jésus-Christ.

Maintenant je demande au fidèle ami de Jésus ce qu'il pense de cette pauvreté de son divin Maître, je lui demande surtout ce qu'il pense de cet amour, de cette soif des richesses et du luxe qui dévore la plupart des âmes ?

Monde aveugle et mille fois insensé, tu regrettes une obole jetée avec regret dans les mains d'un prêtre plein de foi, qui veut traiter son Sauveur avec quelque respect, et qui est obligé de recourir à tes aumônes, et tu ne trouves plus rien d'assez précieux, d'assez riche pour orner ta demeure, ta table, ton lit ! Ah ! comme tu es loin de Dieu !

Divin Sauveur, à moi la pauvreté, la simplicité, les privations de tout genre ; à vous, oui, à vous seul les richesses, tous les biens que vous avez créés. La nature entière est à vous ; elle doit vous être consacrée. Pour moi, vil vermisseau, vil atome, comment ne rougirais-je pas d'être mieux logé, mieux vêtu que mon adorable Maître ! O sainte pauvreté, se peut-il que je n'aie pour toi que de l'horreur et du mépris, quand je vois avec quelle force et quelle sublime éloquence Jésus-Christ la pratique et la prêche dans la divine Eucharistie !

III. Jésus-Christ modèle de patience dans la divine Eucharistie

Le divin Sauveur a constamment offert à ses disciples l'exemple d'une patience inaltérable, pendant qu'il vivait sur la terre, avant sa glorieuse Ascension dans le ciel. Quelle merveilleuse douceur, en présence de ses ennemis les plus méprisables ! Quel calme, quelle bonté divine, quand il était méprisé, haï, persécuté ! Je dois savoir ces choses, si j'ai un peu étudié l'Evangile.

Mais ce qu'il me serait impossible d'oublier, c'est ce que me racontent les Evangélistes, dans le tableau si admirable qu'ils m'ont laissé de la Passion du Sauveur.

Au milieu d'un torrent de calomnies et d'injures, environné de faux témoins, en présence des juges les plus iniques, que fait le divin Maître ? Écoute, âme fidèle qui aimes ton Jésus : *Jesus autem tacebat*. Jésus se taisait ! Arrête-toi sur ce mot sublime. Oh ! si tu étais capable de le bien méditer !...

Mais voici désormais Jésus-Christ dans sa vie, dans son existence eucharistique. Les exemples de son incompréhensible patience seront-ils renouvelés ? Il suffit d'ouvrir les yeux, de regarder le divin Sauveur, pour avoir une réponse à cette question.

Jésus-Christ, dans l'adorable mystère de nos autels, est, tous les jours, l'objet des mépris et des outrages d'un grand nombre d'hommes. Les uns ne viennent chez lui que pour l'insulter ; les autres pour mettre en doute ou pour nier sa présence ; ceux-ci l'abreuvent d'outrages, pendant qu'il s'immole pour eux, tandis que d'autres profanent et souillent sa chair sacrée, par des communions indignes et sacrilèges. De plus nombreux détails seraient inutiles ; je sais que mon divin Sauveur a beaucoup à souffrir de la part des chrétiens sans foi, et je n'oublierai jamais l'excès d'impertinence dont j'ai été le témoin. Des hommes attirés par l'éloquence tout humaine de certains orateurs, passent deux heures, à attendre cette parole d'homme ; pendant ces deux heures, on célèbre des messes, et c'est pendant ces messes que les uns lisent un roman, que d'autres écrivent des lettres ;

tandis que leurs voisins prennent leur nourriture, tout en causant sur mille objets divers. L'élévation de l'hostie a lieu, et ce désordre sacrilège continue.

Que fait Jésus, en présence de ce scandale ? Le feu du ciel va-t-il consumer les coupables ? Celui qui commande à la foudre va-t-il écraser ces impies ? Non, ne le pensez pas. Ce que fait Jésus ? il se tait, il supporte, il attend. Il continue à prier pour ses bourreaux, comme il le fit sur le Calvaire. Peut-être prépare-t-il une grâce toute spéciale de conversion pour quelqu'un de ces nombreux profanateurs qui l'entourent.

Eh bien ! âme chrétienne, cette leçon ira-t-elle à ton cœur ? Que penses-tu de tes vivacités, de tes colères, de tes antipathies, de tes désirs de vengeance ? Tu ne peux rien endurer pour ton Jésus, misérable ! et ton Jésus, vois donc ce qu'il endure pour satisfaire à son amour qui le porte vers cet autel, où tu dois trouver avec Lui tous les genres de biens !

Non, je le dis avec une douleur profonde, non, la plupart de ceux qui fréquentent nos églises, et plusieurs qui aspirent à la fréquente communion, ne savent pas que Jésus-Christ est là en qualité de Maître ; que ses leçons ne doivent pas être vaines et inutiles pour nous, qu'il est impossible de lui plaire en refusant d'être ses disciples ; non, ils ne savent pas cette grande parole : Je fais la Pâques avec mes disciples (Mt. 26). Mais avec ceux qui ne sont pas ses disciples, que fait-il ? Saint Paul a répondu à cette formidable question, quand il a dit : Ils mangent et boivent leur propre jugement (1 Cor. 11).

Adorable Jésus, mon divin Maître, moi je veux être votre disciple ; tout ce que vous m'enseigniez, tout ce que vous prêchez, dans votre vie eucharistique, je l'accepte, je le veux, je l'aimerai, j'en ferai la règle immuable de ma conduite.

Le lundi de la quatrième semaine après la Pentecôte

Les effets que produit le sang de Jésus-Christ donné comme breuvage à l'âme fidèle

Mon sang est véritablement un breuvage (Jn. 6). Il n'y avait qu'un Dieu qui pût parler ainsi ; mais, d'un autre côté, si ce même Dieu a prononcé les paroles que rapporte le saint Evangile, la vérité qu'elles renferment est solidement établie ; le ciel et la terre passeront, dit le Sauveur, mais ma parole ne passera pas.

Où se trouve le sang que Jésus-Christ nous donne comme devant être la boisson de ses enfants ? Il se trouve, dit saint Thomas, partout où Jésus-Christ a été blessé, partout où son corps sacré a reçu quelque plaie. Quand le prophète Isaïe s'est écrié : Vous puiserez avec allégresse l'eau des fontaines du Sauveur (Is. 12), il a évidemment désigné les plaies que la malice des ennemis de Jésus a faites à son divin corps. Le côté ouvert par une lance, les pieds et les mains percés par les clous du crucifiement, voilà les sources d'où jaillit le sang adorable que Jésus-Christ présente à ses amis comme un véritable breuvage.

Si nous cherchons à connaître l'usage que les fidèles doivent faire du sang de Jésus-Christ, saint Thomas nous dira : il arrose et il abreuve l'âme tout entière, l'intelligence, la volonté, la mémoire ; l'intelligence, afin qu'elle comprenne la vertu de ce sang pour le bonheur du genre humain ; la volonté que ce même sang rend capable de savourer l'inappréciable bienfait dont elle est l'objet ; la mémoire, afin qu'elle conserve toujours et n'oublie jamais le secret de cet amour immense.

La grâce que le sang de Jésus-Christ répand dans une âme comble cette âme d'une telle douceur, qu'elle devient comme le paradis de Dieu. N'est-ce pas le Prince des Apôtres qui s'écrie : Que par l'aspersion du sang de Jésus -Christ vous soient données en abondance la grâce et la paix (He. 1). Or c'est de cette grâce que le Saint Esprit a dit : La grâce est semblable au paradis par ses bénédictions (Ecl. ; 11), c'est-à-dire, suivant saint Thomas, que l'âme devient comme le jardin de Dieu, par les fruits variés des célestes délices de la grâce. L'âme qui est arrosée par la douceur du sang de Jésus-Christ, produit les douces fleurs des vertus, les feuilles des paroles, et les fruits des actions.

Je m'arrête à ces trois pensées que me présente l'Ange de l'Ecole ; je veux les méditer sérieusement , car je sens bien qu'elles exciteront dans mon âme le désir le plus vif et le plus pur de me rendre souvent à l'invitation de Jésus-Christ : Recevez et buvez, car c'est mon sang !...

O divine Eucharistie ! comme je vais vous aimer davantage, à mesure que je comprendrai mieux la faveur insigne que je reçois de vous, la grâce inénarrable d'arroser mon âme tout entière du sang adorable de mon Jésus !

I. Les fleurs divines que produit la terre de notre âme, quand elle est arrosée par le sang de Jésus

Le prophète l'avait annoncé ; en voyant de loin les ineffables merveilles de la nouvelle alliance, il disait cette belle parole : Leurs âmes seront comme un jardin arrosé (Jr. 31). David, de son côté, voyait ces mêmes âmes abreuvées par un torrent qui amène dans elles les délices mêmes de Dieu (Ps. 35). Ce torrent sort des plaies du Sauveur ; il se trouve dans la divine Eucharistie, l'âme fidèle le sait, et elle ne consentira jamais à s'en éloigner, de peur qu'elle ne soit réduite à la triste condition d'une terre sèche, aride, sans eau.

C'est donc en buvant le sang adorable de Jésus-Christ, que l'âme fidèle se change en un jardin dont la terre devient fertile, et propre à produire bientôt les fleurs douces et variées de ces vertus admirables qui font les saints, et dont Jésus-Christ est le parfait modèle.

Ici je veux suivre l'enseignement de saint Thomas ; pourrais -je dire ou penser mieux que le docteur angélique ? Le sang, nous dit ce grand saint, est susceptible de prendre trois couleurs différentes. Dans son état naturel, il est rouge ; après une certaine préparation. il devient d'une blancheur éclatante, comme dans le sein de la mère d'où il s'échappe pour nourrir les petits enfants ; enfin le sang de l'homme ou des animaux devient noir, si on le met au feu. Ainsi le sang de Jésus-Christ, répandu dans une âme, y produit, comme dans le jardin de Dieu, les fleurs surnaturelles des vertus de différentes couleurs : les roses de la charité, les lys de la chasteté, les violettes de l'humilité.

O fleurs divines ! je vous admire tous les jours sur certaines âmes que le sang de Jésus a changées en un jardin de délices ; pourquoi ne poussez-vous pas encore, pourquoi n'êtes-vous qu'en état de germe, et refusez-vous de briller par votre épanouissement, dans le jardin de mon âme ?

Le juste, me dit l'Esprit de Dieu, est semblable à la fleur des roses, dans les beaux jours du printemps (Ecl. 1). Empourpré par le sang de Jésus, le juste brille de tout l'éclat de la rose, qui est la reine des fleurs, parce que la charité est devenue son plus riche ornement. Quand l'Epouse du Cantique s'écrie : Les cheveux de votre tête sont comme la pourpre des rois (Ct. 7), que veut-elle dire ? L'éclat de la pourpre est dû au sang d'un animal ; eh bien, les cheveux de la tête du divin Epoux, ce sont les fidèles qui brillent d'un éclat dont la pourpre est l'image ; ils ont la couleur du sang de Jésus-Christ qui les inonde ; ils brillent, comme la rose et la pourpre, par l'éclat de la divine charité et du céleste amour. Saint Thomas, qui a fait ces réflexions, n'était-il pas lui-même cette rose éclatante de beauté, brillante comme la pourpre, dans le jardin spirituel de l'Eglise ? Et d'où lui venait cet éclat, sinon du sang de Jésus-Christ, dont il arrosait tous les jours son âme sublime ?

Mais continuons le développement des admirables pensées du saint Docteur.

Les justes, nous dit le Saint-Esprit, sont comme les lis qui croissent sur le bord des eaux (Ecl. 1) ; c'est -à-dire que leur blancheur est remarquable, et cette blancheur, qu'est-elle autre chose que la pureté des mœurs, l'admirable vertu que nous nommons la chasteté ? Mais d'où leur vient cette blancheur qui les fait comparer à des lys ? Nous le savons par le témoignage du disciple Vierge Ils ont blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau (Ap. 6). Leurs yeux, dit encore la sainte Ecriture, sont comme les colombes qui ont été lavées dans le lait. Où est ce lait pur, ce lait qui communique une blancheur céleste ? Tu le sais, ô mon âme ! ce lait n'est autre chose que le sang de l'Agneau ; préparé par l'amour qui veut en nourrir les enfants de Dieu, le sang de Jésus-Christ est d'une blancheur éclatante.

Viens donc boire ce sang, viens t'abreuver à cette source que tu trouves dans la divine Eucharistie, âme chrétienne, qui portes la lourde chaîne des passions. les plus honteuses. Plonge-toi dans ce bain salubre ; tu blanchiras ta robe, si souvent couverte de souillures. Abreuve-toi, et arrose la terre de ton cœur de cette liqueur divine, et cette terre produira le lys de la chasteté et de l'innocence.

Mais les premières fleurs qui se montrent après les froids de l'hiver , ce sont les violettes ; si leur couleur est sombre et s'approche du noir, elles n'en sont pas moins remarquables par un genre de beauté qui leur est propre, et par le doux parfum qu'elles exhalent ; leur principal caractère est dans une certaine obscurité qui oblige à les chercher avec soin ; on ne les trouve que très- bas, et toujours bien rapprochées de la terre.

Le sang de Jésus-Christ a été défiguré dans sa passion. L'Epouse du Sauveur, couverte de ce sang, s'est écriée : Je suis noire, mais je suis belle (Ct. 1). Or cette Epouse, c'est l'âme fidèle. Elle boit le sang de Jésus, ce même sang défiguré, quand il fut profané dans le prétoire, ou que du haut de la croix, il coula sur la terre ; et ce même sang, reçu par les amis de Dieu dans la divine Eucharistie, leur inspire la patience dans les outrages et les mépris qui leur arrivent des créatures ; il les rend vils à leurs propres yeux, il leur communique la vraie humilité, qui se nourrit d'abaissements profonds et d'humiliations continues.

Je ferai noircir les étoiles du ciel, s'écrie le Seigneur (Ez. 32), c'est-à-dire ceux qui brillent par la vérité, par la charité et par l'innocence ; je les rendrai sombres et noirs, avec le sang de Jésus-Christ, comme les violettes qui sont noires et belles et qui se cachent avec soin, malgré la suavité du parfum qui trahit leur obscurité et leur retraite.

Comprends-tu ce langage, âme fidèle ? Voilà ce que tu dois devenir en buvant le sang adorable que le divin Maître te présente dans la divine Eucharistie ; tu seras un jardin, le paradis de Dieu ; la rose, le lys, la violette feront ton plus riche ornement. Le veux-tu ?

II. Les feuilles des bonnes paroles produites dans l'âme du fidèle par l'irrigation du sang de Jésus

Si un arbre est coupé, ne désespérez pas de lui ; il repoussera aussitôt que sa racine aura senti l'eau dont vous l'arroserez, et il se couvrira de ses feuilles (Jb 14).

Fleurs, fleurissez, dit le Saint-Esprit, et produisez des feuilles pour la grâce (Ecl. 34). Les justes ne produisent pas seulement les fleurs des vertus, mais après avoir bu le sang de Jésus-Christ, dit saint Thomas, ils profèrent des paroles de salut, et ces paroles produisent plusieurs sortes de grâces.

Les arbres arrosés produisent trois sortes de feuilles : les unes sont médicinales, les autres se font remarquer par la beauté de leur forme, d'autres enfin par l'éclat de leur verdure. Voilà bien l'image fidèle des feuilles que produisent, par leurs saints discours, les âmes arrosées par le sang du Sauveur.

L'âme chrétienne est invitée à boire le sang de Jésus-Christ, afin de devenir le paradis de Dieu. Or voici ce que dit le disciple que Jésus aimait : Les feuilles de l'arbre du paradis de Dieu sont le remède et la santé des nations ; l'eau vive qui arrose cet arbre sort du trône de l'Agneau (Ap. 12). Ezéchiel nous dit aussi : Ces eaux sortent du sanctuaire (Ez. 47). Quel est ce trône de l'Agneau ? Quel est ce sanctuaire ? L'âme fidèle répond facilement à ces questions.

C'est donc le sang de Jésus-Christ qui produit ces feuilles médicinales, les paroles et les discours sacrés tout empreints de l'esprit de Dieu, qui portent la lumière, la consolation, l'espérance dans l'âme des pécheurs.

O vous qui buvez si souvent le sang adorable du divin Maître, pourquoi votre langage, pourquoi vos paroles sont-elles si peu conformes au langage et aux paroles de Jésus ? Ces feuilles de votre âme blessent souvent au lieu de guérir ; elles sont incapables de fournir un remède aux âmes malades qui les entendent. Prenez-y garde, on attend de vous autre chose !

Quand saint Thomas, qui nous fournit ces admirables pensées, avait arrosé son âme du sang du Fils de Dieu, dites, si vous le pouvez, le bien que produisaient ses paroles, le bien qu'elles font encore dans l'Eglise. Demandez à saint Bernard, à saint François de Sales, ce qu'étaient leurs discours, quand, le matin, ils avaient bu le sang de leur Dieu. Ce sang adorable a-t-il donc perdu quelque chose de sa vertu première ? On le dirait, quand on entend le langage d'un grand nombre de ceux qui le boivent.

Il y a des arbres dont les feuilles sont d'une admirable beauté ; leur forme et leur dimension attirent tous les regards. Voilà qu'un arbre m'apparaissait, et ses feuilles étaient très belles, et, sous leur ombre, les bêtes privées et les animaux sauvages trouvaient leur retraite, et les oiseaux du ciel habitaient sur les branches de cet arbre (Dn. 9). Quand les Apôtres annoncèrent l'Evangile, les admirables feuilles dont ils étaient couverts, c'est-à-dire leur langage surhumain, éblouit les nations ; on vit le juif et le gentil, le grec et le barbare, le maître et l'esclave accourir auprès d'eux, et chercher leur repos à l'ombre de leur doctrine et de la vérité dont l'éclat réjouissait leur intelligence. D'où leur venait cette éloquence qui subjuguait les esprits les plus fiers ? Du sang de Jésus-Christ. En douteriez-vous encore ?

Eh bien, le Sage nous assure qu'une langue éloquente ne fera jamais défaut à l'homme de bien. Comment se fait-il donc que cette beauté du langage chrétien disparaisse dans certaines maisons, nous allions dire dans certaines chaires ?

Ah ! venez boire le sang de Jésus-Christ, et vous saurez parler de lui, et votre langage réunira autour de vous les grands et les petits, les forts et les faibles ; vous serez l'arbre dont parle Daniel ; vos feuilles magnifiques attireront tous les regards ; à leur ombre, on verra le loup et l'agneau vivant en paix ; sur les branches de cet arbre, les oiseaux du ciel, les âmes les plus élevées en grâce, trouveront un lieu de repos, d'où on les verra s'élancer avec plus de vigueur pour atteindre les hauteurs du Ciel.

Enfin, c'est une vérité d'expérience, que la couleur verte des feuilles et des herbes qui décorent nos champs, repose agréablement la vue, sert à la réparer, et fortifie les yeux troublés par la fatigue. Or, en parlant du juste, le Saint-Esprit a dit cette parole : Il est semblable à un arbre qui croît sur le bord des eaux, sa feuille sera toujours verte (Jr. 17). Ces feuilles, dit saint Thomas, signifient les paroles des hommes de bien qui consolent ceux qui sont dans la tristesse et le malheur.

La grâce et la beauté plaisent à l'œil, nous dit l'Esprit de Dieu ; au-dessus de ces choses, les semailles verdoyantes (Ecl. 11). Et puis nous lisons encore : Les conseils d'un ami adoucissent l'âme (1 Cor. 10). Maintenant, écoutez saint Paul : Je désire vous voir, afin de vous faire participants de quelque grâce spirituelle pour vous consoler (Jb. 3). D'où venait à saint Paul cette vertu qui consolait les âmes ? Écoutez la réponse de l'Apôtre : Le calice auquel nous participons, n'est-ce pas le sang du Seigneur (Pr. 27) ? Mais voici le grand prodige annoncé de la manière la plus éloquente. En ce temps-là, la douceur distillera des montagnes, et le lait coulera du flanc des collines (Rm. 2). Où sont ces montagnes sacrées et ces collines si précieuses, pour l'homme qui attend les consolations réclamées par ses douleurs et ses désespoirs ? Ah ! regardez l'autel saint ! Là se trouve le sang de l'Agneau ; les âmes qui s'abreuvent à cette source de toutes les bénédictions, acquièrent la faculté de répandre autour d'elles le lait et le miel des divines consolations. Ce sang adorable qui leur communique la vie de Dieu, les rend propres à parler la langue de Dieu ; leurs discours consolent ; ils délassent les âmes fatiguées, troublées par le triste spectacle que présente la corruption du monde. Heureux ceux qui les entendent ! Ils sont semblables au voyageur qui sort d'un chemin pierreux et plein de boue, et qui se trouve en face des plus riches et des plus agréables productions de la nature.

Mais bien plus heureux est le fidèle, le prêtre, qui en buvant tous les jours le sang de Jésus-Christ, reçoit, par ce divin breuvage, la vertu de parler le langage de Dieu ! Ses discours, ses conversations deviennent comme les feuilles de l'arbre de vie ; ces feuilles sont un remède pour tous les maux, une ombre salutaire offerte à tous les voyageurs accablés de lassitude, un lieu de rafraîchissement et de paix qui leur fait oublier les cruelles amertumes de la vie mondaine.

III. Les fruits des bonnes œuvres produits par le breuvage divin du sang de Jésus-Christ

L'âme fidèle est comparée à un arbre qui, bien arrosé, porte son fruit au temps marqué par les lois de la nature. Nous lisons dans le livre admirable, le Cantique des cantiques, que l'épouse trouve délicieux les fruits que lui présente son époux. Cette image des fruits qui représentent les bonnes œuvres se retrouve souvent dans les livres saints. Je sais ce que l'on pense communément

d'un arbre arrosé avec soin et qui ne donne que des feuilles, lorsqu'il est dans sa nature de produire des fruits agréables au goût et très beaux à la vue. Jésus-Christ, dans la parabole du figuier stérile, me fait comprendre le malheur dont est menacée une âme qui lui refuse le fruit des bonnes œuvres. Et quand il a dit à ses disciples : Je vous ai choisis, il a ajouté aussitôt : Afin que vous portiez des fruits.

Il a été écrit : J'arroserai le jardin où se trouvent mes plantations, et je rassasierai l'herbe de ma prairie (Ecl. 24). Or voici comment saint Thomas explique ces paroles : J'arroserai du sang de Jésus-Christ le jardin de l'âme : je la rassasierai du fruit des bonnes œuvres, et elle mangera elle-même ce fruit comme sa récompense dans le ciel.

Ils feront des jardins, dit le prophète Amos, et ils en mangeront les fruits, dans le présent, par un avant-goût spirituel ; dans l'avenir, par une jouissance parfaite.

Ces fruits spirituels sont appelés par le grand Apôtre des fruits de lumière ; ils consistent en toute sorte de bonté, de justice et de vérité (Ep. 5). Voilà ces bons fruits que Jésus-Christ déclare être le produit des arbres bons. Voilà ces fruits dont il est dit : Annoncez au juste qu'il se nourrira du fruit de ses œuvres (Is. 3).

Eh bien ! je dis que le sang de Jésus-Christ arrose les âmes, pour les rendre fertiles, et pour leur communiquer la vertu de produire les fruits de la vie spirituelle, et toute sorte de bonté, de justice et de vérité ! Oh ! qui comprendra bien le sens profond de ces mots tombés de la bouche de saint Paul : Toute sorte de bonté, tout ce qui est bon, d'une bonté divine, comme dans Jésus-Christ ; toute sorte de justice, c'est-à-dire de vertus, d'œuvres utiles, favorables au prochain ; toute sorte de vérité, la vérité en action dans la vie d'un saint, la vérité dans les pensées, dans les intentions ; la vérité dans les discours, dans les actes, dans les desseins que l'on conçoit, dans les affaires que l'on entreprend. O vérité, es-tu le fruit ordinaire que j'admire dans tous ceux qui boivent le sang de mon Jésus ! Hélas ! autour de moi tout est faux, et tout est marqué au coin de la dissimulation, de la ruse, de l'hypocrisie, et, cependant, plusieurs boivent le sang adorable de mon Jésus !

Ces fruits que doit porter une âme arrosée par le sang de Dieu, sont ceux de la piété et de la dévotion. Comment ne les verrais-je pas croître, se multiplier en moi, après avoir si souvent approché mes lèvres du calice du salut ? Eh quoi ! le sang de Jésus-Christ ruissellera dans les veines du chrétien, et ce chrétien demeurera froid, insensible pour Jésus-Christ, sans piété et sans dévotion ! Mais ce serait quelque chose de monstrueux ! Si je voyais ce spectacle de désolation, j'aurais tout lieu de craindre que le grand Apôtre ait vu de loin les âmes dont je parle quand il a dit que plusieurs boiront au calice du Seigneur et à celui des démons !

O mon adorable Sauveur, comme je vais travailler à me rendre digne de boire bien souvent votre sang adorable ! Mais aussi comme je vais m'appliquer à orner mon âme des fleurs, des feuilles et des fruits qui doivent être le résultat et la conséquence de ma participation au calice du salut ?

Le mardi de la quatrième semaine après la Pentecôte

Comment l'âme fidèle boit le sang Jésus-Christ

Venez, s'écrie le Saint-Esprit, et buvez le vin que j'ai mêlé pour vous (Pr. 9). C'est la divine sagesse qui a mêlé ce vin auquel elle invite l'âme fidèle. Pourquoi ce mélange, et que signifie-t-il ? Ce mélange, dit saint Grégoire, résulte de l'union de la divinité avec l'humanité dans la personne adorable du Sauveur Jésus.

Or, il arriva un jour que le Fils de Dieu fait homme invita les siens à boire son propre sang ; il leur en fit une obligation, il le leur présenta dans la coupe sacrée qu'il tenait dans ses mains, en leur disant cette douce et suave parole : Prenez et buvez, ceci est mon sang.

Jésus-Christ étant la sagesse éternelle revêtue de sa propre nature, il est évident que ce vin mystérieux promis aux justes dans toutes les pages de l'Ancien Testament, ne saurait être autre chose que le sang adorable de mon divin Maître. Ce sang précieux est le vin mêlé dont parlent les livres saints ; pourquoi ? Parce qu'il est inséparable de la Divinité à laquelle il est uni hypostatiquement. D'où il suit qu'en venant boire au calice du Seigneur, en arrosant mon âme de la douce liqueur que ce calice renferme, c'est Dieu même que je bois, c'est Dieu même qui arrose mon âme, qui l'humecte, qui apaise ses ardeurs, qui étanche sa soif !

Je dois bien le remarquer. De même que, dans la figure de la divine Eucharistie, je trouve toujours le pain et le vin, comme il serait facile de le prouver en rapportant un très grand nombre de textes des livres saints ; dans la réalité, c'est-à-dire dans le divin Sacrement, je trouve toujours le corps et le sang de Jésus-Christ nommés l'un et l'autre, annoncés, promis par le divin Sauveur. Dès qu'il s'agit de sa chair, qu'il appelle une viande, Jésus-Christ ajoute que son sang est une véritable boisson ; l'un ne va jamais sans l'autre ; ces dons magnifiques sont inséparables.

Sans doute, Jésus-Christ aurait pu ne parler que de son corps donné en nourriture aux hommes ; ils auraient tous compris que le sang du Fils de Dieu leur était donné également, par la raison qu'il coule toujours dans les veines adorables où il est éternellement renfermé. C'est donc avec une intention particulière que Jésus-Christ a parlé distinctement de son corps et de son sang ; sa pensée doit arrêter notre attention ; elle doit nous faire comprendre la nécessité de nous occuper en particulier du sang

adorable qui nous est offert, des mystères que renferme ce don inestimable, et enfin des devoirs que nous impose l'acceptation de cette grâce insigne, dont le prix surpasse tout ce que l'homme pourra jamais imaginer de plus grand.

Si cette doctrine était connue, si elle était comprise, beaucoup de fidèles s'occuperaient davantage de la réception du sang de Jésus-Christ. Et quels fruits abondants ne les verrions-nous. pas retirer des méditations qui leur seraient proposées sur un si magnifique sujet ! Disons donc encore quelques vérités relatives à ce mystère d'amour, qui nous est offert à chaque instant sur l'autel et à la sainte Communion.

I. Le sang adorable de Jésus-Christ dans le saint Tabernacle

Je sais par la foi, qu'après les paroles de la consécration, le sang adorable du Fils de Dieu se trouve sous les apparences du pain aussi réellement que sous les apparences du vin. S'il en était autrement, l'Église, qui veut conserver la sainte Eucharistie la conserverait sous les deux espèces, d'autant mieux qu'elle réserve l'hostie consacrée pour une autre fin, qui est la communion administrée en Viatique aux malades. Or, nous savons que le divin Sauveur n'a jamais séparé la manducation de sa chair de la réception de son sang, quand il s'est agi du Sacrement auguste dont je médite la grandeur et la dignité infinie.

Le fidèle vient donc au pied de l'autel pour adorer le sang du Sauveur aussi bien que sa chair sacrée. Le culte qui est rendu à la divine Eucharistie dans les prières et les cérémonies de l'Église, dans les expositions, les processions et les bénédictions du très saint Sacrement, a pour objet direct le sang précieux de Jésus-Christ aussi bien que son corps divin ; on ne saurait admettre la séparation de ces deux objets qui, bien distincts l'un de l'autre, sont néanmoins étroitement et inséparablement unis à jamais.

Le sang adorable de mon Jésus est donc perpétuellement devant moi, renfermé, conservé dans le saint tabernacle. Peut-être n'ai-je jamais fait cette réflexion.

La vie de l'homme est dans le sang. C'est le Saint-Esprit qui l'a dit : Vous ne mangerez point le sang des animaux, qui est leur vie. La vie de la chair est dans le sang. C'est pourquoi je vous l'ai donné, afin qu'il soit répandu sur l'autel pour l'expiation de vos péchés. Car c'est par le sang que l'âme sera purifiée (Lév. 8). Il y a dans ces quelques lignes des vérités d'un ordre trop élevé pour que l'on s'y arrête dans une méditation comme celle que j'ai entreprise en ce moment. Néanmoins, je m'arrêterai un moment à cette idée : c'est par le sang que l'âme s'est purifiée !...

L'âme a reçu ses souillures du corps dans lequel elle vit ; la vie du corps a été l'occasion et l'instrument de la mort de l'âme. Or, comme la vie du corps lui vient du sang, on peut dire que le principe du mal dans l'homme, c'est son sang. Eh bien, Dieu a chargé le sang de l'expiation du péché ; la mission du sang, c'est de laver, de purifier l'âme. Le sang sera frappé par la divine justice, il coulera, il sera répandu, et il deviendra le sceau de l'alliance de Dieu avec l'homme, de la réconciliation du Créateur avec sa créature. Tous les peuples ont admis cette vérité : il y a dans le sang une vertu expiatoire de là des sacrifices sanglants dans le monde entier, depuis l'origine des siècles.

Saint Paul nous parle des sacrifices que Dieu avait voulu ; nous savons que les prêtres, l'autel, les victimes, tout avait été l'objet d'un choix particulier de la part du Seigneur. Et ces sacrifices paraissaient tellement nécessaires, que le grand Apôtre a cru pouvoir s'écrier Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission des péchés (He. 9).

Mais si toute la gentilité a compris la nécessité des sacrifices sanglants, si elle a vu dans le sang une vertu expiatoire, elle était loin de deviner quel était le sang dont toute la famille humaine avait besoin. Il eût fallu, pour cela, nous dit un grand homme, qu'elle comprît l'immensité de la chute, et l'immensité de l'amour réparateur.

Quant au peuple juif, les sacrifices sanglants qu'il offrait à Dieu n'étaient qu'une figure grossière et imparfaite ; les hommes de Dieu le savaient, et il y avait dans la nation un sentiment indestructible qui se fit jour, au moment où Caïphe s'écria : Il est expédient qu'un homme meure pour le peuple, afin que toute la nation soit sauvée.

Le chrétien connaît cet homme ; c'est Jésus-Christ, le Fils éternel du Très-Haut ; l'âme fidèle connaît le sang qui seul possède une vertu expiatoire, c'est le sang adorable de son Jésus !

Saint Paul nous dit que Jésus-Christ a sanctifié le peuple par son sang (He. 12). Or c'est toujours le même sang qui lave les souillures des pécheurs, qui réconcilie l'homme avec Dieu.

Telles sont les réflexions que je fais devant le saint tabernacle, et tout à coup je me demande à moi-même : Où est ce sang dont la vertu est infinie ? Mon cœur bat fortement, et la foi qui l'éclaire, et l'amour qui le brûle, se joignent ensemble pour lui faire pousser ce cri, qui renferme toute espérance : Ce sang que je cherchais se trouve là, à une très petite distance de moi. Il y est tout entier ; il y est avec tous les mérites acquis par les douleurs qui l'ont fait couler des veines de Jésus-Christ, sur une terre qu'il voulait sanctifier ; il y est avec la même vertu qu'il eut sur le Calvaire ! O pensée infiniment consolante !...

Mais pourquoi ce sang adorable est-il là, sous mes yeux, en quelque sorte, dans le divin tabernacle ? Il y est et il y demeure, parce que sa présence parle à Dieu d'une manière bien plus éloquente que n'a pu le faire le sang d'Abel. Si le sang de l'innocent Abel, versé par la colère d'un frère jaloux, criait vers le ciel et demandait vengeance, le sang de Jésus-Christ, toujours présent sur la terre dans la divine Eucharistie, crie aussi vers le ciel, mais il demande miséricorde, et la miséricorde descend du ciel en un fleuve de grâces, en un torrent d'ineffables bénédictions.

O dignité éminente ! O sublime grandeur de la divine Eucharistie ! Par sa seule présence dans nos tabernacles, elle enrichit la terre de ce trésor magnifique dont le ciel pourrait être jaloux, le sang de Jésus-Christ, le prix de mon salut, le sang dont la vertu expiatrice est telle, qu'une seule goutte de ce sang adorable suffirait pour effacer tous les péchés du monde.

Âme fidèle, voilà bien des considérations capables d'alimenter ta piété, et de te faire regarder comme bien légères et cruellement rapides, les heures que tu passeras en adoration devant la porte du saint tabernacle !

II. Le sang précieux de Jésus-Christ dans le calice

Quand le divin Sauveur présenta à ses disciples la coupe mystérieuse dans laquelle il avait versé du vin, il leur dit : Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang (Lc. 22). Saint Paul appelle ce calice : *calix benedictionis* (1 Cor. 10). Qui dira les sublimes mystères renfermés dans le calice ?

Le calice est appelé par excellence, calice de bénédiction, pourquoi ? N'est-ce pas par la raison que toute bénédiction doit en sortir comme de sa source, de son principe et de sa cause ?

Le calice, à l'autel, après la consécration ! Mais qui concevra, et surtout qui dira ce qu'il renferme ? La nouvelle alliance, s'écrie Jésus-Christ. Oui l'alliance que publiera l'Evangile, quand on le prêchera aux nations ; mais l'alliance consommée dans le sang adorable que renferme le calice des chrétiens ! Alors tous les biens qui arrivent à l'homme en vertu de cette alliance, tous les titres, toutes les dignités, toute la gloire, tous les privilèges surnaturels, célestes, divins, que Jésus-Christ apporte aux hommes ses frères ; tout cela est renfermé dans le calice !

Mais le calice n'est sur l'autel que pour quelques instants ; il y est afin que le prêtre le prenne dans ses mains et l'élève vers le ciel, en disant : Père, nous vous offrons le calice du salut ! Que se passe-t-il alors, grand Dieu, entre le ciel et la terre ? Le calice m'apparaît suspendu dans l'immensité de l'espace, il domine la terre sans tomber au ciel, mais il unit l'un à l'autre.

Dieu le Père voit le calice de son Fils, et il y trouve toutes ses humiliations, toutes ses douleurs, comme présentes et réunies dans la substance de ce sang adorable qui fume au sein de la coupe sacrée ; il est glorifié, sa justice est désarmée, la foudre s'éteint dans ses mains, la miséricorde et l'amour remplacent la justice.

Quand j'élève mon regard jusqu'à la coupe du calice, je me dis à moi-même : Là se trouve réellement, substantiellement le sang de mon Jésus, là, toutes les gouttes de ce sang adorable qui sortirent par tous les pores de la chair divine du Sauveur, et qui coulèrent sur la terre, pendant les tristes heures de l'agonie à Gethsémani ; là se trouvent toutes les parties de ce sang d'un Dieu qui coulèrent sous les coups de fouet dans le prétoire, qui s'échappèrent du front de l'adorable Victime, quand le Sauveur fut ceint de la couronne de douleur que les soldats romains placèrent sur sa tête ; là se trouve tout le sang qui sortit des pieds et des mains de Jésus, au moment où il fut cloué sur la croix ; là, tout le sang qui s'échappa de sa poitrine ouverte par la lance du soldat romain, après que le Sauveur eut rendu le dernier soupir.

Eh bien le calice, à l'autel, me paraîtra-t-il digne de tous les élans de ma foi, de tous les transports de mon amour ? Quel remède puissant pour guérir tous les maux ! Quel baume salubre pour tous les genres de blessure ! Âme fidèle, puisses-tu ne jamais perdre de vue ces vérités consolantes ! Le sang de Jésus-Christ dans le calice, ah ! c'est tout pour toi ; tu l'ignoris ? Non, mais bien souvent tu l'oublies.

Or, saint Jean Chrysostome affirme que des milliers d'anges entourent le calice. Pourrait-il en être autrement ? Mais le sang du calice est sur la terre, à l'autel, pour les hommes, pour les pécheurs, pour leur salut. Pieux fidèles, soyez ces anges qui accourent de toutes parts ; venez, prosternez-vous devant le calice, adorez, expiez, aimez !

III. Le sang adorable de Jésus-Christ reçu sacramentellement

Le prêtre qui offre tous les jours l'adorable Victime sait très bien la raison de ce mot : *Vinum mixtum*, le vin mêlé. L'Église lui explique ce mélange mystérieux, lorsqu'elle lui ordonne de verser quelques gouttes d'eau dans le vin qui va être changé en un sang divin par les paroles de la consécration ; car elle met dans sa bouche cette parole profonde : Faites, Seigneur, que, par le mystère de cette eau et de ce vin, nous devenions, nous, hommes, nous créatures, participants de la divinité de celui qui a voulu participer à notre nature, en se faisant homme.

Eh bien, voilà le grand mystère qui s'accomplit par le sang adorable de Jésus-Christ donné en breuvage à ses enfants.

Ici le sang de Jésus est bu par un homme. Ce sang va visiter les entrailles de cet homme et courir dans ses veines. Pourquoi ? Qu'a voulu le divin Sauveur, en disant à l'homme : Prends et bois, voilà mon sang ?

Le premier effet de cette boisson doit être de purifier notre âme. C'est saint Paul qui s'écrie : Bien mieux que le sang des anciennes victimes, le sang de Jésus-Christ purifiera nos consciences de toutes les œuvres de mort (He. 9).

Le sang de Jésus-Christ sera pour le fidèle un principe de joie. Oh ! comme il est précieux, comme il est admirable, ce calice où je vais m'enivrer.

Je m'arrête à ces trois effets, et plutôt au ciel que je pusse bien les comprendre !

Mais je dois y prendre garde ; saint Thomas me dit : Les uns reçoivent le sang de Jésus-Christ avec des fautes graves sur leur conscience ; ils le profanent, ils sont semblables aux soldats de la flagellation, aux bourreaux du calvaire ; ils le foulent sous leurs pieds. D'autres refusent de se laisser changer, transformer en créatures nouvelles par le sang de Jésus-Christ. N'est-ce pas le grand nombre ? Hélas ! oui, dans nos grandes villes, où les âmes les plus enracinées dans l'amour du monde, ont la prétention coupable de boire presque tous les jours, le sang du Fils de Dieu. Enfin il en est plusieurs qui tournent à des usages pervers le sang de Jésus-Christ, dit toujours saint Thomas. Ceux- là trafiquent de ce sang ; ce sont les mauvais prêtres, et les chrétiens hypocrites qui, pour conserver une réputation injuste de vertu ou de piété, abritent leurs vices sous la rougeur du sang de Jésus-Christ. Combien de femmes se conduisent ainsi ! Saint Thomas leur dit : Vous êtes plus durs que la pierre, plus insensibles que les rochers, car aux cris que Jésus-Christ fit entendre, et à la vue du sang qui coulait sur eux, la terre trembla, et les rochers se fendirent.

Que faudrait-il penser d'une âme que la vertu du sang de Jésus-Christ ne saurait attendrir ?

O sang précieux de mon Sauveur, j'en prends le ciel à témoin ; ce n'est pas pour mon âme que ces paroles sont dites ! Mon âme sent votre amour, elle en est touchée, elle en est ravie, elle vous regarde comme son plus riche trésor, et tous les jours, elle vous cherche et puis, quand elle vous a trouvé dans le saint tabernacle, quand elle vous a adoré dans le calice, elle brûle d'ardeur, une soif divine la dévore, elle souffre cruellement s'il ne lui est pas permis de vous boire, en vous recevant caché sous les divines espèces du Sacrement auguste de l'Eucharistie !

Le mercredi de la quatrième semaine après la Pentecôte *La Royauté de Jésus-Christ dans la Divine Eucharistie*

Je vais terminer le mois du Saint Sacrement, et en particulier la semaine consacrée à la prière. Pourrais-je m'occuper d'une vérité plus importante que celle de la royauté de Jésus-Christ dans son divin Sacrement ? Les rois reçoivent les plus grands honneurs ; tout leur obéit, et leur volonté devient la règle de la conduite de ceux qu'on nomme leurs sujets. Mais, d'un autre côté, les rois sont les distributeurs des grâces, des dignités, des faveurs de tout genre. Or toutes mes résolutions dans ce mois précieux, doivent aboutir à l'adoration de ce roi éternel, à la plus parfaite soumission à ses lois, au dévouement le plus absolu à tous les intérêts de sa gloire ; ces mêmes résolutions doivent consister dans une confiance sans bornes en la miséricordieuse bonté de Jésus considéré comme le souverain dispensateur de tous les biens de la grâce. En honorant aujourd'hui le roi immortel du sanctuaire et du tabernacle, je résumerai en quelque sorte, tous les sentiments de piété, de respect, de reconnaissance et d'amour dont mon âme s'est nourrie pendant ces précieuses semaines. Voici donc la matière ou le sujet de ma méditation. Je serai heureux si je parviens à nourrir mon cœur de la céleste doctrine qui m'est présentée en ce moment.

Le Fils de Dieu s'est fait homme ; à cause des deux natures réunies en une seule personne dans Jésus-Christ, il est nécessaire de reconnaître dans l'homme Dieu la bassesse, les infirmités et la douleur, et, en même temps, la grandeur suprême et la majesté infinie d'un Dieu. Saint Bernard dit un grand mot en parlant du Sauveur : il associe les choses divines aux choses humaines, ce qu'il y a de plus abject à ce qu'il y a de plus élevé.

Il faudrait donc ignorer le mystère de l'Incarnation, pour être surpris d'entendre parler de grandeur, de dignité souveraine, de pouvoir immense, de royauté éternelle, en même temps que l'on parle de faiblesse, de prières, de larmes, de douleurs et d'opprobres, quand on étudie de près le Fils éternel de Dieu le Père, revêtu de notre pauvre et misérable nature. Égal à Dieu, Jésus-Christ s'est revêtu de toutes nos infirmités, il ne nous a laissé en propre que le péché. Tel est l'enseignement de saint Paul.

Or, quand il s'agit de la vie Eucharistique de Jésus-Christ, on peut dire tout ce que saint Bernard a dit de sa vie mortelle. Il naît d'une femme, s'écrie ce grand docteur, mais cette femme joint à sa qualité de mère le sublime privilège d'une parfaite virginité ; il est enveloppé de langes, mais ces langes sont honorés par les concerts des esprits célestes ; il est couché dans une crèche, mais un astre lumineux apparaît au ciel pour annoncer sa naissance ; il est circoncis comme enfant d'Adam, mais il reçoit dans la circoncision un nom honorable qui indique sa majesté souveraine, puisque ce nom, apporté du ciel, ne pourra être prononcé sans que toute créature fléchisse aussitôt le genou, et atteste, par ses adorations, que Jésus est le vrai Fils de Dieu, et que sa majesté est infinie.

Ces rapprochements, ces observations pleines de vérité, peuvent servir à nous faire comprendre comment tout ce qui a été dit dans les méditations précédentes, est loin de diminuer la gloire de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie. Cette gloire est immense, malgré les mépris et les injures, les profanations et les sacrilèges des mauvais chrétiens et des impies ; cette gloire est celle d'un roi, de ce roi immortel et invisible dont parle le grand Apôtre, à qui est dû tout honneur et toute gloire, à cause de la grandeur infinie qui est en lui.

Un jour, le divin Sauveur se trouva placé au pied du tribunal où siégeait comme juge le représentant de la puissance Romaine, et de la majesté du peuple roi. Interrogé par celui à qui les Juifs l'avaient livré, pour obtenir un arrêt de mort contre sa personne sacrée, Jésus dit cette parole solennelle : Oui , je suis roi ! Il ajoute aussitôt : Mon royaume n'est pas de ce monde ; il n'a pas ici

son principe, son origine, sa cause. En parlant de la sorte, Jésus-Christ élevait sa royauté au-dessus de toutes les royautés de la terre dont l'origine est de ce monde périssable, qui passent et s'évanouissent comme tout ce qui est d'ici-bas.

La royauté de Jésus-Christ est divine dans son principe ; le Fils de l'homme est roi parce qu'en même temps qu'il est Fils de l'homme, il est Fils de Dieu, or, le Fils de Dieu est le roi éternel de toute créature, parce que son Père les a placées toutes sous son empire. Sa royauté est, elle était hier comme aujourd'hui, elle subsiste éternellement, elle est indestructible. L'homme peut abuser de sa liberté pour refuser de la reconnaître, pour se soustraire à l'empire de son amour, et repousser les grâces qui en découlent ; mais s'il le fait, il tombe entre les mains de son éternelle justice, et dans son désespoir qui n'aura point de fin, le réprouvé confessera la puissance et la majesté de Celui qu'il a refusé d'adorer et de servir comme son roi, quand il le pouvait librement et que Dieu lui en donnait l'ordre.

Ces vérités ont un rapport direct avec la divine Eucharistie. Ici Jésus-Christ règne ; il a son palais, son trône, ses ministres, sa cour. Ici Jésus-Christ commande, gouverne et dicte des lois. Ici Jésus-Christ veut que sa grandeur infinie soit reconnue, et que toute bouche humaine publie sa gloire et chante ses louanges. C'est ce qui a lieu dans l'Église catholique où le divin Sauveur a choisi, a fixé sa demeure, où il a établi son trône en qualité de roi. Et c'est la raison pour laquelle tout l'univers chante devant l'adorable mystère de l'autel : *Tu rex gloriae, Christe ! Tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu-Christe !*

O mon adorable Jésus, si mon amour a ressenti toutes les amertumes d'une tristesse mortelle, quand j'ai médité sur les humiliations auxquelles vous vous êtes condamné, en vivant au milieu d'un peuple où les ingrats et les impies seront toujours en grand nombre, aujourd'hui, je le comprends, vous m'invitez à une bien douce jouissance, puisque vous voulez que je contemple vos triomphes et la gloire qui environne votre trône Eucharistique ; soyez-en mille fois béni, ô mon divin Roi ! ...

I. La royauté de Jésus-Christ reconnue par l'Église en présence de la Divine Eucharistie

Quand je dis l'Église, je parle de la société des fidèles dirigée par les pontifes, par les prêtres, et surtout par le vicaire de Jésus-Christ, de qui procède toute autorité, et qui est salué par le monde entier comme le chef de la communauté chrétienne, *caput totius Ecclesiae*.

Or, je dis que l'Église honore Jésus-Christ dans la divine Eucharistie en qualité de roi, et que jamais un souverain, un monarque, quelque puissant et glorieux qu'on le suppose, ne recevra les honneurs, les adorations et les hommages que l'Église catholique adresse, depuis dix-huit siècles, à Jésus-Christ vivant dans la divine Eucharistie.

Le culte paraît tel qu'il est dans son essence comme dans sa forme extérieure, il se montre à nos regards, dans la liturgie qui en est la fidèle expression.

La liturgie suppose et exige des temples, des autels, des cérémonies et des chants. Or, que n'aurions-nous pas à raconter sur la magnificence des temples, sur la richesse des autels, la majesté des cérémonies, la ravissante harmonie des cantiques et des chants liturgiques ? L'esprit humain s'est-il jamais élevé plus haut que dans la conception des temples chrétiens, dans leurs ornements prodigieux, dans leurs ravissantes beautés, dans la hardiesse avec laquelle ces mêmes temples semblent s'élever pour atteindre les cieux ? On dirait la prière qui monte, et que rien ne saurait arrêter dans sa marche toujours ascendante. Chez quel peuple a-t-on vu des trônes plus riches et plus majestueux que nos autels surmontés du saint tabernacle ? Où l'art, avec ses mille inventions a-t-il façonné plus élégamment la matière la plus précieuse ? L'or et l'argent, les marbres les plus rares, les pierres les plus précieuses, tout a été offert, tout a été prodigué, en quelque sorte, quand il s'est agi pour une cité, pour un royaume, de faire un acte solennel de sa foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie.

Que dirons-nous des cérémonies augustes du culte catholique ? Nos Messes solennelles, nos expositions du Très Saint-Sacrement, les processions, les saluts, tout ne respire-t-il pas un parfum céleste, et les hommes ici-bas ont-ils jamais inventé quelque chose qui fut plus capable d'inspirer un respect profond, et d'élever les pensées comme les sentiments, vers les choses célestes ?

Mais je n'ai encore rien dit : la magnificence de notre culte brille dans tout son éclat dans nos chants, dans nos hymnes et nos cantiques. Pour une intelligence qui n'est pas encore abrutie, qui sait se dégager de la boue infecte où se plongent tous les jours les impies, existe-t-il, dans les formes multiples et si variées de la parole humaine, quelque chose que l'on puisse comparer à la langue de l'Église, aux accents divins qui expriment ses sentiments et qui attestent sa foi ? Les hymnes, les psaumes, les cantiques dont retentissent nos temples, ne sont-ils pas ce que l'on peut imaginer de plus grave et de plus touchant, de plus solennel et de plus suave ? Jamais homme parla-t-il comme parle l'Église ?

Eh bien ! Écoutez ceci, vous qui peut-être n'avez jamais fait une réflexion sérieuse sur le sujet que je propose à vos méditations ; quel est le but, quelle est la fin, quel est le dernier mot de la liturgie catholique si belle dans son ensemble, si variée dans ses formes, si radieuse de beauté dans ses détails ? Ce but, cette fin, ce terme, c'est la divine Eucharistie !

Enlevez à l'Église la présence réelle de Jésus-Christ, et dites si sa liturgie ne tombera pas dans le néant. Certes, à défaut de tout autre preuve, je n'aurais qu'à examiner ce qu'est le culte de Dieu, quelles en sont les formes, maigres, décharnées, froides et sans couleur, comme sans mouvement et sans vie, chez les novateurs hérétiques qui nient le dogme de la présence réelle.

Donc tout le travail liturgique dont l'Église s'honore depuis sa naissance, tous les développements, toutes les perfections apportées comme un nouveau tribut de la piété et de la foi pendant une longue suite de siècles, à ce monument de gratitude et d'amour élevé à la gloire de Dieu, tout se rapporte au dogme de la présence de Jésus-Christ au milieu de nous, tout est offert à Jésus-Christ dans la divine Eucharistie.

Maintenant demandez comme Pilate à Celui qui se cache sous les espèces sacramentelles, demandez-lui s'il est roi : *Ergo rex es tu ?* Il vous répondra : Interrogez là-dessus mon Église : demandez-lui si elle me traite en roi , si elle m'honore comme roi ; demandez -lui ce qu'elle pense de ma royauté.

Non, le trône éclatant de lumière sur lequel est placée la divine Eucharistie, les fleurs aux nuances les plus variées dont se couvrent les marches de ce trône de gloire, les suaves parfums que les mains sacrées de l'Église font brûler devant lui, les adorations profondes des fidèles et des ministres qui entourent le saint autel, les chants de triomphe dont les voûtes de nos temples répètent la douce harmonie, ne me permettront jamais de douter de la royauté immortelle de Celui que l'Église honore autant que la faiblesse et l'impuissance de l'homme lui permettent d'honorer une majesté souveraine.

Il est donc certain que Jésus-Christ est avec nous en qualité de roi, et que l'Église qui le sait, offre à ce roi immortel des siècles un culte, des hommages, un honneur, une gloire qui ne peuvent être offerts qu'à Celui qui est appelé dans les livres saints le roi des rois, le dominateur des dominateurs !

Comme je m'estime heureux, ô mon divin Jésus, de comprendre ces vérités, et surtout de les goûter, de m'en nourrir, d'en faire mes plus chères délices ! Oh ! triomphez, régnez, soyez loué, béni, exalté par votre Église, vous qui êtes son roi ! Je sens aujourd'hui le besoin de vous le dire, ma résolution est prise, elle sera inébranlable ; enfant de l'Église, je veux être dévoré du zèle de votre gloire, et toute ma consolation ici-bas, je la trouverai dans les hommages sincères, dans les louanges, dans les honneurs que je vous rendrai continuellement, et que je viendrai offrir au pied du sanctuaire, à Jésus mon divin roi résidant au milieu de nous dans la divine Eucharistie.

II. La royauté de Jésus-Christ reconnue par l'âme pieuse qui adore la divine Eucharistie

Les cérémonies du culte catholique ne sont pas de tous les instants ; les autels ne se trouvent pas toujours éblouissants de lumières, et couverts des plus riches productions de la nature ; les chants joyeux, les adorations solennelles ont leurs jours et leurs heures marquées, les temples sont quelquefois bien pauvres, et les tabernacles peu riches ; alors Jésus, dans le Sacrement de son amour, cesse-t-il de régner, d'être traité en roi, en souverain, en maître, dans l'Église de Dieu ? Ne le pensez pas, âme fidèle, car vous êtes vous-même la preuve du contraire.

Le cœur a son langage, et l'âme pieuse, seule avec Jésus-Christ, connaît très bien ce qu'exige d'elle la présence de son divin roi. On a beau, dans le monde, renouveler les efforts que l'enfer n'a jamais abandonnés, pour soustraire les âmes à l'autorité du souverain roi dont la présence se fait sentir dans nos temples, toujours un grand nombre de fidèles amis de Jésus viendra se prosterner devant lui, et adorer sa majesté infiniment sainte.

Voyez-vous ce voile de couleur sombre qui sépare le temple, d'un sanctuaire mystérieux caché aux regards de la multitude et de la foule qui se presse, ou qui vient de quitter l'enceinte du temple ? Derrière ce voile, il se passe des choses ineffables. Là, trente, quarante vierges, dont le monde n'était pas digne, se trouvent recueillies, prosternées, immobiles. Ces vierges au cœur pur et plein d'un amour que les séraphins semblent leur envier, ces vierges adorent leur roi ! Ce qui monte de leur âme embrasée, ce qui s'en détache pour aller réjouir le cœur du divin roi, qui le dira ? La couronne de Jésus, son sceptre étincelant de lumière, ses vêtements riches comme le ciel, les Vierges les admirent et en font leurs délices. Après avoir foulé sous leurs pieds toutes les vanités de la terre, leur âme légère comme les célestes intelligences, s'élance vers Jésus, en désirs enflammés, en adorations profondes, en élans d'amour. Jésus règne sur elles, et ce règne, c'est leur gloire, c'est leur félicité ici-bas.

Honorer par tous les genres de sacrifices Celui qui seul est digne de régner sur elles, lui offrir l'encens de leurs perpétuelles louanges, s'immoler à chaque instant pour sa gloire, c'est leur unique ambition. Il se passe entre ces âmes sublimes et le cœur de leur roi Jésus, des choses qui sont un éternel secret pour une âme ordinaire, et que, sans aucun doute, Jésus nous racontera, dans le grand jour de la manifestation des consciences.

Eh bien ! Là Jésus-Christ est-il roi ? Jésus-Christ reçoit-il les hommages, les adorations qui lui sont dus en cette qualité ? Je le demande à tout être raisonnable ni n'a pas perdu encore la faculté de sentir ce que langue de l'homme ne saurait traduire.

Cette royauté de Jésus-Christ, je la vois, reconnue, exaltée, aimée avec transport, partout où je rencontre des fidèles instruits, et qui ont quelque idée de la divine Eucharistie.

Dans nos villes les plus mondaines, là où le paganisme pratique semble avoir tout envahi, le divin roi a-t-il cessé de recevoir dans la divine Eucharistie, les hommages qui lui sont dus ? Gardez-vous de le croire.

Allez dans une église, quand la foule du peuple semble l'avoir laissée vide ; alors que les lumières éteintes et le soleil couchant semblent avoir conspiré ensemble pour réaliser une mystérieuse obscurité. Une lampe dont la clarté incertaine éclaire à peine un coin de l'autel, vous dit que Jésus-Christ est là. Mais y est-il seul ? Regardez autour de vous, prêtez l'oreille ! Oh ! que de

timides colombes sont venues, après les fatigues d'une journée pleine d'anxiété, chercher quelque repos à l'ombre du saint Tabernacle ! Si vous entendiez les célestes gémissments de leur cœur, vous en seriez pénétré, attendri ! Vos larmes couleraient douces et abondantes.

Qui attire ainsi, tout près du sanctuaire, ces âmes dégoûtées de la terre et de ses vains plaisirs ? la présence de leur divin Roi ; là, toutes les conditions se confondent, tous les âges, tous les sexes. Pourquoi ? parce que Jésus-Christ est le roi de tous, parce que tous sont les sujets de ce divin monarque. Mais que se passe-t-il alors dans le temple ? Vous ne le voyez pas ? On vient faire la cour au souverain Monarque du monde. Les uns prient et demandent des grâces, les autres sollicitent la miséricorde en retour de leur repentir ; tous adorent, tous rendent grâces, pas un qui n'apporte son tribut, son offrande. Le divin roi est reconnu pour tel, il est loué, béni, remercié, et ses sujets ne consentent à le quitter qu'après avoir été bénis par lui, après avoir reçu les témoignages les plus touchants de sa libéralité infinie.

Oui, partout où je trouve la divine Eucharistie, je vois Jésus traité en roi. Il n'y a pas d'église de campagne si pauvre, si petite qu'on la suppose, qui ne voie tous les jours, quelques âmes occupées à offrir des hommages sincères au roi immortel des siècles résidant au milieu des hommes, afin de leur procurer l'ineffable consolation de visiter leur souverain monarque et de recevoir ses bienfaits.

Mais je me demande à moi-même si une sainte jalousie ne va pas s'emparer de tout mon être ; si je consentirai à vivre loin du palais, loin du trône, loin de la cour de mon adorable roi ? Certes, si je comprends bien ce qu'est pour moi Jésus-Christ, ce qu'il demande en sa qualité de Roi, je finirai par lui dire avec sainte Thérèse : Seigneur, que d'autres, avec plus de talent, parlent mieux de vous, et fassent de plus grandes œuvres pour votre gloire ; j'y consens, je le supporte ; mais qu'un seul homme vous aime plus que moi, non, je n'y consentirai jamais !

III. Sentiments d'une âme pieuse touchant la royauté de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie

La royauté est le principe et la source de la justice parmi les hommes. Celui qui possède la souveraineté est nécessairement le juge de tous ceux qui sont obligés de reconnaître son empire. Le chrétien, qui voit dans Jésus-Christ son monarque et son roi, l'adore comme son juge. C'est ce que fait l'Eglise. Après s'être écriée, en présence de la divine Eucharistie : *Tu rex gloriæ, Christe*, elle ajoute aussitôt : *Judex crederis esse venturus*. Nous croyons que vous viendrez un jour pour nous juger. L'âme fidèle adore son juge ; elle croit à sa puissance, à sa force, et à la gloire qu'il manifestera un jour, lorsque, sortant de ce nuage qui l'enveloppe, renonçant aux espèces sacramentelles qui nous le cachent, il viendra, dans une grande puissance et une grande majesté, pour rendre à chacun selon ses œuvres ! Quel beau sujet de méditation devant le saint Tabernacle ! Mon juge est là ! c'est lui qui prononcera un jour sur mon sort éternel ! Aujourd'hui, Roi clément, plein de mansuétude, je puis me le rendre propice, le disposer en ma faveur. Et je pourrais n'avoir rien à lui dire, rien à lui demander ? Un roi est législateur ; c'est lui qui, par des lois sages, doit établir l'ordre et conserver l'harmonie entre le souverain et ses sujets, entre les différentes classes d'un même peuple. Or. Jésus-Christ est roi , et nous savons qu'il est venu du ciel sur la terre pour donner aux hommes des lois qui sont infiniment sages, puisqu'elles sortent du sein même de Dieu.

L'âme pieuse le sait, et les lois promulguées dans tout l'univers par la volonté de Jésus, les lois qu'il impose à ses disciples, sont chères à son cœur, elle en fait ses délices. Aux pieds de son divin Roi, elle demande l'intelligence des lois qu'il a données à son peuple ; elle prie, elle conjure le Roi immortel des siècles de vouloir bien dissiper les illusions qui la perdraient, en lui faisant interpréter dans un sens trop favorable à sa mauvaise nature, les principes vrais et immuables sur lesquels repose la divine législation que renferme le saint Evangile. Elle veut que ces lois, expression de la volonté adorable du Roi du ciel et de la terre, soient gravées en traits de feu dans son cœur ; elle proteste de sa fidélité à les observer tous les jours de sa vie ; elle veut être attachée, liée à son Roi par ces douces et délicieuses chaînes que l'amour lui impose, et que l'amour lui rend bien légères.

Un Roi peut avoir des désirs qu'il ne juge pas à propos de traduire en préceptes. Jésus a des désirs de ce genre. Certaines âmes plus éclairées que d'autres, plus éprises de l'amour de leur divin Roi, étudient ces désirs, qu'elles nomment les conseils du cœur de Jésus ; en les connaissant bien, elles les aiment, elles s'y attachent ; elles veulent suivre ces conseils, contenter ces désirs ! Oh ! ces âmes, que n'ont-elles pas à dire à leur Divin Maître, jaloux de régner seul sur toute l'étendue de leur cœur, et sur toute leur existence ?

Les rois ont des amis particuliers, des défenseurs de leur autorité et de leur gloire, des sujets qui se font remarquer par un dévouement plus absolu, et qui donneraient volontiers leur vie pour l'honneur de leur maître. L'âme pieuse le sait, elle se demande à elle-même si le divin roi Jésus serait le seul monarque qui ne compterait pas dans son royaume des sujets de ce caractère. Alors son cœur s'enflamme, on la voit forte, vive, pleine de courage et d'ardeur ; elle se donne, elle se dévoue, elle a soif de l'immolation pour la gloire et pour les intérêts de son divin Roi. Que ne ferait-elle pas pour lui prouver son dévouement et son amour ?

Les amis particuliers des rois de la terre, on les trouve parmi les hommes admis dans la familiarité du monarque, assis à sa table, et comblés de ses plus insignes faveurs. Où donc trouverons-nous les amis particuliers de Jésus, toujours prêts à donner, à sacrifier, pour lui, leurs biens, leurs richesses, leur réputation et leur vie ? L'âme pieuse répond à cette question. Elle sait que le droit auquel elle prétend d'être familière avec son divin Roi, de recevoir ses faveurs les plus signalées, de s'asseoir tous les jours

à sa table, suppose le devoir d'une obéissance plus entière et plus prompte. d'un dévouement plus absolu, d'une vie sainte et parfaite, telle qu'il la désire de la part de ceux auxquels il a dit : Je vous ai choisis !

O Jésus, je comprends bien aujourd'hui tout ce que votre qualité de roi peut m'inspirer de pensées et de sentiments, lorsque je viens vous adorer dans la divine Eucharistie. Je n'oublierai jamais cette vérité si consolante pour moi ; oui, c'est à mon souverain, à mon maître, à mon Roi, que je vais offrir mes adorations et mes hommages, quand j'entre dans une église où se trouve un autel, un tabernacle, une hostie. Cette pensée va m'inspirer un respect profond, un recueillement intérieur et extérieur qui sera la conséquence de ma foi, et quand je vous dirai : *Tu rex gloriæ, Christe !* mon âme s'élancera vers vous, et je brûlerai du désir de perdre mon cœur dans le vôtre !

Le jeudi de la quatrième semaine après la Pentecôte

Dernier jour du Mois du Saint Sacrement

Conclusion

La divine Eucharistie est un bien permanent dans l'Église. Elle n'est pas, comme le Baptême et les autres sacrements dont on conserve les fruits, mais qu'on ne saurait recevoir de nouveau, et dont le souvenir est laissé à notre mémoire pour devenir le motif de notre reconnaissance. Bien loin de là, le sacrifice de l'amour est perpétuel, il est toujours présent à mes yeux, il ne m'est jamais permis de le considérer comme un bien qui a passé, comme un trésor qu'on a possédé autrefois et qui n'existe plus. Jésus-Christ, dans la sainte Eucharistie, est aujourd'hui, il était hier, il sera jusqu'à ce que l'Église quitte la terre pour aller habiter le ciel où tous les voiles, tous les nuages ayant disparu, Jésus-Christ se montrera dans tout l'éclat de sa gloire.

De ce principe incontestable résulte pour moi une conséquence pratique, c'est que le Mois du Saint Sacrement doit avoir une grande influence sur tous les mois de l'année ; il doit les sanctifier. Pourquoi ?

Mais par cette raison que la divine Eucharistie mérite toujours et partout le culte, les hommages, l'honneur que je me suis efforcé de lui rendre pendant le mois qui vient de s'écouler, et que, par là même, je serais coupable d'une inconséquence très funeste pour mon âme, très injurieuse au divin Sauveur, si je venais à négliger cette dévotion, la première et la plus excellente de toutes les dévotions, celle qui porte les âmes vraiment saintes à aimer, à honorer par-dessus tout la divine Eucharistie.

Quelques réflexions devront me servir pour rendre mes résolutions inébranlables.

I. Le bienfait de la Divine Eucharistie est le grand trésor des vivants

Que mon âme réponde à cette question : Conçoit-on, un seul jour dans l'année, où une seule des vérités que j'ai méditées pendant ce mois, serait comme étrangère à ma piété, comme un hors-d'œuvre déplacé qu'il faudrait réserver pour un temps meilleur, pour une circonstance plus favorable ? Ce jour n'existe pas.

On peut réduire à trois grandes idées, à trois chefs principaux, tout ce qui a rapport à la divine Eucharistie. La présence réelle, le saint sacrifice, la communion. Or qui osera dire que s'occuper de ces vérités à un jour donné, ce serait faire une chose peu raisonnable, parce que la circonstance ne serait pas favorable ?

Je dis et je soutiens, au contraire, que dans les plus grandes solennités, comme dans les jours de deuil, et dans les jours les plus ordinaires, la première idée du chrétien, sa pensée dominante, sa dévotion particulière sera pour la présence réelle, pour la Messe, pour la divine Eucharistie. Eh bien ! Quel est le jour où un bienfait plus grand pourrait me faire oublier ce don inestimable, le jour où une vérité plus consolante s'emparerait de tous mes sentiments, le jour où la divine Eucharistie se trouverait éclipsée pour moi ? Ce jour n'existera jamais.

Donc, toujours, ma dévotion sera pour la divine Eucharistie. Là je trouve le Verbe Incarné, là le petit enfant de la crèche, là la victime qui souffre au Calvaire, le Fils de Dieu qui ressuscite et qui monte au ciel. Si tout est dans le deuil, Jésus m'appelle pour être ma joie ; si l'allégresse est dans l'Église, c'est de Jésus seul qu'elle vient. Avec un peu de réflexion, je comprendrai que toujours, la divine Eucharistie doit être présente à ma pensée, et devenir le premier objet de ma dévotion.

Il faudrait que je fusse bien peu intelligent pour ne pas comprendre cette vérité.

Mais si je la comprends, que vais-je faire, et quelles sont mes résolutions pour l'avenir ?

II. Le bienfait de la divine Eucharistie se trouve partout

Il existe des dévotions locales ; plusieurs sont particulières à une ville, à un sanctuaire, à une église. Il est certain qu'en venant de Rome où j'ai visité les tombeaux des saints Apôtres, je n'éprouverai pas à cent lieues de la ville éternelle, les sentiments que mon cœur a connus, lorsque je me trouvais prosterné sur la confession de Saint Pierre. Il est juste de dire la même chose des lieux de pèlerinage disséminés sur la terre catholique, des églises qui rappellent certains miracles ou qui sont devenues célèbres par le grand nombre de grâces que Dieu répand sur ceux qui les visitent.

Il y a donc des sentiments très bons et très louables que l'on n'éprouve que dans certains lieux, des dévotions qui ne sont pas universelles, et dont l'âme pieuse ne conserve que le parfum, lorsqu'elle se transporte d'un lieu à un autre.

Mais a-t-on jamais oui dire, dans l'Église, qu'il existe des temples, des sanctuaires privilégiés, et auxquels soit attachée la dévotion à la divine Eucharistie ? Je n'en connus jamais. La dévotion dont je m'occupe est de tous les lieux, tous ont le même privilège, le même honneur, les mêmes grâces, parce que tous possèdent le même Sauveur.

Aussi je puis être obligé de voyager souvent, de changer de lieu, de résidence. Peut-être alors j'aurai à regretter l'éloignement d'un sanctuaire, d'une crypte, d'un saint tombeau. Mais pour Jésus, c'est bien différent. Je n'ai jamais à gémir de l'avoir perdu, de m'être éloigné de son adorable présence. Partout je trouve son divin tabernacle, l'autel de son sacrifice, la table sainte où l'on mange sa chair adorable. Que j'habite une grande ville, un village, un hameau, que m'importe ? Je n'ai qu'à le vouloir, Jésus est avec moi, et je suis avec lui. Où donc se trouve, parmi les lieux que j'habite, celui qui est privé des trésors admirables de la divine Eucharistie ?

Donc ma dévotion à l'égard de ce divin mystère doit me suivre partout ; partout il m'est permis, il m'est ordonné de le satisfaire. Et si l'on m'avait vu fervent dans une ville, assidu au pied de l'autel, tandis que dans un autre pays, je demeure très froid, indifférent, éloigné de l'autel saint, ne serait-il pas raisonnable de penser que ma dévotion à l'égard du Saint-Sacrement n'a rien de vrai et de solide ?

Non, les âmes ferventes ne se plaignent jamais de leur exil, à moins qu'elles ne se trouvent dans une région maudite par le ciel, et privée de la divine Eucharistie.

Je n'oublierai jamais ces vérités importantes, ô mon adorable Sauveur, et je conserverai, avec leur souvenir, les heureux fruits de ma dévotion pendant le Mois du Saint Sacrement,

III. Le bienfait de la divine Eucharistie est le grand trésor des mourants

Avec la maladie et les graves symptômes d'une mort prochaine, beaucoup de dévotions deviennent difficiles ; plusieurs même ne sauraient être pratiquées. Il en est autrement de la dévotion au très saint et adorable mystère de la divine Eucharistie. Ce sacrement change de nom pour les mourants, il s'appelle alors Viatique. Or qu'est-ce qu'un Viatique ?

On appelle Viatique les provisions en fait de nourriture que l'on fait pour un voyage, quand on ne veut pas se trouver au dépourvu et s'exposer à mourir de faim. Alors donc que l'Église donne un nom nouveau, tout particulier, à la sainte Eucharistie, quand il s'agit du chrétien qui va mourir, elle indique une grande et bien douce pensée. Elle dit à ses enfants : Vous allez partir ; vous allez faire un voyage dont le terme est le tribunal du souverain juge. Il faut que vous soyez forts. Mais la force vient de la nourriture. Or, cette nourriture, je vous l'apporte, je vous la présente, prenez-la ; c'est votre viatique, le viatique du salut, c'est la chair du Rédempteur, c'est la divine Eucharistie. Ce chrétien qui va mourir a beaucoup aimé le Saint Sacrement, et il ne peut plus aller là où ses frères le trouvent. Mais ne craignez rien. Il ne sera pas privé de ce bienfait, au moment où il lui est devenu si nécessaire. Voici le prêtre ; il porte avec lui Jésus-Christ. Entendez-vous sa voix : *Pax huic Domui !* La paix pour cette maison ! Quelle annonce, et quelle promesse ! De son lit de douleur, le fidèle plein de foi, aperçoit la divine hostie, il la contemple, il l'adore ; toujours il en fit ses délices ; elle ne lui sera pas refusée aujourd'hui.

Voici donc le dernier secours ; mais comme il est grand, comme il est précieux ! Recevez, dit le prêtre, le viatique qui consiste dans la manducation du corps de Jésus, il vous gardera contre les dernières attaques de l'ennemi du salut ; il vous conduira à la vie bienheureuse de l'éternité !

Quelle douceur ! quelle consolation, pour une âme qui a toujours mis toute son espérance dans la divine Eucharistie ! sa dévotion la plus chère ne lui fait pas défaut, elle l'accompagne, elle l'introduit dans le cœur de Dieu où une félicité éternelle lui est réservée !

Pieux fidèles, demandez à Jésus de n'être pas privés de cette grâce, dans votre dernière maladie ; demandez ce bonheur pour un pauvre prêtre qui, de son côté, sollicite ce bienfait insigne de l'infinie miséricorde de son Jésus !

Après cette méditation, on entendra la sainte Messe, on y fera la Communion, et l'on récitera l'hymne de l'action de grâces, après laquelle le mois du Saint Sacrement sera terminé.

Hymne d'action de grâce

Te Deum laudamus,
te Dominum confitemur.
Te aeternum Patrem,
omnis terra veneratur.

Tibi omnes angeli,
tibi caeli et universae potestates,
tibi cherubim et seraphim,
incessabili voce proclamant :

Sanctus, Sanctus, Sanctus
Dominus Deus Sabaoth.
Pleni sunt caeli et terra
maiestatis gloriae tuæ.

Te gloriosus Apostolorum chorus,
te prophetarum laudabilis numerus,
te martyrum candidatus laudat exercitus.

Te per orbem terrarum
sancta confitetur Ecclesia,
Patrem immensae maiestatis;
venerandum tuum verum et unicum Filium ;
Sanctum quoque Paraclitum Spiritum.

Tu rex gloriae, Christe.
Tu Patris sempiternus es Filius.
Tu, ad liberandum suscepturus hominem,
non horruisti Virginis uterum.

Tu, devicto mortis aculeo,
aperuisti credentibus regna caelorum.
Tu ad dexteram Dei sedes,
in gloria Patris.

Iudex crederis esse venturus.
Te ergo quaesumus, tuis famulis subveni,
Quos pretioso sanguine redemisti
Aeterna fac cum sanctis tuis in gloria numerari.

Salvum fac populum tuum, Domine,
et benedic hereditati tuae.
Et rege eos
et extolle illos usque in aeternum.

Per singulos dies benedicimus te ;
et laudamus nomen tuum in saeculum,
et in saeculum saeculi.

Dignare, Domine, die isto
sine peccato nos custodire.
Miserere nostri, Domine,
miserere nostri.

Fiat misericordia tua, Domine, super nos,
quemadmodum speravimus in te.
In te, Domine, speravi :
non confundar in aeternum.

Dieu, nous Te louons,
Seigneur, nous T'acclamons,
Père éternel,
toute la terre Te vénère.

C'est pour Toi que tous les anges,
pour Toi, que toutes les puissances du ciel,
pour Toi, que les chérubins et les séraphins,
chantent d'une voix ininterrompue :

« Saint, Saint, Saint
Le Seigneur, Dieu Sabaoth.
Les cieux et la terre sont remplis
de la grandeur de Ta gloire. »

C'est Toi que le chœur glorieux des Apôtres,
Toi que le nombre illustre des Prophètes,
Toi que l'armée radieuse des martyrs louent.

Toi que par toute la terre,
la sainte Église acclame :
Père à la majesté infinie ;
Ton unique, vrai et adorable Fils ;
et aussi le Saint Esprit Paraclet.

Toi, Christ, roi de gloire.
Toi, Fils éternel du Père.
Toi, qui as assumé la nature humaine pour la délivrer,
Tu n'as pas redouté la matrice de la Vierge.

Toi qui, en vainquant l'aiguillon de la mort,
as ouvert aux croyants le Royaume des cieux.
Toi qui es assis à la droite de Dieu,
dans la gloire du Père.

Toi dont on croit que Tu es le juge à venir,
nous T'en prions donc : « Viens au secours de tes serviteurs,
que Tu as rachetés par un précieux sang.
Fais qu'ils soient comptés parmi Tes saints, dans la Gloire éternelle. »

Sauve Ton peuple, Seigneur,
et bénis Ton héritage.
Conduis-les,
et exalte-les jusque dans l'éternité.

Chaque jour, nous Te bénissons ;
et nous louons Ton nom à jamais,
et dans les siècles des siècles.

Daigne, Seigneur, en ce jour,
nous garder sans péché.
Aie pitié de nous, Seigneur,
aie pitié de nous.

Que Ta miséricorde, Seigneur, vienne sur nous,
selon l'espérance que nous avons mise en Toi.
En Toi, Seigneur, j'ai espéré :
que je ne subisse pas à jamais la confusion.

FIN